This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

GASTON ARMELIN

L'Épopée carlovingienne

Girard de Vien

Chanson de Geste

d'après le trouvère

BERTRAND DE BA

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEU

26, RUE RACINE, 26

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ÉPOPÉE CARLOVINGIENNE.

GIRARD DE VIENNE

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR :

PROSE :

Le Livre d'or de 1870, couronné par l'Académie française (4e édition). . . . . 3 fr. 50

VERS :

La Gloire des Vaincus, ouvrage mentionné par l'Académie française (4e édition). . . . . 3 fr. 50

L'Archange des Batailles (poèmes de la Guerre de Cent ans). . . . . 2 fr. »

Le Poème de la Grande Armée. . . . . 3 fr. 50

68928. Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

Digitized by Google

GASTON ARMELIN

L'ÉPOPÉE CARLOVINGIENNE

GIRARD DE VIENNE

CHANSON DE GESTE

D'après le trouvère **BERTRAND DE BAR**

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, rue Racine, 26

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège

Digitized by Google

ALC5468

Digitized by Google

PRÉFACE

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE

Après le succès si éphémère et l'échec définitif des épopées françaises du genre classique, telles que la *Franciade*, la *Pucelle*, la *Henriade*, platement calquées, comme la *Jérusalem délivrée* d'ailleurs, sur l'*Iliade*, l'*Odyssée* et l'*Énéide*, ce fut une joie pour les amateurs de la poésie épique, qui décidément paraissait manquer à la France moderne, de retrouver, au commencement et au milieu du XIX^e^ siècle, les vieilles chansons de geste de nos trouvères du moyen âge. Ceux-ci du moins n'imitaient personne. S'ils montrent parfois qu'ils ont une vague notion d'Homère et de Virgile, ce n'est pas qu'ils aient pu connaître leurs œuvres, que personne n'avait encore traduites, mais c'est seulement qu'ils en avaient entendu parler par les moines, aux

Digitized by Google

traditions desquels ils ne manquent pas de se référer.

La *Chanson de Roland*, qui, de l'avis des spécialistes, n'est pas la plus belle de toutes, mais qui n'en est pas moins la plus émouvante et la plus populaire, parce qu'elle relate la mort des deux héros les plus fameux du *Cycle*, Olivier et Roland, provoqua chez certains critiques un tel enthousiasme que l'un de ses traducteurs ne craignit pas de la comparer à l'*Iliade*.

Le dithyrambe excessif amena des protestations : et, en effet, en dehors de la pauvreté de la langue, du style et de la versification, ce poème de 5000 vers, plein de répétitions et de chevilles et qui n'en représente guère comme valeur que 2000, n'a trait qu'à la mort des deux héros et aux circonstances qui l'entourent. Il n'équivaut par suite, comme importance et comme sujet, qu'aux trois ou quatre derniers chants de l'*Iliade*, relatifs à la mort d'Hector. Il est de plus peu varié : les rôles de femme notamment y font totalement défaut.

Mais, de même que les quatre derniers chants de l'*Iliade*, loin de constituer l'épopée, n'en sont que le dénouement et qu'ils sont précédés de vingt autres remplis de luttes et d'exploits, de même on trouve parmi les deux cents chansons de geste françaises une série de poèmes sur Roland, Olivier, Charlemagne et leurs compagnons, dont la *Chanson de Roland* n'est,

Digitized by Google

elle aussi, que la conclusion. Ainsi, croit-on, l'épopée grecque fut composée de rhapsodies combinées. En tout cas, nous avons là tout un *romancero* français qui n'est connu que de bien peu de nos contemporains en raison de la langue archaïque dans laquelle il est écrit.

Voici, par exemple, le début de la *Chanson de Roland* :

Carles li reis, nostre emperere magnes,
Set anz tuz pleins ad estet en Espaigne :
Tresqu'en la mer cunquist la tere altaigne.
N'i ad castel ki devant lui remaignet ;
Murs ne citet n'i est remés à fraindre,
Fors Saraguce k'est en une muntaigne.

Ces vers ne sont pas beaux et de plus ils sont incompréhensibles pour la plupart de nos compatriotes. Les plus lettrés peuvent les déchiffrer ; bien peu les lire couramment. Aussi, les admirateurs de ces poèmes comprirent-ils de bonne heure la nécessité de les traduire. Mais il y avait plusieurs manières de le faire : d'abord leur conserver entièrement leur style, en modernisant seulement l'orthographe des mots demeurés français et en ne traduisant que les autres :

Charles le Roi, notre empereur grand,
Sept ans tout pleins a été en Espagne :

Digitized by Google

Jusqu'en la mer conquit la terre hautaine.
N'y a castel qui devant lui demeure.
Mur ni cité n'y est remis à briser
Fors Saragosse qui est en une montagne.

Même sous cette forme, ce n'est pas toujours clair. Le style reste pauvre. Les vers n'ont plus n la quantité voulue, encore moins la rime.

Il y a alors la traduction en prose, celle dont M. Gautier a usé :

Charles le roi, notre grand empereur,
Sept ans entiers est resté en Espagne,
Jusqu'à la mer il a conquis la haute terre.
Pas de château qui tienne devant lui.
Pas de cité ni de mur qui reste encore debout.
Hors Saragosse qui est sur une montagne.

La traduction est parfois très libre, notamment cinquième vers, et c'est de moins en moins des v c'est-à-dire que ce n'est plus du tout un poème.

Reste la traduction en vers, qui, elle aussi, fo ment s'éloignera sinon du fond du poème, du moins sa forme; mais étant donné que cette forme est si ru mentaire et que la traduction en prose elle-même es souvent obligée de s'en écarter, on ne court pas

Digitized by Google

bien plus grand risque en employant le vers, qui, au moins, laissera à l'œuvre son caractère de poème.

C'est ce qu'avait senti Alfred de Vigny quand il écrivit *le Cor*. C'est ce qu'ont pensé les poètes qui ont successivement traduit en vers la *Chanson de Roland*, et le plus récent, M. Maurice Bouchor. C'est ce qu'a si magnifiquement réalisé Victor Hugo, d'une façon très libre il est vrai, en empruntant le *Mariage de Roland* à la Chanson de *Girard de Vienne* et *Aymerillot* à celle d'*Aymeri de Narbonne*. C'est ce qu'ont fait aussi MM. André Rivoire, Robert de la Villehervé, Gourdon et Paul Rameau, le premier en modernisant *Berthe aux Grands pieds*, les trois autres en écrivant à nouveau des fragments divers de vieilles épopées.

Mais à part la *Chanson de Roland* et *Berthe aux Grands pieds*, l'une et l'autre très écourtées d'ailleurs, aucune autre chanson de geste, croyons-nous, n'a été ressuscitée en entier, et il nous a paru intéressant d'en exhumer une troisième de la poussière des temps, comme une momie que l'on pourrait dégager de ses bandelettes et faire revivre au soleil du XX^e^ siècle.

Nous avons cherché longtemps avant de faire notre choix. Nous nous sommes laissé guider en cela par le magnifique ouvrage de M. Léon Gautier, *Les Épopées françaises*, où quantité de ces œuvres sont soigneuse-

Digitized by Google

ment analysées, quelquefois peut-être avec un peu d'imagination et d'optimisme. Nous en avons lu dans le texte une demi-douzaine des plus célèbres et des plus attrayantes, et l'une des plus intéressantes, des plus mouvementées, des plus variées, des plus ingénieuses nous a paru être celle de *Girard de Vienne*, éditée dans sa vieille forme en 1850 par P. Tarbé, celle même où Victor Hugo a puisé le sujet du *Mariage de Roland*.

Elle nous a semblé pleine d'épisodes aussi attachants, dans leurs genres différents, que le combat de Roland et d'Olivier. Elle est, en effet, consacrée non seulement à ces deux preux, mais encore à toute la famille, à toute la geste de ce dernier, à Garin son grand-père, à Regnier de Gènes son père, à Aude sa sœur, à ses oncles Girard, Hernaut et Milon, à son cousin Aymerillot, autre héros de Hugo, à la grandiose figure de Charlemagne, à l'étrange veuve d'Aubery de Bourgoing, et à toutes sortes de guerriers fameux, comme Naimes de Bavière, Doon de Mayence, Ogier de Danemark. En un mot, elle fait partie de ce cycle de Charlemagne, de cette vaste épopée nationale dont la *Chanson de Roland* est le dernier acte. Et comme la catastrophe, quoique entrevue à la fin, est encore loin, cette chanson, à l'encontre de celle de Roland, si uniformément tragique, est au contraire variée, alerte, souvent gaie, d'autres fois

Digitized by Google

imposante et sublime, puisqu'on y retrouve vers la fin la plus belle scène des *Burgraves*.

Elle se compose de 6300 et quelques vers décasyllabiques, non pas simplement assonancés, comme ceux de la *Chanson de Roland* et de nombreux poèmes du temps, mais déjà assez bien rimés. Ces vers sont groupés en *laisses*, c'est-à-dire en alinéas de longueurs variées, atteignant parfois jusqu'à 80 vers terminés tous par la même rime.

Les érudits pensent que ces vers se chantaient sur une courte mélopée, toujours la même, qui s'appliquait à chaque vers, mais qui n'a été notée par personne. Nous avons eu, un jour, par hasard, à Rome, la confirmation tangible de cette opinion. C'était sur la place Navone, au centre de la Rome du moyen âge, au milieu d'un dédale de ruelles tortueuses, très populaires. Notre attention fut soudain attirée par un chanteur des rues, qui, entouré d'un attroupement, poussait une interminable complainte dont tous les vers s'adaptaient à ces quelques notes descendant sur ton mineur : *mi mi mi mi mi mi, si do si la* : un peu comme les psaumes des Vêpres dont tous les tercets se chantent sur le même air. C'est sur des airs analogues que les trouvères devaient réciter, au milieu des places publiques ou dans les châteaux, des fragments de leurs poèmes,

Digitized by Google

dont les *laisses* alternaient avec des jongleries, ce qui leur valut le nom de *jongleurs*. A de tels chants nous préférons aujourd'hui la simple diction.

La chanson de *Girard de Vienne* débute par un court préambule:

Bone chanson plait vos que ge voz die
De haute ystoire et de gran baronie?

puis, après avoir évoqué la geste de Charlemagne et celle de Doon de Mayence, elle entre ainsi dans son sujet vers le 40e vers, où nous commençons notre traduction :

La tierce geste, qui molt fist à proisier,
Fut de Garin de Monglane le fier.
De son lignaige puis-je bien tesmoignier
Que il n'i ot ne coart ne lanmier
Ne traitor ne felon losangier.
Ainz furent sage et hardit chevalier
Et combatant et nobile guerrier.
Ainz Roi de France il ne vorent boisier,
Leur droit Seignor se penoient d'aidier
Et de s'onor en toz sens essaucier.
Crestienté faisaient avancier
Et Sarrasins confondre et essilier.
IIII fils ot cil Guarins à vis fier

Digitized by Google

Onques ne furent si hardit chevalier;
Mien escientre que an 1 jor antier
Lor grand bonté ne poroie noncier.
Le premier fil, mentir ne vos en quier,
Ce fut Ernalz de Biaulande le fier.
Li autre après, si com j'oï tesmoignier,
Mille de Puille, qui tant fist à proisier,
Le tiers après fust de Genes Renier
Et le quart fut Dan Girars le guerrier....

La laisse continue ainsi et les rimes *Chevalier* et *essilier* y reviennent encore. Nous avons, à la fin des vers, deux fois les mots *tesmoignier et guerrier*, trois fois le mot *fier*, ainsi que beaucoup d'autres. On voit par ce fragment combien l'auteur délaie et se répète.

Ces répétitions et ces longueurs nous ont permis de faire de nombreuses et importantes coupures et de ramener le poème à 3800 vers environ, c'est-à-dire de le réduire à peu près de moitié, sans en rien supprimer d'essentiel dans le développement de l'action, dans l'exposé des caractères et surtout dans les discours, où ces caractères et les mœurs du temps se peignent le mieux.

Par exemple, au lieu du vers décasyllabique, si claudicant et si fatigant à la longue (comme toute

Digitized by Google

claudication), nous avons préféré, d'après l'enseignement de Vigny, de Hugo et de leurs émules, employer le noble alexandrin français, plus coulant et plus facile à lire, en raison de ses hémistiches égaux, et qui, par suite, est nécessaire aux poèmes de longue haleine, comme l'ont montré les classiques et les romantiques dans la tragédie et dans le drame.

Quelquefois aussi, pour la compréhension de l'action, nous avons dû ou intervertir certaines laisses du poème original ou même ajouter quelques vers quand l'auteur, trop concis par exception, le devenait au point d'être obscur. Pour ne point tromper le lecteur dans l'idée que nous voulons lui donner de l'épopée médiévale, nous signalerons ces modifications dans des notes, au fur et à mesure que nous y arriverons. Nous espérons que, ainsi présentée, l'œuvre dont la lecture, comme on peut en juger par la citation que nous avons faite plus haut, paraîtrait certainement fort difficile à la masse de nos contemporains, leur semblera au contraire facile à lire et revivra à leurs yeux avec ses héros et ses héroïnes légendaires, son action mouvementée et son grand souffle épique.

Nous n'en attribuerons pas moins toute la gloire au trouvère ou aux trouvères, qui a ou qui ont inventé cette action et l'ont rimée les premiers. Ce trouvère,

Digitized by Google

ces trouvères, quel est-il? quels sont-ils? Dans le manuscrit édité par P. Tarbé, l'auteur se nomme ainsi au début du récit :

Ce fut en mai, qu'il fait chaut et séri,
A Bair sor Aube, 1 chastel Seignori,
Là cist Bertrans en 1 vergier pensi,
Un gentil clers qui ceste chanson fit.

C'est de la même manière que la *Chanson de Roland* est comme signée à son dernier vers :

Cy falt la geste que Turoldus déclinet.

Les critiques se sont demandé si ces signatures n'étaient point celles des copistes au lieu d'être celles des auteurs. En tout cas, ces copistes étaient poètes aussi, puisqu'ils signaient en vers. Or on croit généralement que les chansons de geste parvenues jusqu'à nous ne sont pas les premières versions des sujets qu'elles traitent, de même qu'elles n'en ont pas été les dernières. De siècle en siècle, un trouvère venait, qui prenait une cantilène populaire ou une tradition recueillie auprès des savants du temps, les moines (on invoquait généralement ceux de Saint-Denis); il arrangeait cette cantilène ou cette tradition à sa manière, de sorte qu'il était à la fois copiste et auteur, et c'est

Digitized by Google

ainsi que nous croyons parfaitement Turoldus et Bertrand de Bar-sur-Aube les vrais auteurs tout au moins des textes que nous avons de la *Chanson de Roland* et de celle de *Girard de Vienne*. C'était tellement dans les usages que, dans les siècles suivants, d'autres poètes, le fameux Adenès par exemple, des prosateurs même, mirent ces poèmes à la mode du jour; et nous-même aujourd'hui, nous n'avons pas la prétention de faire autre chose, n'admettant pas que le vers soit passé de mode pour les esprits artistes ou simplement cultivés.

Quant à ce qu'il peut y avoir de vrai dans le sujet du poème, c'est très confus et fort difficile à démêler. De tous les compagnons qu'on donne à Charlemagne, deux seulement, Roland et Ogier, ont véritablement existé et ont joué une partie du rôle que leur prête la légende. Encore leurs noms ont-ils été très défigurés, car les chroniques latines nomment le premier Hruodlandus, le second Otgerius, Osigerius, Otgerus ou Ogerus.

Peut-être, par une corruption semblable, Ernalz, que nous prononçons Ernaud ou Hernaut, et qui, dans les légendes paraît bien être le même que Renaud de Montauban, n'est-il autre que le duc d'Aquitaine Hunaud (Hunaldus dans les chroniques) qui, fils du duc Eudes et père ou frère de Gaïffer, lutta contre

Digitized by Google

Charlemagne avec l'énergie du désespoir, comme le révolté Ernaud ou Renaud de la légende.

Mais ce Hunaud n'était point fils d'un Garin de Montglane; il n'avait pour frère ni un Girard, ni un Regnier, ni un Mille ou Milon. La ville de Vienne, comme le rappelle P. Tarbé, a bien eu, du x^e^ au xii^e^ siècle, des comtes qui se nommaient Girard et se numérotaient I, II, III, comme les seigneurs du temps et les rois, et qui eurent d'ailleurs des Milon dans leur famille. Mais il n'y eut ni des uns ni des autres au temps de Charlemagne. Le trouvère Bertrand, qui, à Bar-sur-Aube, était sujet d'une famille alliée à ces Girard de Vienne, crut les flatter en mettant un des leurs au nombre des seigneurs révoltés contre Charlemagne, parce qu'au temps où il écrivait, sous les premiers Capétiens, tous se piquaient d'être indépendants de l'autorité royale. Le nom de Girard est du reste donné par les légendes à plusieurs rebelles de l'Empire, Girard de Frate, Girard de Roussillon, et comme les bourgs de la Frette et de Roussillon sont dans les environs de Vienne, il se pourrait que ces trois Girard ou du moins les deux premiers ne fussent qu'un seul et même personnage, comme le pense Gaston Paris.

Ainsi que les Girard de Vienne, les Aymeri de Narbonne ont existé mais sont très postérieurs à Charlemagne,

Digitized by Google

Olivier, comme sa sœur Aude, paraît n'avoir jamais vécu. Certains critiques ont cru que son nom pouvait être une nouvelle corruption de celui d'Ogier. La conquête de l'Angleterre qu'on prête à Ernaut et celle de la Pouille attribuée à Milon sont les deux merveilleuses prouesses du XIe siècle dont on change de nom les héros. Quant au Charlemagne de la Légende, toujours presque centenaire dans tous les poèmes de ce temps, il ne ressemble que de fort loin au grand politique qui fut Empereur d'Occident. Malgré quelques traits vraisemblables et une certaine grandeur, il est souvent caduc, entêté, rancunier. Il résume en sa personne toute sa race depuis Charles Martel, à l'enfance mouvementée, jusqu'à ses derniers descendants, les Carlovingiens abâtardis, tour à tour faibles et cruels.

Mais Virgile avait déjà mis en présence Enée et Didon que des siècles séparent. Ce qu'une épopée perd d'exactitude au point de vue des dates, elle le compense par une étude plus approfondie des mœurs et elle est, par là, non moins véridique que l'Histoire. Elle concentre sur quelques têtes les faits de nombreuses générations. Elle est la synthèse de plusieurs siècles. Aussi est-il si utile à un peuple qui en possède de ne point les laisser tomber dans l'oubli.

GASTON ARMELIN.

Digitized by Google

I

LES FILS DE GARIN

Digitized by Google

Digitized by Google

LES FILS DE GARIN

De toute la maison de Garin de Montglane,
Il n'est pas un seigneur qui ne soit noble et crâne ;
Pas un couard ! pas un traître ! pas un félon !
Pas un qui n'ait gardé la chrétienté, selon
Les principes d'honneur et de chevalerie !
Pas un qui n'ait servi son Prince et sa Patrie
Et qui n'ait combattu sous tous les firmaments
Awares et Saxons, Lombards et Musulmans !

Il eut donc, ce Garin de Montglane-la-Grande,
Quatre fils : le premier fut Hernaut de Beaulande,
Le deuxième Milon, le troisième Regnier ;
Et Girard, qui fut Duc de Vienne, est le dernier.
De si hautes vertus leur âme était ornée
Qu'on ne les dirait pas en toute une journée :

Digitized by Google

On ne vit sous le ciel de meilleurs chevaliers.
Mais au temps qu'ils étaient encore bacheliers,
A leur père Garin survint un grave encombre :
A travers la montagne accourant en grand nombre
Les Maures Musulmans, enfants de Mahomet,
A qui toute l'Espagne en larmes se soumet,
Envahissaient la France et sous le cimeterre
Ravageaient les moissons et dévastaient la terre,
Battant de leurs assauts la porte du castel,
Comme aux temps de Pépin et de Charles Martel.
Or depuis qu'il blanchit, épuisé par la guerre,
Le vieux Garin n'a plus sa splendeur de naguère :
L'invasion le terre en son morne manoir.
Il ne lui reste plus qu'un morceau de pain noir,
Quatre biscuits, deux paons dans la salle dallée;
Plus de vin, plus de chair ni fraîche ni salée.
Il a beau retourner la cave et le grenier,
Son cheval meurt de faim devant le râtelier,
Et, lui, verse des pleurs sur sa barbe fleurie.

— Mon père, qu'avez-vous? Par le fils de Marie!
Dit Hernaut. Vous pleurez? Quel est donc votre en
Vous avez des soucis? Par Dieu! dites-les-moi!
Si vous me les cachiez, ma foi serait trahie,
Et j'en aurais du deuil le reste de ma vie.

Digitized by Google

— Fils, je vous les dirai, lui répondit Garin.
Comment voudriez-vous que je ne sois chagrin
Quand je vous vois vêtus comme de pauvres hères?
C'est pour vous que je souffre et pleure nos misères,
Pour vous que je maudis ces noirs semeurs d'effroi
Qui mettent tout à sang, nos fiefs en désarroi,
Et vident nos tonneaux de vin et s'en vont ivres.
Par eux, nous n'avons plus que quatre jours de vivres
Et je tremble pour vous.
— Mon Père, fit Hernaut,
Pleurer sur le malheur n'est pas ce qu'il nous faut.
C'est grandement folie et de plus une honte
Dont nos parents pourraient nous demander bon compte.
Tel va vantant son or qui, d'ici la Saint-Jean,
N'aura ni bois ni pré ni deux deniers d'argent;
Et ce sera le sort de la gent musulmane.
Ainsi les Juifs, à qui Jésus jeta la manne,
Pour l'avoir méconnu s'en allèrent errants.
Or donc, c'est aujourd'hui Pâques. Petits et grands
Se livrent à la joie et vont en chœur s'ébattre :
Donnez-nous à manger, que nous allions nous battre!

— Noble fils, dit Garin, vous parlez sagement!
L'archevêque de Reims n'eût pas dit autrement!
Et si je vous démens, que le ciel me confonde! »

Digitized by Google

Vite, on demande l'eau ; l'on s'assied à la ronde ;
On mange maigrement ; puis les quatre garçons
Montent chercher des arcs et des estramaçons
Et sortent de ces murs crénelés, qu'environne
Un fleuve merveilleux et bruyant, la Garonne,
Qui leur apporterait des nefs et des dromons,
N'était le siège étroit tenu par ces démons.

Tout à coup, vers le soir, quand le soleil se couche,
En scrutant la vallée où le chemin débouche
Entre deux tertres clos par des bois verdoyants,
Girard voit apparaître un gros de mécréants
Conduisant devant eux quinze mules : — « Je gage
Qu'elles ont sur le dos un très riche bagage, »
Dit-il en désignant le cortège étranger.
Notre Père Garin, qui n'a plus à manger,
Et que nous avons vu verser d'amères larmes,
Y trouverait sa vie !
— Oui, crie Hernaut, aux armes !
Le premier de ces noirs qui voudrait avancer
Recevra par le corps cette flèche d'acier !

— Malheur ! firent Girard et Regnier tout ensemble,
Serions-nous devenus d'une race qui tremble ?
Honni soit le premier qui voulut être archer !

Digitized by Google

C'était un lâche en somme : il n'osait approcher.
N'avons-nous point nos bras pour frapper de plus proche
Et que de notre essai nous n'ayons nul reproche ? »

Et Milon, redoublant de vaillance, repart :
— Je me charge des deux premiers, moi, pour ma part.

— Et moi des trois suivants, fit Regnier.
— Moi du reste,
Dit Hernaut dégainant sa dague d'un grand geste.

— Et moi? reprend Girard, laissez-m'en deux au moins! »

Hernaut, à ces discours, marche vers les bédouins :
— Fils de brutes, fait-il. Holà! restez au large!
Il faut d'abord payer les taxes pour la charge
De vos mulets. Sans être autrement exigeant,
Nous voulons la moitié de l'or et de l'argent.
Sinon, j'aurai le tout et viderai vos trousses. »

A ce propos hautain, les païens se courroucent
Et, se sentant armés et nombreux et vainqueurs,
Répondent tout d'abord par des rires moqueurs.
Puis le plus fier d'entre eux lance d'un air farouche :

Digitized by Google

« Honni soit le péage et mort à qui nous touche!
Quiconque nous prendrait un sou contre son dû
Ne reverrait sa ville et serait tôt pendu ! »

A peine a-t-il parlé qu'Hernaut vers lui chevauche,
L'attaque et, lui prenant le chef de la main gauche,
De la droite lui rompt l'ossature du cou
Et le fait trébucher à ses pieds d'un seul coup;
Pendant ce temps, d'un même essor, les autres frères
Se sont précipités contre leurs adversaires
Et les ont abattus en travers du chemin;
Et Girard, le cadet, Girard, le Benjamin,
Ainsi que ses aînés a terrassé son homme;
Et tous, en chœur, frappant sur les bêtes de somme,
Retournent au castel en poussant des hourrahs
Et courent à leur père et tombent dans ses bras.

Alors l'aîné des fils s'exprima de la sorte :

— Père, vous avez vu que votre race est forte
Et vient de s'affirmer dès ses premiers essais :
S'il suffit d'être fier pour avoir du succès,
Il n'est point malaisé de conquérir le monde.
Nous vous avons gagné des trésors de Golconde;
Nous vous avons tiré pour longtemps du besoin :

Digitized by Google

Laissez-nous maintenant chercher fortune au loin.
Moi, je vais envahir l'Angleterre ou l'Espagne.

— Nous, nous voulons servir l'Empereur Charlemagne
Et recevoir de lui fiefs, honneurs et pavois,
Firent les deux cadets d'une commune voix.

— Et moi, reprit Milon, j'irai plus loin, j'espère.
J'entends aller à Rome implorer du Saint-Père
Sa bénédiction qui sera mon orgueil! »

Et le père et la mère en eurent un grand deuil.

Digitized by Google

NOTES

Nous avons hésité à reproduire cette première scène qui ne rentre pas dans l'action du poème, qui n'est qu'un coup d'essai de nos héros et où ils agissent un peu en détrousseurs de grands chemins. Mais ils ont devant eux des envahisseurs du pays, qui l'ont déjà pillé. Les détrousser est de bonne guerre, d'autant qu'ils sont en force. Enfin le passage contient cette belle pensée de Girard qui méritait d'être conservée et que M. Léon Gautier qualifie de sublime et de cornélienne :

C. Dehais ait qui archiers fu premier
Il fut couars : il n'osait aprochier.

PAGE 19.

De si hautes vertus leur âme était ornée
Qu'on ne les dirait pas en toute une journée.

Cette façon de s'exprimer est familière à nos trouvères. On la trouve dans presque toutes leurs chansons. C'est en s'en inspirant que Victor Hugo a dit dans *Aymerillot* :

Au centre est un donjon si beau qu'en vérité
On ne le peindrait pas en tout un jour d'été.

Digitized by Google

PAGE 20.

Mais au temps qu'ils étaient encore bacheliers.

Le bachelier au moyen âge était un aspirant chevalier.

PAGE 24.

Alors l'aîné des fils s'exprima de la sorte.

En réalité, le discours tient en trois ou quatre vers. Nous avons cru devoir le développer un peu pour la vraisemblance de l'action.

Digitized by Google

Digitized by Google

II

UNE ENTRÉE A LA COUR

Digitized by Google

Digitized by Google

UNE ENTRÉE A LA COUR

(Les quatre nobles fils de Garin de Montglane,
Ce vendangeur de sang, ce moissonneur qui glane
Des gerbes de pennons sur des champs de vaincus,
En ont assez des jours tristes qu'ils ont vécus
Sans gloire, dans l'ennui, dans l'ombre et la misère,
Là-bas sur la Garonne, au castel de leur père.
Il ne leur suffit plus des périls d'à côté ;
H faut un champ plus vaste à leur activité.)

Alors ils sont partis : L'un, Hernaut de Beaulande
A conquis le premier l'Angleterre et l'Irlande.
Le deuxième, Milon, sous des climats lointains,

Digitized by Google

A subjugué la Pouille et les Napolitains.
Les deux autres, Regnier et Girard, en Champagne,
A grand'peine ont rejoint l'Empereur Charlemagne
Dans sa ville de Reims, « l'admirable cité ».

Voilà dix jours bientôt qu'ils ont sollicité
Une audience auprès de leur Seigneur et Maître;
Mais concierges, soldats, le sénéchal, le prêtre,
Tous ceux qui, pour défendre et conserver leur part,
Coude à coude, à l'entour des grands font un rempart,
Composent un réseau de volontés contraires
Que n'ont encore pu traverser les deux frères.
Or, si Girard est doux, Regnier est véhément;
La colère lui flambe au cœur facilement;
Le temps lui paraît long, là, devant cette porte,
Et la faim le tenaille : il s'irrite, il s'emporte.
« Mon frère, dit Girard, quittez votre souci!
Voilà dix jours entiers que nous sommes ici
Sans pouvoir aborder le grand roi Charlemagne.
Partons! ne poussons pas plus loin notre campagne.
Nous ne recueillerons dans ce royal palais
Ni ressources pour nous, ni son pour nos mulets.
Allons nous-en! »
Regnier l'entend et le regarde :

Digitized by Google

« Que je m'en aille ainsi ! fait-il. Que Dieu m'en garde !
Pour que, quand nous serons de retour au pays,
Nos parents, nous voyant, demeurent ébahis !
Pour que nous leur disions : « J'ai vu le grand monarque
« Sans pouvoir obtenir un jour qu'il me remarque ! »
Non ! je veux à la cour que nous soyons reçus
Et j'entends que ce soit sur l'heure ! »
Là-dessus,
Il franchit le portail, culbute le concierge
Et se trouve au milieu d'une salle où s'héberge
Le bruyant appétit d'un personnel nombreux.
Un Sénéchal se dresse et s'avance contre eux.
Il se fait orgueilleux, de haut les examine ;
Il porte un grand bliaut tout galonné d'hermine,
Et tient un gros bâton de pommier à la main.
Aux deux jeunes intrus il barre le chemin
Et, croyant voir en eux des sortes de bagaudes :
« Retirez-vous, fait-il, bergers, fils de ribaudes !
Au large ! »
Et ce disant, il lève son bâton.
Irrité de ce geste autant que de ce ton,
Regnier hausse le poing et le laisse sur l'homme
Retomber de son poids terrible qui l'assomme
Et lui brise les os de la « goule » et du front ;
Puis le prenant par un des pieds, d'un geste prompt.

Digitized by Google

Il le rejette au loin comme un bloc de décombres :
« Faquin, retire-toi, toi-même; tu m'encombres!
Fait-il. Et maintenant, Messeigneurs, s'il vous plaît,
La table au voyageur et l'avoine au mulet! »

Digitized by Google

Cependant, écuyers, sergents, toute la suite,
Ont déserté la salle en hâte et pris la fuite
Et courent annoncer au Roi le triste sort
Du pauvre Sénéchal, laissé là-bas pour mort,
Dont le coup a crevé la veine jugulaire.
A ce récit, le roi bouillonne de colère;
Il appelle à grands cris Guillemet et Gautier,
Car l'un est son prévôt et l'autre son portier;

« Faites fermer, dit-il, et verrouiller les portes!
Qu'on fouille les hôtels et lieux de toutes sortes!
Il n'est si grand seigneur ni si riche écuyer
Qui, s'il a fait ce coup, n'ait à me le payer.
Je lui ferai couper le nez et les oreilles,
Et crever les deux yeux, et vingt choses pareilles!
— Et ce sera bien fait! » répondent les sergents.

Or, après avoir bien dîné, nos jeunes gens
Rentrent dans leur hôtel, passent la nuit en joie;
Puis le jour reparaît, et le soleil flamboie

Digitized by Google

Et l'hirondelle chante au ciel tout embelli.
Un homme mort, en terre, est tôt mis en oubli.
Chacun des jouvenceaux se réveille, s'apprête....
(Aucun sergent encor n'a forcé leur retraite).
— Mon frère, dit Regnier, pour Dieu! plus de d
Nous avons trop tardé! retournons au palais!
De ce qu'on dit et fait nous aurons des nouvelles.
— « Par ma foi, dit Girard, je ne les crois pas b
Je suis fort anxieux de ce faquin maudit
Qu'hier soir vous avez fortement enlaidi.
S'il est mort, vous voyez dans quel tracas nous som
Et pas un seul appui parmi ces gentilshommes!
— Ne t'inquiète pas, a répondu Regnier.
Charles a trop de gens de la cave au grenier
Pour que des jours d'un seul son âme soit jalouse
Ami, pour un qu'il perd, il en retrouve douze....
Et les deux damoiseaux se rendent à la cour.

Digitized by Google

Or le grand Empereur, dès qu'il a vu le jour,
Avec tous ses barons que la cloche rappelle,
S'est venu prosterner au fond de sa chapelle
Et dans le chœur il a dévotement prié,
Et des abbés très saints chantent le Kyrie.
Les seigneurs sont en foule et leur presse est si forte
Que bon nombre d'entre eux restent devant la porte
Sans pouvoir avancer ni reculer d'un pas.
Ils regardent Regnier, qui ne s'en trouble pas
Et vient heurter du pied le seuil de la chapelle.

L'huissier se précipite et de haut l'interpelle :

« Fils de ribaude, au large ! en dehors du beffroi !
Oses-tu bien venir bouter le seuil du Roi ?
Dit-il en le frappant d'un bâton sur la tête.
Ne vois-tu pas ces hauts barons qu'ici j'arrête ?
Ils sont fort à louer ; ils sont vêtus de vair
Et de soie et d'hermine et de draps d'outremer ;

Digitized by Google

Ils ne peuvent aller et venir dans l'église.
Et toi, tu veux entrer avec ta cotte grise? »

— Mauvais rustre, le cœur n'est pas dans les habits.
Répond Regnier. Il est au ventre, où Dieu l'a mis.
Tel est riche d'argent et n'est qu'un rien qui vaille,
Dont le timide cœur dans le danger défaille;
Et tels sont indigents qui sont fiers et hardis!
Maudit sois-tu de Dieu, le Roi du Paradis! »

Alors il s'aperçoit que la porte est fermée
Et son humeur reprend sa forme accoutumée;
Il appuie, en jurant, le pied sur le battant;
Il reste une seconde en façon d'arc-boutant;
Et brusquement l'on voit son dur jarret se tendre :
Un craquement terrible alors se fait entendre;
La porte, les verroux, les gonds, parmi les cris,
Jusqu'aux barres de fer, tout s'écroule en débris
Et heurte le portier si fort sur son passage
Que les deux yeux, d'un coup, lui sortent du visage
Et que les ais rompus l'écrasent en tombant.

A ce bruit, l'Empereur se dresse sur son banc :
« Qui fait cela? dit-il, la face courroucée;
Quoi! mon portier mourant! Quoi! ma porte forcée!

Digitized by Google

— Par ma foi! Monseigneur, dit Geoffroy de Paris,
Ce sont ces deux vassaux, là-bas, en chapeaux gris.

— Arrêtez-les, dit Charle, et faites-en justice!

— Sire, reprend Regnier, que le roi compatisse!
Le bon droit est pour nous et non pour ce glouton
Qui me vint le premier férir de son bâton.
Lorsqu'un pauvre étranger à la porte se montre,
Les bons chrétiens de cœur viennent à sa rencontre
Pour lui tendre la main et non le molester.
Tous les seigneurs présents peuvent vous l'attester :
L'accueil de ce ribaud fut une chose étrange;
Et béni soit le Dieu qui permet qu'on se venge!
Tant qu'on nous frappera nous recommencerons.

— Il dit juste, il dit vrai, s'exclament les barons.
Sire, pardonnez-leur, soyez-leur tutélaire. »

L'Empereur peu à peu refrène sa colère
Et, voyant que Regnier a parlé sagement,
Que son frère et lui-même ont l'air noble et charmant,
Il prend en amitié leur grâce et leur jeune âge.

« D'où venez-vous, enfants, quel est votre lignage? »

Digitized by Google

Regnier pour lui parler le salue humblement :

— Sire, j'ai nom Regnier. Bien fou celui qui ment.
Nous sommes tous deux fils de Garin de Montglane,
Ce preux qui, de la Loire à la mer Catalane,
Fit la guerre sans trêve aux Maures Musulmans,
Et nous venions nous mettre à vos commandements,
Afin de vous servir s'il plaît à Votre Grâce. »

— Vous parlez bien, enfants, et grande est votre race,
Dit l'Empereur, qui cherche en ses esprits féconds
Le moyen d'éloigner ces dangereux gascons,
Mais vous retournerez aux bords de la Garonne,
Où vous servirez mieux le Christ et ma couronne,
Et je vous donnerai tout l'or et tout l'argent
Que vaudra votre zèle actif et diligent.
Allez! dépensez là votre humeur téméraire! »

Regnier, en l'entendant, se tourne vers son frère
Et soulignant ces mots d'un rire méprisant :

« Va, selle nos mulets, mon frère, allons-nous-en!
Nous ne sommes bourgeois ni marchands, et l'envie
Ne nous en prendra pas de toute notre vie.
L'argent! eussions-nous plein ce palais de ducats,

Digitized by Google

Que nous les donnerions, sans en faire nul cas,
Aux soldats, aux jongleurs, aux moines, aux offices.
Viens ! puisque l'Empereur refuse nos services,
Partons, nous trouverons quelque plus grand seigneur
Qui saura nous comprendre et mieux nous faire honneur. »

Les barons ébahis se parlent à voix basse :

« Voilà de fiers garçons et que nul ne dépasse.
Ils feraient bon effet parmi nos combattants.
Ah ! si dans cette cour ils demeuraient longtemps,
Ils primeraient bientôt, comme force et vaillance,
Ogier de Danemark et Doon de Mayence. »

— Par Dieu ! Juste Empereur, fait Gautier l'Allemand,
Ces jeunes damoiseaux ont parlé fièrement.
Ils sont venus vers vous de régions lointaines.
Gardez-les ! ce seront de rudes capitaines,
Qui sauront vous servir avec fidélité. »

Les deux frères déjà, chacun de son côté,
Par devant l'Empereur à la barbe de mage,
Se sont agenouillés et lui rendent hommage ;
Mais Renard de Poitiers, un traître s'il en fut,
Les dépèce des yeux, comme un tigre à l'affût ;

Digitized by Google

Il est de la maison du Duc Bernard, je pense.
On dirait un lombard à l'ampleur de sa panse.
Tant il a dévoré de compotes au lard.
Il est lourd, il est gros comme un roussin gaillard.

« Sire Empereur, dit-il, je vois — la chose est claire —
Que vous ressentirez un jour grande colère
Si vous n'écartez point ces garçons que voici.
Je connais ce Garin qui les envoie ici :
Lorsque le Roi Pépin, votre père, prit femme
(Cette Berthe aux grands pieds qui fut si noble dame),
Garin était alors un bachelier puissant :
Je l'ai vu, par la plaine, assaillir le passant,
Laisser les clercs tout nus, faire partout des prises
Et piller les moutiers, les bourgs et les églises.
Le Roi Pépin le fit à grand honte exiler
En Gascogne, où le Duc le laissa s'installer,
Et, peu de temps après, dans une autre équipée,
Il passait un mien oncle au fil de son épée.
Il arriva qu'enfin le Duc se repentit
De l'accueil bienveillant qu'il avait consenti.
Si je ne pus alors me venger de leur père,
Inaccessible au fond de son hideux repaire,
Ces jeunes gens, du moins, que je tiens aujourd'hui,
Me le paieront fort cher et le paieront pour lui. »

Digitized by Google

Regnier, en l'entendant, fièrement le regarde :

— « Roi, dit-il, qu'on me donne une épée ! Il me tarde,
D'un fer tranchant le corps de la tête au talon,
De montrer devant tous que cet homme est félon,
Que mon père fut noble, honnête, vénérable,
Et si je ne le prouve à ce vieux misérable,
Faites-moi brûler vif ou pendre à quelque hart !

— Point n'est besoin d'épée, a répondu Renard,
Et si je ne craignais que le Roi ne s'en fâche,
Je t'aurais déjà pris ma part de ta moustache ».

A peine a-t-il parlé que, de ses poings nerveux,
Regnier, lui saisissant la barbe et les cheveux
Et tirant sur le tout d'un mouvement de fauve,
Le laisse à demi-glabre et plus des trois quarts chauve.

« Hardi ! n'en laisse pas ! Prends à ton tour ta part ! »
Lui clament les barons ennemis de Renard.
Mais Regnier, l'entendant crier grâce, le toise
Du regard et lui dit d'une façon courtoise :

« Seigneur, votre dépit ne m'empêchera point
De quitter cette cour armé, la lance au poing.

Digitized by Google

Il suffit. Je vous laisse aller. Prenez la fuite! »

Et le fourbe s'en va, honteux de sa conduite;
Et l'Empereur, devant ce jugement de Dieu,
Se redresse, conquis, superbe, l'œil en feu,
Et voilà comme il parle à tout son baronnage :

— « Seigneurs et chevaliers, barons de haut ligna
Le duel judiciaire enferme un jugement :
Aussi j'adouberai l'aîné premièrement,
En l'armant chevalier de mon Empire; ensuite,
Je nommerai son frère écuyer de ma suite ».

A ces mots, les seigneurs apportent à Regnier
Un très riche manteau valant un gros denier,
La chemise, la braie et le bliaut d'hermine;
Puis on le fait entrer au chœur, où se termine
L'office qu'il avait lui-même interrompu;
Car un noble guerrier, à ses devoirs rompu,
S'il est fait chevalier doit entendre la messe
Pour servir son Seigneur et tenir sa promesse.
Et, la messe finie, on lui remet encor
Les gantelets de fer et les éperons d'or,
Les brassards, les cuissards, le haubert et le heaun
Et l'Empereur, premier baron de son royaume,

Digitized by Google

Lui ceint le fer au flanc suivant l'usage ancien
Et lui frappe trois fois l'épaule avec le sien,
Tandis qu'il s'agenouille à ses pieds sur les marches;
Et le son de la trompe emplit les saintes arches,
Et l'Empereur lui dit : « Sois prud'homme, Regnier! »

— « Grand merci, Monseigneur, lui répond ce dernier,
Prud'homme je serai si Dieu me favorise! »

Alors, il sont sortis ensemble de l'Église
Et devant le perron du portail grand ouvert
On amène un coursier tout revêtu de fer;
Regnier, haussant le pied vers l'étrier de gauche,
S'enlève lestement sur la selle et chevauche
Au travers de la cour, bondissant sur l'arçon;
Et voilà qu'il embrasse et dresse l'écusson
Et sa cotte de maille étincelle de flammes;
Et les nobles seigneurs et les très hautes dames,
Aux fenêtres, aux seuils, jusque sur l'escalier,
Se disaient l'un à l'autre : « Oh! le beau chevalier! »

Digitized by Google

NOTES

PAGE 31.

Les premiers vers de ce chapitre ne sont pas dans le texte. Nous avons cru devoir les ajouter pour rappeler le chapitre précédent et relier le récit.

Alors ils sont partis. L'un, Hernaut de Beaulande
A conquis le premier l'Angleterre et l'Irlande.
Le deuxième, Milon, sous des climats lointains,
A subjugué la Pouille et les Napolitains.

Nos Trouvères du XI^e^ et du XII^e^ siècle chantaient Charlemagne, mais, n'ayant sur lui que des données incertaines, ils lui prêtaient volontiers, à lui et à ses compagnons, tous les exploits accomplis depuis. Au nombre des plus merveilleux de cette héroïque époque d'expansion française, figuraient la conquête de l'Angleterre par Guillaume de Normandie et celle des Deux-Siciles par Rainulf et les fils de Tancrède de Hauteville, Guillaume Bras de fer, Drogon, Honfroy, Robert Guiscard, souvent cités dans la *Légende des Siècles*, puis les fils de ce dernier, les fameux Bohémond et Roger. Au lieu de chanter les véritables héros, ce qui eût été préférable, les poètes du moyen âge attribuèrent leurs prouesses

Digitized by Google

aux membres des familles féodales qu'ils voulaient flatter, d'ailleurs fort postérieurs à Charlemagne et qui peut-être avaient pris quelque part à ces expéditions.

PAGE 32.

Dans la ville de Reims, « l'admirable cité ».

Les expressions que nous plaçons entre guillemets sont celles que nous empruntons textuellement au vieux trouvère.

Tout le début de ce chapitre jusqu'au commencement du dialogue est très écourté et paraphrasé.

PAGE 35.

Et crever les deux yeux.

Crever les yeux était le grand supplice sous les Carlovingiens.

PAGE 38.

Et que les ais rompus l'écrasent en tombant.

Ces deux scènes (portes forcées, sénéchal et portier tués) sont à peu près semblables, et l'une des deux pourrait être passée dans une lecture à haute voix, en coupant, par exemple, depuis le vers :

Dont le coup a crevé la veine jugulaire (page 35).

Digitized by Google

jusqu'à

A ces bruits l'Empereur se dresse sur son banc.

PAGE 42.

On dirait un Lombard à l'ampleur de sa panse.

Au moyen âge les banquiers en France étaient généralement Lombards. Les deux mots étaient devenus synonimes.

PAGE 44.

Et l'empereur devant ce jugement de Dieu....

. . . . . .

Le duel judiciaire enferme un jugement....

Ces vers ne sont pas dans l'original. Le duel judiciaire était un appel au jugement de Dieu et c'était généralement un combat à la lance ou à l'épée, souvent aux deux. Mais il arrive chez nos trouvères que le pugilat judiciaire remplace le duel. Il y en a des exemples dans diverses chansons de geste.

Il a paru que cette pensée pouvait ici justifier la remise à Regnier des insignes de la chevalerie (l'adoubement) et pour cela nous avons cru devoir intervertir les deux scènes du trouvère, qui d'abord fait nommer Regnier chevalier, sans motif, puis fait intervenir Renard de Poitiers, après, c'est-à-dire quand il n'est plus temps, ce qui fait que le cri de Regnier « qu'on me donne une épée », ne s'explique pas,

Digitized by Google

puisqu'il vient d'être « adoubé » par le roi. Au contraire, en plaçant d'abord la délation de Renard, on s'explique que Regnier n'ait pas d'arme et qu'il en demande une, et quand il a triomphé, même en un simple pugilat, on comprend, d'après les idées du temps, que sa victoire soit considérée comme un jugement de Dieu et qu'il paraisse dès lors mériter l'ordre de la Chevalerie.

Digitized by Google

Digitized by Google

III

UN COURTISAN SOUS CHARLEMAGNE

Digitized by Google

Digitized by Google

UN COURTISAN SOUS CHARLEMAGNE

Regnier, depuis des mois, a servi son Roi comme
Un vaillant chevalier, comme un bon gentilhomme :
Il a purgé la Flandre et tout le Vermandois
De larrons qui mettaient le Royaume à deux doigts
De sa perte et semaient la mort sur la campagne ;
Il a pacifié la Beauce et la Champagne ;
Et lorsqu'il empoignait tous ces jeteurs d'effrois,
Le preux ne les gardait ni quatre jours ni trois,
Car il faut que la main du droit s'appesantisse :
Tous, il les pendait court, comme c'était justice.

Or, à la Pentecôte, en Mai de cet an-là,
L'Empereur Charlemagne à Paris rassembla
Ses Barons et fit dire — honneur incontestable —

Digitized by Google

Aux deux fils de Garin de le servir à table.
Ils le firent : Girard lui présenta les mets
Et Regnier lui versa des vins de hauts fumets
Dans la grand' coupe d'or comme c'était l'usage.
Tout à coup, un héraut, un porteur de message,
Se présente, gravit les marches du palais,
S'avance et traversant le rempart de valets :

« Dieu conserve, dit-il, l'Empereur Charlemagne
Et tous ces grands Seigneurs de France et d'Allemagne
Que je vois à l'entour de lui rangés ici.
Montrez-moi — je vous dis à l'avance merci —
Les deux Barons Regnier et Girard de Gascogne,
Que pour leur assurance et leur bonne besogne
L'Empereur adouba lui-même dans sa cour.

— Nous voici, dit Regnier, en s'arrêtant tout court.
Parle. Que nous veux-tu? Qu'est-ce que tu révèles?
Viens-tu de nos parents nous porter des nouvelles?

— Oui, Seigneur. Apprenez qu'après mille combats
Qui rendirent son nom redoutable ici-bas,
Votre frère Milon est maître de la Pouille,
Et qu'il s'est marié, riche de sa dépouille;
Qu'Hernaut a, sous le nom chéri d'Aymerillot,

Digitized by Google

Un jeune enfant qui n'est encore qu'au maillot
Mais qui, s'il peut aller jusqu'au bout de son âge,
Saura de sa lignée agrandir l'apanage.
Et maintenant, Seigneur, mon maître m'a requis
De lui dire les fiefs que vous avez conquis. »

Or Regnier lui répond avec mélancolie :

« Nous demander cela c'est parler de folie.
Tu diras à mon frère, à ne lui cacher rien,
Que nous servons ici l'Empereur très chrétien,
Que mon frère Girard gouverne les cuisines,
Qu'il fait laver les plats et « torcher » les bassines,
Que je fais essuyer les hanaps et qu'enfin
Nous soignons l'Empereur dans la soif et la faim,
Mais que Girard n'est rien dans la chevalerie
Et que je n'ai conquis ni fief ni seigneurie. »

Regnier garde — on le voit — son langage hardi,
Et chacun à la ronde en demeure interdit,
Et le courroux du Roi devient épouvantable.
Donnant un coup de poing terrible sur la table :

« Seigneurs barons! fait-il; avez-vous entendu
Ce propos de Regnier vraiment inattendu?

Digitized by Google

Ces deux frères, par Dieu! sont gibier de potence.
Je les ai trop choyés et j'en fais pénitence.
Renard m'avait bien dit — c'était la vérité —
Que je ne leur ferais jamais telle bonté
Qu'ils m'en sachent du gré ni qu'ils m'en rendent grâce.
C'était fatal : Ils sont de trop vilaine race.
Le forban libéré n'aime pas son Seigneur! »

Regnier à ce discours a changé de couleur

« Sire, dit-il très haut, vous me la baillez belle!
Que m'avez-vous donné? Quelle faveur nouvelle?
Quelle cité? Quel fief? Quelle contrée enfin?
Vous m'avez adoubé? ce fut un honneur vain
Et je m'en suis montré plutôt digne, je pense!
Depuis, je n'ai plus eu nulle autre récompense
Pour tout le Vermandois que je vous ai conquis,
Pour ces riches terroirs, ces rêves de marquis,
La Beauce et la Champagne, admirables contrées
Que des brigands pillaient et que j'ai délivrées.
Je les ai tous pendus! Quel en fut mon profit?
Je n'ai rien eu de vous, Seigneur. Mais il suffit!
Mon amour se détourne et mon cœur vous condamne
Adieu donc! et demain je retourne à Montglane.

Digitized by Google

— Vassal, dit l'Empereur en entendant ce nom,
N'as-tu pas au combat porté mon gonfanon?
Chevalier par mes mains, en devenant mon homme,
N'as-tu pas recueilli maint profit, mainte somme?
Tu te vantas un jour, devant un compagnon,
De tenir le pays, que je le veuille ou non,
Que Bourguignons, Flamands, Lorrains, toute la France
T'avaient de te servir apporté l'assurance.
Quand tu parlas ainsi, tu parlas en félon.
Par le droit que j'en ai, tu m'en rendras raison :
Je te ferai brancher, j'en jure par l'Apôtre!

— Qu'est-ce qui vous émeut, Seigneur? lui répond l'autre.
Avez-vous oublié qu'un jour, au fond d'un val
Je vous vis, sur le pré, renversé de cheval
Que je mis pied à terre en cette conjoncture
Pour vous faire le don de ma propre monture
Et m'en conquis une autre en jouant de l'épieu?
Si mon service alors fut perdu — Seigneur Dieu! —
D'autres en parleront dans le pays de France.

— Vraiment, noble Empereur, fit Doon de Mayence.
Ces deux jeunes garçons vous ont assez bravé.
A ce qu'on vient d'entendre on croit avoir rêvé.
Je suis tout courroucé contre ces infidèles.

Digitized by Google

Donnez-leur quelques francs, deux vieilles haride
Et de deux garnements délivrez votre cour ! »

Regnier s'est retourné vers celui qui discourt :

— Ah ! dit-il forcené, c'est donc vous, âme fauss
Vous vous souvenez mal, félon, de cette fosse
Où vous étiez poussé par les plus vils gloutons,
Où tous vous assénaient de tels coups de bâtons
Que vous ne seriez point sorti de cette ornière
Si je ne vous avais tiré par la crinière ;
Et vous ne m'en savez maintenant aucun gré !
Mais, n'en déplaise au Roi, je vous la tirerai
Au point de vous laisser comme un oison qu'on plur

Et d'un poing de charron qui frappe sur l'enclume
Il lui gifle la face et lui brise deux dents.
Puis, comme les seigneurs, les clercs, les intendan
S'attroupent alentour, formant une mêlée,
Et comme il aperçoit, riant dans l'assemblée,
Ce Renard de Poitiers qui crut l'humilier,
Le jour où l'Empereur l'adouba Chevalier,
Et Doon, terrassé, qui sur le sol se vautre,
Il les saisit tous deux, les heurte l'un à l'autre,

Digitized by Google

Et, les traînant dix pas, les pousse dans le feu,
Qui leur flambe d'un coup la barbe et le cheveu.

Pendant ce temps, Girard éploré s'agenouille
Aux pieds de l'Empereur et de larmes les mouille.
« Noble Charles, dit-il, mon frère est irrité,
Mais ne détournez pas de lui votre bonté.
Par le Dieu mort en croix, par l'Apôtre de Rome,
Vous savez qu'il est preux et vaillant gentilhomme.
Retenez-le, gentil Seigneur, à votre cour
Et nous vous servirons avec tout notre amour.
Pour que votre fureur légitime s'apaise,
Ordonnez, nous irons en tel lieu qui vous plaise,
En chemise, pieds nus, un bâton à la main,
En priant Dieu pour vous tout le long du chemin. »

La douceur est puissante avec l'Empereur Charle;
Il écoute, d'un cœur ému, l'enfant qui parle;
Quand soudain :
« Monseigneur, dit Henri d'Orléans,
Un chevalier courtois aux discours bienséants,
Daignez vous rappeler ce Geoffroy d'Allemagne
Qui fit par le pays cette affreuse campagne,
Jurant que vous n'auriez, quand il aurait vécu,
Dans tout le Parisis la valeur d'un écu.

Digitized by Google

Vous n'eûtes à la Cour de noble gentilhomme
Qui ne prît contre lui le haubert et le heaume,
Mais devant aucun d'eux l'Allemand n'avait fui,
Lorsque survint Regnier qui s'arma contre lui,
L'attaqua, le frappa d'un coup de son épée
Et le désarçonna, mort, la gorge coupée.
Cet exploit vous conquit — vous vous en souvenez —
La moitié de la Beauce et tout l'Orléanais.
Puisse le souvenir calmer de justes haines.
Précisément, Seigneur, le vaillant Duc de Gênes
Est mort, voici deux mois, ne laissant d'héritier
Qu'une fille au cœur noble, au caractère altier,
Mais qui, femme, n'a point la force pour défendre
La terre du feu Duc comme l'eût fait un gendre.
Donc, que Regnier l'épouse et, par un double effet,
Il défendra la terre et sera satisfait. »

L'Empereur se recueille et longuement médite :

« Je ne puis oublier la chose qu'il m'a dite,
Fait-il; et, cependant, je ne saurais nier
Que je ne doive fort aux exploits de Regnier.
Eh bien, soit! je l'absous encore. Je lui baille
La fille, le Duché, la terre... et qu'il s'en aille! »

Les Barons sont ravis et s'exclament entre eux :
« Voilà, certe, un beau don! un présent généreux!

Digitized by Google

Regnier, viens à ton Roi, viens et le remercie
Car l'honneur est vraiment de ceux qu'on apprécie! »

— Restez en paix, seigneurs, dit Regnier le Baron;
Trop parler est souvent la rage du poltron.
Sire, merci! J'accepte. Et, je vous en supplie,
Faites que votre don ne soit une folie,
Car, par le Dieu du Ciel qui nous jugera tous,
Trop de honte plus tard en jaillirait sur vous.
Donnez-moi donc en plus de vaillants capitaines
Qui viennent avec moi vers ce pays de Gênes
Pour que nous y portions vos édits et vos lois
Et ne faillissions point à ce que je vous dois.

— Je vous en donne dix, répondit Charlemagne,
De Bourgogne, d'Anjou, du Maine et de Bretagne. »

Voilà comment Regnier, après avoir rendu
Hommage à l'Empereur ainsi qu'il était dû,
Prit la terre du Duc en épousant sa fille,
Dont il eut deux enfants, orgueil de leur famille
Et qu'Empereurs et Rois ne purent qu'envier :
Ce furent la belle Aude et le brave Olivier.

Digitized by Google

NOTES

PAGE 53.

Il a purgé la Flandre et tout le Vermandois.

On voit que, quoique placés sous Charlemagne, les événements du poème sont inspirés par ceux du XII^e^ siècle, du temps, bien différent de celui de l'Empereur, où les premiers Capétiens avaient grand mal à défendre leur couronne. Les trouvères applaudissaient alors aux actes vengeurs d'un Louis le Gros.

PAGE 54.

Qu'Hernaut a sous le nom chéri d'Aymerillot,

Dans ce passage, le trouvère Bertrand fait Aymerillot fils de Milon, ce qui est contraire à ce qui est souvent répété dans le reste du poème et dans vingt autres chansons de geste. M. Tarbé pense qu'un vers a pu être sauté là, qui reconnaissait à Hernaut sa paternité. Nous avons donc modifié le texte pour rentrer dans le tradition, qui va éclater par la suite.

Digitized by Google

PAGE 61.

Voilà comment Regnier.

Il y a tout un poème du XIII^e^ siècle intitulé *Regnier de Gênes*, qui commence comme celui de *Girard de Vienne*, avec cette différence que dans celui-là c'est Regnier qui est doux et Girard qui est violent, et qui traite de la conquête que Regnier doit faire de la fille du duc de Gênes pour l'épouser et hériter du duché.

Digitized by Google

Digitized by Google

IV

UNE REINE OUTRAGÉE

Digitized by Google

Digitized by Google

UNE REINE OUTRAGÉE

Girard vécut cinq ans auprès de Charlemagne.

Un jour que l'Empereur vint chasser en Champagne,
Que ses chiens découplés et libres de colliers
Forçaient déjà deux cerfs et quatre sangliers,
Le ciel subitement se noircit d'un orage
Et grêle, pluie et vent sévirent avec rage;
Et tandis que la cour, dans toute la forêt,
Se disperse à travers l'ondée et disparaît
Parmi les éléments que l'ouragan déchaîne,
Charle avec ses veneurs s'abrite sous un chêne.
Tout à coup, dans la brume étendant son rideau,
Un messager accourt sur le sol trempé d'eau,
Saluant l'Empereur et chacun à la ronde :

Digitized by Google

— Que vous garde Celui qui peut sauver le monde,
Dit-il. Sire Empereur, j'ai le pénible sort
D'être envoyé vers vous pour vous conter la mort
De Messire Aubery, duc de Bourgogne et d'Arles.

— Quoi ! Que me dis-tu là ? s'écria le roi Charles.

— La vérité, Seigneur ! Je ne vous trompe point :
Vous savez que Messire Aubery le Bourgoing
Harcelait sans répit de poursuites soudaines
Le farouche Horridon, le brigand des Ardennes,
Qui venait d'enlever, pour être son mari,
Madame Sénéheult, fille du comte Ory.
Donc, vaincu, poursuivi de caverne en caverne,
Le monstre, qu'un instinct de prudence gouverne,
Voulut faire la paix avec le Duc vainqueur ;
Et tous les deux, s'étant rencontrés dans le chœur
D'une riche abbaye aux environs de Mantes,
En signe d'alliance échangèrent leurs mantes.
Or, l'écuyer Gaslin, qui sortait de la tour,
Et qui pour Sénéheult brûlait d'un vif amour,
En rencontrant le Duc sous sa mante nouvelle
Crut voir le ravisseur féroce de sa belle ;
Et, dans l'ombre des nefs rôdant comme un renard,
Il lui perça le cœur d'un coup de son poignard.

Digitized by Google

La douleur de Gaslin parut si naturelle
Que nul ne s'avisa de lui chercher querelle ;
Ses sanglots, nuit et jour, tombèrent comme un glas....
Mais le duc de Bourgogne était bien mort, hélas !

— Aubery le Bourgoing ! mon vieux compagnon d'armes !
S'écria l'Empereur, laissant couler ses larmes.
Toi qui dans le péril n'avais jamais bronché !
Qui saura désormais défendre ton duché ?

— Et justement, Seigneur, la duchesse sa veuve,
Dans l'émoi des soucis dont le destin l'abreuve,
Vous mande par ma voix de lui faire savoir
Si Votre Majesté pourrait la recevoir.

— Je la verrai, fit Charle, et tu peux le lui dire,
Dans ma ville de Laon où ma Cour se retire. »

Le messager l'entend, salue et prend congé.
Et l'Empereur se met tristement à songer.
Puis il dit à Girard, son écuyer fidèle :
« Va, je te charge, ami, d'aller au-devant d'elle. »

Et d'une riche armure il le fait revêtir.

Digitized by Google

Avec cent chevaliers Girard vient de partir
Et bientôt, arrivant à Laon sous sa conduite,
Auprès de l'Empereur la veuve est introduite.
(Elle apparaît superbe et noble, le front haut,
Le port impérieux comme une Brunehaut,
Le sourcil fier d'un œil qui parfois se courrouce.
Sous ses longs voiles noirs sa chevelure rousse
Encadre un galbe plein, de si fraîche couleur
Qu'il évoque les tons de l'aubépine en fleur.)

— Duchesse, dit le roi dès qu'il l'a reconnue,
Dieu vous garde! à ma cour soyez la bienvenue.
Vous venez, dans le Duc, de perdre un noble époux
Je l'aimais tendrement, je le pleure avec vous.

— Sire, dit-elle, hélas! la mort est implacable.
Mais je ne puis souffrir que le malheur m'accable.
Je me dois aux soucis qu'impose mon duché.
Pour le défendre, vite, il faut avoir séché
Les larmes que répand la douleur de mon âme.
Or, pour de tels travaux, c'est trop peu d'une femn

Digitized by Google

Sans un nouvel époux mon pouvoir est caduc.
Je viens donc requérir de vous un autre duc
Qui veuille prendre soin de ma terre et la garde. »

En l'écoutant parler l'Empereur la regarde :
— Vous dites vrai, Madame, et je dois y veiller.
Je vous destinais donc Girard, mon écuyer.
Il est fils de Garin de Montglane en Gascogne.
Noble, brave, il ferait un beau duc de Bourgogne.

— Sire, dit la Duchesse, à qui Girard a plu,
J'accepterai l'époux que vous aurez voulu.
En me fixant un choix, Sa Majesté m'oblige.
Je ne puis qu'obéir. Je suis sa Dame lige. »

En la voyant si belle et blanche comme un lis,
L'Empereur sent un trouble envahir ses esprits.
— Par ma foi ! se dit-il, dans toute la contrée
Je n'ai jamais connu femme qui plus m'agrée;
Je l'épouserais bien moi-même; et ce Girard
En chercherait une autre à sa guise autre part. »

A ce rêve soudain, son visage s'éclaire :
— Belle dame, dit-il, si je savais vous plaire,
Ce n'est pas un baron que je vous offrirais :

Digitized by Google

C'est moi, votre Empereur, qui vous épouserais.
Dites! je ne suis pas encore séculaire? »

(La dame est avisée et prudente : elle flaire
Un caprice de roi qui serait tôt passé;
Puis elle a pour Girard un goût très prononcé;)
— Vous vous riez, Messire! A la couche royale,
Il faut une princesse et non une vassale.
Girard que vous m'offrez me convient en tout point.
J'ai dit que j'acceptais, je ne m'en dédis point.
Il est noble, vaillant et courtois : qu'il me prenne!
Je n'ai point ce qu'il faut, Sire, pour être reine.

— Vous avez tort, Duchesse, et votre sentiment
Ne vous entraîne guère à parler sagement.
Il vaut mieux s'élever de son rang qu'en descendre.

— Il est un rang auquel je ne saurais prétendre,
Sire. Il vous faut pour femme une fille de roi.
C'est à vous qu'il messied de descendre vers moi.
Mais puisqu'en votre vœu, vous insistez, roi Charle,
A mon Conseil du moins permettez que j'en parle.

— Eh bien, soit! discutez avec votre Conseil
Et vous me répondrez demain à mon réveil. »

Digitized by Google

La Dame, donc, rassemble, en cette matinée,
Quatre comtes vassaux qui l'ont accompagnée
Et fait prier Girard de venir au château.
Girard ne tarde point. Il revêt un manteau
De velours d'outremer et de soie et d'hermine.
Sur un mulet de prix, par la rue il chemine,
Et chacun le regarde en se disant, charmé :
« O le beau chevalier! Comme il doit être aimé! »

Il arrive au castel. Il y met pied à terre
Et monte les degrés d'un pas de feudataire.
La Duchesse l'attend en haut de l'escalier.
« Soyez le bienvenu, mon jeune bachelier, »
Lui dit-elle.
Et Girard courtoisement s'incline
Avec tout ce qu'il a de grâce masculine.
Elle passe. Il la suit dans le salon vermeil
Où la très haute Dame assembla son Conseil;
(Mais elle laisse voir qu'elle reste duchesse

Digitized by Google

Pour le jeune écuyer sans gloire et sans richesse
Et parle du ton bref qu'elle a pour commander :)

— Noble écuyer Girard, je vous ai fait mander
Et vous êtes venu ; je vous en remercie.
Le roi m'offre son trône et je ne m'en soucie.
Mais vous, si vous voulez être duc dès demain,
Ne perdons point de temps. Tenez, voici ma main. »

(Cette brusque façon le surprend et le blesse.
Il prend pour lui répondre un grand air de noblesse ;
En s'offrant la première, ainsi, dès aujourd'hui,
Elle fait trop sentir qu'elle descend vers lui :)

— Madame, lui dit-il, vous me contez merveille,
Mais je ne sais vraiment si je dors ou je veille.
Quoi ! le siècle est-il donc à ce point renversé
Qu'une dame à présent demande un fiancé ?
Je ne m'explique point quelle idée est la vôtre,
Je n'ai brigué la main ni de vous ni d'une autre. »

Et là-dessus Girard fait un salut léger
Et tourne les talons sans demander congé.

Digitized by Google

La Veuve, à ce départ, comprenant son mécompte,
En pense défaillir et dévore sa honte;
De toute la journée et de toute la nuit,
Elle ne peut dormir ni calmer son ennui.
A l'aurore, elle court au Moûtier-Saint-Étienne;
Devant le maître-autel elle dit une antienne,
Suppliant Dieu, le front dans sès mains abîmé,
De lui donner Girard, qu'elle aurait tant aimé.
Son oraison finie, elle entre en sa demeure
Et fait prier l'ingrat de l'y joindre sur l'heure.
Un sergent d'armè y court. Mais, lui, plein de dépit,
Demande froidement quinze jours de répit.
Or, voici le moment où la suivante annonce
Le roi Charle venant chercher une réponse :
La Duchesse se met à penser gravement
Puis elle fait entrer l'Empereur brusquement :

— Sire, dit-elle, c'est le ciel qui vous envoie.
Merci d'être venu. J'en ressens grande joie. »

Charle, qui la salue, arrêté sur le seuil,
Est tout émerveillé de cet aimable accueil;
Et tous deux restent seuls dans la salle pavée.

— Sire, j'ai pris Conseil de ma Maison privée,

Digitized by Google

Dit-elle ; mais surtout j'ai longuement pensé
A ce qu'hier matin vous m'avez proposé :
Entre les deux partis j'ai fait la différence :
Il vaut mieux quinze jours être reine de France
Que duchesse quinze ans du plus fameux duché.
C'est vous dire pour qui mon Conseil a penché. »

Charles, tout radieux, se dressant sur la porte,
Appelle les barons qui lui firent escorte :

— Nobles Seigneurs, dit-il, je ne vous cache plus
Les projets de bonheur qu'hier j'ai résolus ;
J'épouse la Duchesse et j'en fais votre Reine. »

Et tous, se découvrant devant leur souveraine,
L'acclament de vivats poussés à haute voix,
Comme un chef de guerriers porté sur le pavois.

Digitized by Google

Quand il connut cela, Girard comprit sa perte.
Il vint à l'Empereur : « Vous me l'aviez offerte,
Lui dit-il en courroux. Vous m'avez alléché
Non pas avec l'amour, mais avec le Duché.
D'un caprice de roi faut-il que je pâtisse ?
Vous êtes mon Seigneur : Je demande justice. »

L'Empereur consulta la Duchesse en secret :
« De l'écuyer Girard n'avez-vous point regret ?

— J'aimerais mieux, dit-elle, être mise à la queue
D'un cheval et traînée au galop une lieue,
Noyée ou mise au feu, piétinée en chemin
Que de vous perdre, Sire, et d'accepter sa main. »

Et le Roi lui tendit le poing — le sceptre avecque —.
Bientôt il l'épousa par devant l'archevêque,
La menant à l'autel en fiancé loyal.
Le festin se donna dans le palais royal.

Digitized by Google

Tout le mois l'on fêta le maître et sa compagne.
Mais un jour les barons dirent à Charlemagne :

— C'est à bon droit, Seigneur, que Girard est fâ
Vous lui fîtes offrir la terre et le Duché
Et puis vous avez fait de la dame une Reine.
Tout homme ne pourrait apprendre qu'avec peine
Que vous manquiez d'égards envers un chevalier

— Vous dites vrai, Seigneurs. Je ne puis l'oublie
Pour Girard que j'estime, il faut que j'en convien
Et pour l'amour de vous je lui donnerai Vienne.
C'est une ville forte et rebelle aux assauts.
Les fossés en sont pleins et les murs en sont hauts
Les vins y sont fameux; les blés n'y manquent g
Girard y trouvera de quoi faire la guerre
Et porter son pouvoir sur tous ses ennemis. »

Et comme à ce discours par tous il fut admis
Que le roi réparait grandement le dommage,
Ils dirent à Girard de lui rendre l'hommage.

Il y vint donc.
(Ce fut par un soir gris d'hiver,
Lorsque le jour mourait sous le grand ciel couvert,

Digitized by Google

Qu'on entendait siffler la bise de décembre
Et qu'un feu de bois sec éclairait seul la chambre.)
Girard, le bachelier, s'avança ferme et droit
Vers le lit de justice où se tenait le Roi,
Ayant à son côté la fière impératrice,
Qui, dévorée au cœur d'humeur dominatrice,
D'espoirs vindicatifs, de haine et de courroux,
S'était juré de voir Girard à ses genoux.
(Les siens et ceux du Roi, pour raison de froidure,
Étaient enveloppés d'une épaisse fourrure
Qui ne laissait passer que juste un bout de pié,
Celui du Roi, celui que, par Elle épié,
Girard devait baiser suivant l'hommage lige.)

Tout à coup, se vengeant du refus qui l'afflige,
Dans l'instant qu'elle voit Girard courber le front,
L'impératrice avance un pied furtif et prompt,
Le pose sur le bord de la royale couche....
Et, dans l'ombre, Girard l'effleura de sa bouche.

Il partit, sans savoir qu'il eût été puni
De son impertinence. En passant à Cluni,
Où sa jeunesse errante un jour fut accueillie,
Il fit des dons royaux à la vieille abbaye.
Pendant ce temps, sautant sur un fort percheron,

Digitized by Google

Un messager galope à force d'éperon,
Brûle l'espace, arrive à la ville de Vienne
Et proclame à grand son de trompe que l'on vienne,
Pour lui rendre l'hommage et pour lui faire honneur,
Au-devant du nouveau puissant et haut seigneur,
De messire Girard, duc « à la chair membrée »,
A qui l'Empereur Charle a donné la contrée.
Nul n'y manque ; et l'Évêque, en habit d'or chargé,
Venant à sa rencontre avec tout son clergé,
Girard fit son entrée au milieu d'un cortège
Criant : « Vive Messire et que Dieu le protège ! »
Et gagna son palais à travers le faubourg
Parmi des sons joyeux de cloche et de tambour.

Digitized by Google

NOTES

PAGE 68.

La vérité, Seigneur; je ne vous trompe point.

. . . . . .

Mais le duc de Bourgogne était bien mort, hélas!

Tout ce récit n'est point dans la chanson de *Girard de Vienne*. C'est la paraphrase de la fin d'un autre poème du même temps : *Aubery le Bourgoing*.

PAGE 74.

Cette brusque façon le surprend et le blesse.

Il y a là quelques vers qui ne sont point dans le texte et qui nous ont paru nécessaires pour faire comprendre le sentiment de Girard.

PAGE 77.

Bientôt il l'épousa par devant l'archevêque.

Jamais Charlemagne n'épousa de duchesse de Bourgogne. C'est une invention du trouvère. Mais le grand empereur se

Digitized by Google

maria tant de fois de toutes manières qu'on peut s'y perdre et le trait est tout au moins dans ses mœurs.

Celle de ses femmes qui ressemble le plus moralement à la veuve du Bourgoing est l'ambitieuse Hildegarde, de la nation des Suèves (Suèves et Burgondes étaient voisins), celle qui l'accompagna dans ses guerres d'Italie.

On nous pardonnera, nous l'espérons, la rime *avecque* qui nous a séduit par sa richesse et sa rareté, cette forme archaïque nous ayant paru admissible dans la restitution d'un vieux poème.

PAGE 78.

Ce fut par un soir gris d'hiver.

Nous avons dû encore allonger ce passage pour le rendre intelligible. La scène du baise-pied dans le *Trouvère* tient en quatre vers et les circonstances capables de la rendre vraisemblable y manquent totalement. La chose s'y passe d'ailleurs quand le roi et la reine sont au lit, couchés. De ce lit nous avons cru pouvoir faire un lit de justice.

PAGE 80.

De messire Girard, « Duc à la chair membrée ».

Cette épithète est constante dans le poème de Bertrand de Bar. Nous l'avons conservée de loin en loin pour son originalité.

Digitized by Google

V

AYMERILLOT DÉBUTE

Digitized by Google

Digitized by Google

AYMERILLOT DÉBUTE

Dix ans sont écoulés. Dans sa ville de Vienne,
Girard ne pense plus que quelqu'un se souvienne
De son malentendu qui remonte si loin
Avec la veuve en deuil d'Aubery le Bourgoing
Ni du ressentiment qu'en eut la dédaignée.
Lui-même, il épousa, dans cette même année,
La duchesse Guibour, sœur d'un prince Teuton,
Qui lui donna deux fils, Savary, puis Otton.
Et maintenant, le soir, il est à la fenêtre
De son riche castel, d'où son regard pénètre,
Parmi des tertres verts, jusqu'au fond des vallons
Que le soleil couchant traverse de rayons.

Tout à coup, à ses yeux viennent par la campagne

Digitized by Google

Trois jeunes gens montés sur des mulets d'Espag
Dont mainte fleur d'argent décore les arçons
Et des clous d'or les freins et les caparaçons.
Peu à peu, le trio de cavaliers s'approche,
Il longe le grand fleuve, il contourne la roche ;
Le premier d'entre eux porte au poing un épervie
Plus blanc que feuille d'aulne et que givre en jan
Et ses deux serviteurs s'avancent sur sa trace.

A son aspect, Girard a reconnu sa race :
Ce doit être Aymeri, son neveu, ce baron !
Et, le voyant descendre au pied de son perron,
Il appelle ses gens d'une voix ferme et prompte :
« Voyez-vous, leur dit-il, ce cavalier qui monte
Et tient un épervier de neige sur son poing !
Qu'écuyers et sergents ne lui répondent point
Et je lui parlerai moi-même ; je préfère ».
Eux dirent : « Monseigneur, c'est bien facile à fair
Déjà l'un des valets atteint le pont de bois.
Il s'avance et commence à dire à haute voix :
« Que Monseigneur Jésus, que Madame Marie
Donnent leur sainte garde à cette Seigneurie ! »

Nul ne dresse la tête et nul ne lui répond.
Il s'aventure donc un peu plus sur le pont;

Digitized by Google

« Nous demandons, dit-il, ce grand seigneur qu'on nomme
Le Duc Girard de Vienne, illustre gentilhomme. »

Ecuyers et sergents se taisent sans broncher.
Le chevalier alors commence à se fâcher,
Apostrophant les gens sur un ton de dispute :
« Marauds, fait-il, licheurs, losangiers, fils de brute!
Que maudit soit celui qui vous fit la leçon!
J'ai quinze livres d'or pour louer ma maison
Et me faire héberger malgré vous dans la ville!
Mais je me vengerai de vous, engeance vile! »

Girard l'entend crier. Il en rit de bon cœur
Puis se montre et lui dit d'un petit air moqueur :
« Mon frère, quel es-tu? Ces gens, que l'on révère,
Sont en train de causer d'une très grave affaire.
Ils ne craignent de toi, mon frère, aucun danger;
Mais, parle! es-tu jongleur? et je vais t'héberger.
Dis-nous une chanson! Qu'as-tu fait de ta vielle?
Vends-tu cet épervier qui sur toi bat de l'aile?
Je t'offrirai matière à me remercier. »
Puis ayant appelé son maître dépensier :
« Prends-lui son épervier, mets-le sur une perche.
Car il ne comprend pas ce que son oiseau cherche! »

Digitized by Google

Le jeune homme, à ces mots, se fâche pour de bon;
Il éclate et rougit comme un feu de charbon.

« Croquant, fait-il, maraud, ribaud, fils de truande,
Dis, le fils de Garin, Hernaut duc de Beaulande,
A-t-il tenu jamais un si pauvre métier?
Est-ce ainsi qu'on accueille ici son héritier?
Ce n'est point là mon oncle! A le voir je diffère!
Mais je te montrerai ce que nous savons faire! »

Alors, à l'épervier ôtant le chaperon,
Il en frappe Girard par le milieu du front,
Des griffes de l'oiseau lui maltraite la mine
Et lui met tout en sang sa pelisse d'hermine.
« Holà, criait Girard, arrêtez ce glouton!
Aux fourches pendez-le par-dessous le menton! »
Et cinquante soldats s'y donnèrent carrière.
Mais lui se débattit, seul contre tous : « Arrière!
Cria-t-il, je suis fils de Hernaut et neveu
De Monseigneur Girard, le maître de ce lieu! »

Alors, Girard, joyeux, lui saute au cou, l'embrasse :

— Aymeri, mon neveu, vous êtes de la race,
Lui dit-il; vous avez un vrai cœur de baron!

Digitized by Google

— Mon bon oncle Girard, fit le jeune luron,
En vous cachant à moi pour me mettre en colère,
Vous risquiez d'attraper un bien triste salaire :
J'aurais eu dans la poigne un bon bâton ferré,
J'en aurais tant frappé votre front vénéré
Que j'aurais fait jaillir la cervelle et la vie.
D'un dommage éternel l'heure eût été suivie !

— Beau neveu, dit Girard, je l'ai bien fait exprès !
Je voulais m'assurer de vos sentiments vrais !
C'est ce qui m'inspira mon heureux stratagème.
Vous vous êtes montré hardi, fier comme j'aime.
Vous êtes bien le fils de mon frère, morbleu !
Franchissez le portail, approchez-vous du feu !
Entrez !... et maintenant, comment va votre père?

— Il est, Dieu soit loué ! glorieux et prospère
Et je viens de sa part voir jusqu'où vous portez
L'éclat de votre rang et de vos dignités. »

Digitized by Google

Girard garda six mois son neveu dans sa ville,
L'hébergea, le traita de façon fort civile,
Lui fit voir les pays de Valence à Lyon
Où le grand Rhône court avec maint tourbillon,
Ouvrit la barbacane et fit jouer les herses,
Lui montra des moûtiers les merveilles diverses
Et les palais romains, vestiges d'un autre art.
Or, un jour Aymeri lui dit : « Oncle Girard,
Vous m'avez bien reçu; mais souffrez que je gag
Paris, pour saluer l'Empereur Charlemagne;
Mon père, à mon départ, me l'a recommandé.

« Un jeune homme à la cour ne peut qu'être ame
Dit Girard, il n'est pas chose plus opportune
Que de voir l'Empereur qui fit notre fortune. »

Aymerillot fit donc un départ diligent.
Son oncle le combla de sous d'or et d'argent.
Avec deux serviteurs il prit par la prairie,
Disparut, traversa la Bourgogne et la Brie,

Digitized by Google

Puis la Marne et bientôt, sur un horizon gris,
Aperçut les clochers et les murs de Paris.

Tout à coup, dans un bois, non loin d'un champ de foire,
Dix larrons, méditant quelque action fort noire,
Les regardent passer et se disent entre eux :

« Voilà des jeunes gens d'un parentage heureux!
Le premier, qui tout seul nous vaudrait un bon compte,
Doit être fils d'un pair ou pour le moins d'un comte.
Celui qui, tous les trois, les ferait prisonniers,
Pour prix de leur rachat aurait plus de deniers
Que n'en pourraient porter quatre bêtes de somme! »

Et, s'élançant en foule autour du gentilhomme,
Ils arrêtent du poing son cheval par le mors,
En s'écriant : « La bourse! ou vous êtes tous morts! »

« Quoi! réplique Aymeri, que nul péril n'effraie,
Est-ce pour rire? ou bien la chose est-elle vraie?
En ce cas, vous faut-il cent deniers monnayés? »

Mais Gillibert, le chef, lui répond : « Vous raillez!
Pensez-vous nous séduire avec des balivernes?
Vous resterez des mois enclos en nos cavernes

Digitized by Google

Tant que nous n'aurons pas deux boisseaux bien
De livres, de ducats, d'écus et de besants.

— Ah! vous demandez trop, s'exclama le jeune l
Nous n'avons pas sur nous porté pareille somm

Et, retirant le fer qui lui pend au côté,
Il en frappe le chef, qui sur lui s'est jeté,
Lui fend le crâne et met tous les autres en fuite
Puis, avec les servants courant à leur poursuite,
Il les taille et s'acharne après les échappés
Tant qu'il ne les a tous occis et découpés;
Et reprenant alors sa marche sous la voûte
Des forêts, il poursuit tranquillement sa route.

Digitized by Google

Sur l'avis qu'on lui donne, il gagne Saint-Denis,
Où la cour et le Roi, dit-on, sont réunis;
Puis, s'étant avancé par la ville, il héberge
Ses bêtes et ses gens dans la meilleure auberge
Et, tout droit, se présente au plus puissant des Rois :

— Que Monseigneur Jésus, que le Dieu mort en croix,
Lui dit-il, en sa sainte et digne garde tienne
Le plus grand Empereur de l'Europe chrétienne.

— Ami, lui dit le Roi, Dieu t'accroisse en vertu !
Sous quel ciel es-tu né ? D'où viens-tu? Que veux-tu?
Quel est ton sang? Quel est le nom dont l'on te nomme?

— On m'appelle Aymeri, reprit le gentilhomme,
Je suis fils de Hernaut de Beaulande et neveu
De Regnier, duc de Gêne au bord du golfe bleu,
De Milon de la Pouille et de Girard de Vienne.

— Se peut-il que d'Auvergne un si bel enfant vienne?
Dit la Reine. Jamais il n'en fut d'aussi blanc.

Digitized by Google

Méfiez-vous, Seigneur; souvent, par faux sembl
Des brigands et voleurs, comme il en est sur te
Prennent un nom d'emprunt et gardent leur n
De Girard, de Milon, d'Hernaut et de Regnier
Je ne donnerais pas la valeur d'un denier.

— Oh! s'écrie Aymeri, de mes parents, ô Reine
Ne parlez pas si mal; j'en aurais trop de peine!

Digitized by Google

A ce moment, un moine, avec des airs joyeux,
Entre, fend l'assemblée, attirant tous les yeux :

— Dieu soit loué ! dit-il, Sire, soyez en joie !
Dix larrons qui faisaient du pays une proie
Viennent, par trois barons, d'être occis aujourd'hui,
Par trois barons, dont l'un ressemblait à celui
(Et je le reconnais à son noble visage)
Qui, justement, Seigneur, est chez vous de passage.

— Étranger, si c'est toi qui les mis au trépas,
Parle, fit l'Empereur, ne me le cache pas !

— Je l'avouerai, c'est moi, fit Aymeri. Mais, Sire,
Ce fut contre mon gré que je dus les occire :
Ils m'avaient assailli ; je me suis défendu.

— Ne t'en excuse pas ! honneur te soit rendu !
Dit l'Empereur. Tu fis acte de baronnage
Comme peu de seigneurs en feraient à ton âge.

Digitized by Google

Plus de doute! un cœur d'aigle! une poigne
Je reconnais en toi la race de Garin
Et je t'adouberai comme j'ai fait des autres.
En attendant, demeure au palais! Sois des nôt
Et de ton coup d'éclat tu recevras le prix. »

Digitized by Google

Or le Roi se rendit ce jour même à Paris.
Aymeri, le vaillant, resta près de la Reine ;
Et, le soir, au dîner, sous les lambris de frêne :

— Apprenez, lui dit-elle, ô noble bachelier,
Ce que de l'un de vous je ne puis oublier :
J'étais veuve. Le Roi m'offrit en mariage
A votre oncle Girard, encore sans bailliage.
Je l'acceptai pourtant, quand lui-même rompit
Nos projets, demandant quinze jours de répit.
Il refusait ma main. Le Roi m'offrit la sienne.
A votre oncle il donna l'apanage de Vienne ;
Mais je ne pus garder sur le cœur un affront
Dont la honte me met encor le rouge au front.
Je ne pouvais régner avant d'être vengée
De celui qui m'avait à ce point outragée.
Aussi, lorsque Girard s'avançant devant nous
Vint rendre au Roi l'hommage et plier les genoux
Et lui baiser le pied pour son investiture,
Je fis glisser le mien sous l'ample couverture,

Digitized by Google

Et c'est lui que baisa votre oncle! En un clin d'œil,
J'avais humilié devant moi son orgueil! »

En entendant la Reine avouer cet outrage,
Aymeri, suffoqué, pensa mourir de rage.
Il bondit de sa place, un couteau dans la main,
Brisant tout; et son œil n'avait plus rien d'humain :
— Madame, cria-t-il, la figure blêmie,
Si vous fites cela, ce fut une infamie!
Je mourrais de douleur à ne me point venger! »

Tous ceux qui se trouvaient dans la salle à manger,
En lui voyant brandir l'arme dévastatrice,
Craignirent qu'il n'allât frapper l'Impératrice;
Et, se jetant dessus, ils le firent plier,
Tandis que le couteau volait contre un pilier,
Puis tous, le saisissant par les pieds, par la tête,
Lui firent opérer une prompte retraite....
L'Impératrice était pâmée en son fauteuil.
Mais lui se redressa, terrible, sur le seuil.
— Madame, cria-t-il encore, sur mon âme!
Ce que vous avez fait est une chose infâme!
Mais mon oncle est puissant; et quand il le saura,
Prenez garde, vous tous! car il se vengera! »

Digitized by Google

NOTES

PAGE 85.

Cet Aymerillot est celui qui sera plus tard Aymeri de Narbonne, qui a donné matière à plusieurs chansons de geste et que Victor Hugo a chanté. Mais ce n'est pas le soldat de fortune, « pauvre autant qu'un pauvre moine », que nous présente le poète de la *Légende des Siècles*. Il est fils de Hernaut de Beaulande, que Victor Hugo appelle Ernaut de Beauléande et cite dans son *Aymerillot*, sans dire qu'il est père du « petit compagnon », et avant de prendre Narbonne, il a déjà une belle carrière, dans *Girard de Vienne*. L'auteur de ce dernier poème, Bertrand de Bar, est, du reste, d'après Gaston Pâris, celui de la Chanson d'*Aymeri de Narbonne* et, selon Tarbé, il le serait même de tous les poèmes du Cycle de *Guillaume d'Orange*, de sorte que ce trouvère trop oublié a eu l'honneur de fournir à Hugo deux des plus beaux poèmes de la *Légende des siècles*, *Aymerillot* et le *Mariage de Roland*, et peut-être même, comme on le verra plus loin, la plus émouvante scène des *Burgraves*.

PAGE 87.

Marauds, fait-il, licheurs, losangiers, fils de brute !

Digitized by Google

Losangiers, vieux mot, qui signifie trompeur, dupeur, menteur. Peut-être y a-t-il un rapport entre ce mot et le mot *losange*, quadrilatère formé de lignes obliques.

Fils de brute. Il eût fallu une rime plus riche pour approcher, sans y atteindre pourtant complètement, du mot employé par le trouvère. Ce mot est du reste trop fréquent dans son œuvre. Nous avons préféré, ne fût-ce que pour la variété, le traduire de différentes manières, telles que fils de ribaude, fils de brute ou autres aménités de ce genre.

Page 91.

Dix larrons méditant quelque action fort noire.

Encore des larrons! Nous sommes bien au XII^e^ siècle et non sous Charlemagne.

Page 93.

Se peut-il que d'Auvergne un si bel enfant vienne.

D'Auvergne? L'impératrice n'a pas l'air très documenté sur la géographie. A moins que ce ne soit l'auteur.

Digitized by Google

VI

UNE FAMILLE EN ARMES

Digitized by Google

Digitized by Google

UNE FAMILLE EN ARMES

Coupant plaines et monts de courses effrénées,
Aymeri regagna Vienne à grandes journées,
Et, quand Girard, surpris de le voir tout à coup,
Courut à lui, noua ses deux bras à son cou,
Heureux, lui demandant des nouvelles de France;
Après être un moment resté sombre, en silence,
Le jeune homme à la fin conta par le menu
Le propos insolent par la Reine tenu.

Girard, fou de courroux, jura par saint Maurice
De mettre à la raison l'altière Impératrice,
D'aller porter la guerre à Paris au plus tôt,
De ne laisser debout ni ville, ni château,
Ni ferme, ni donjon, ni bourg, ni monastère;

Digitized by Google

— Eh bien! dit Aymeri, faites venir mon père
Et mes oncles! pour moi, soyez mon suzerain.

— Je veux revoir aussi mon vieux père, Garin,
Dit Girard; il sera parmi nous le plus sage. »

Alors, quatre hérauts partirent en message
Et dans le matin clair, drapés de leurs manteaux
Gravissant à cheval le flanc d'or des coteaux,
Prirent le grand galop vers diverses contrées.

Pendant ce temps, Girard, par toutes les entrées,
Entassait dans ses murs des vivres à foison,
Froment, légumes secs, pâtés de venaison,
Confits d'oie et de porc et saucisses fumées,
De quoi nourrir sept ans plusieurs grandes armée
Or, un soir, qu'il veillait en haut de son donjon,
Voyant poindre une troupe immense à l'horizon :

— Aymeri, mon neveu, cria-t-il à voix pleine,
Voyez ces bataillons qui sillonnent la plaine,
Sur la rougeur du ciel grandissant peu à peu.
Je ne sais ce qu'ils sont, mais vous, mon beau ne
Les reconnaissez-vous? ne sont-ce point les nôtres

Digitized by Google

— Parbleu ! fit Aymeri, ce sont eux et point d'autres.
C'est mon père Hernaut dont le casque reluit.
Il a bien, pour le moins, mille hommes avec lui.
Je reconnais l'écu gravé sur sa rondache
Et sa belle prestance et sa longue moustache.

— Alors, cria Girard, volons au-devant d'eux !
Qu'on fasse préparer leurs gîtes ! »
Et tous deux
Chevauchent avec joie à travers la grand'rue,
Les remparts, les fossés et la lande bourrue.
Hernaut les reconnaît, presse son destrier,
Les bras tendus vers eux et se met à crier :

« Dieu confonde la Reine et vous garde, mon frère !
Ensemble nous vaincrons la fortune contraire. »

Comme ils parlaient, voilà que du fond d'un vallon
Une troupe surgit : c'est celle de Milon,
Scintillement d'aciers dans l'ombre bleue et verte.
Girard, ivre d'espoir, vole à la découverte
Et reconnaît son frère et tombe dans ses bras :
— « Ami, viens à mon aide et tu me vengeras ! »

Soudain, d'une autre part, c'est une autre venue

Digitized by Google

De grande baronnie et force gent menue,
Toute en armes, splendide et couverte d'acier.
Girard s'y précipite au trot de son coursier
Et reconnaît Regnier, son frère, duc de Gêne,
L'embrasse et, sur le front de sa troupe indigène,
Il remarque un jeune homme imberbe, avec sa sœur,
Modèles de beauté, de grâce et de douceur,
Côte à côte, montant chacun sa haquenée;
Et comme il laisse voir une joie étonnée :

— Ce sont mes deux enfants, lui dit Regnier tout fier.

— Qu'ils sont beaux, fit Girard, et comme ils ont grand air!

— Le fils est Olivier; la fille s'appelle Aude.

Girard les rassembla dans une étreinte chaude :

— Mes neveux, leur dit-il, vous m'êtes déjà chers. »

Et dans ses bras tous deux riaient de leurs yeux clairs.
Aymeri s'approchait et faisait connaissance.

Bientôt les quatre ducs, dans toute leur puissance;
Suivis de leur jeunesse et de leurs chevaliers,

Digitized by Google

Passaient le pont-levis entre les hauts piliers,
Puis la poterne, au bruit des chevaux marquant l'amble,
Et causaient et riaient, tout heureux d'être ensemble.
Mais, à peine étaient-ils entrés dans leurs logis
Et les rangs des soldats par la ville élargis,
Qu'une troupe nouvelle ébranlait la poterne :
C'étaient, pour la plupart, des vieillards au front terne,
Voûtés, le poil blanchi, les hauberts démaillés,
Les boucliers tordus, les heaumes bosselés,
Les armures de fer tenant par des cordelles,
Tant ils avaient lutté contre les infidèles.
A leur tête venait le vieux comte Garin.

Girard l'apercevant, accourt à lui, l'étreint,
Le soutient, le conduit à la salle de marbre;
Et là les quatre fils, rameaux de ce vieil arbre,
Avec leurs trois enfants, se groupent dans ses bras.
Puis on le mène au bain, on lui porte des draps,
On lui fait revêtir un vêtement splendide.

Digitized by Google

Le soir, après souper, quand la salle fut vide,
Girard n'y rappela que mille chevaliers.
Le beau vieillard, parmi les feux des chandelier
Vis-à-vis la fenêtre ouverte sur le Rhône,
Un sceptre dans le poing, fut assis sur un trône
Girard le salua puis dit : « Noble seigneur,
Vous êtes accouru m'aider dans le malheur,
Mais vous n'en savez point encore la matière :
J'ai servi l'Empereur presque une vie entière,
Un jour, m'ayant offert la veuve du Bourgoing,
Il l'épousa lui même et, m'envoyant au loin,
Me donna ce duché, cette ville en bailliage.
Or, le soir où je vins pour lui rendre l'hommage
La Dame à son côté me fit baiser son pied
Et, depuis, s'en vanta devant maint chevalier,
Et notre Aymerillot l'entendit même en rire,
Comme il me l'a redit et peut vous le redire.
Voilà l'affront mortel qu'il me reste à punir,
Et c'est pourquoi, seigneur, je vous ai fait venir.

Digitized by Google

Le vieux Garin, pensif, barbe et cheveux de neige,
En regardant ses fils se lève de son siège :

— Nobles seigneurs, dit-il, vous êtes mes enfants.
Vous, Hernaut et Milon, vous êtes triomphants
Par votre seule force et par votre endurance.
Vous, Regnier et Girard, vous allâtes en France
Tenir de l'Empereur des peuples en dépôts
Ainsi que des bergers qui gardent des troupeaux.
Si l'Empereur jurait par le Dieu des Prophètes
N'avoir jamais connu les insolences faites,
J'estime qu'il n'aurait rien à craindre de nous.
Un simple désaveu calmerait nos courroux.
Mais s'il ne le fait pas, s'il soutient la coupable,
Que la guerre lui soit terrible, inexorable!
Courons-lui sus! Voilà, Dieu merci! pas longtemps
Que je luttais encor contre émirs et Sultans
Et je n'ai nullement les poignes engourdies.
J'attraperais la lèpre et mille maladies,
Vieux glaive tout rouillé, si je me détrempais
Longtemps dans l'indolence et longtemps dans la paix.
Ah! Seigneurs, quand j'entends les armures frappées
Résonner sous des chocs de lances et d'épées,
Les destriers hennir et les lourds chevaliers
S'élancer à travers la plaine par milliers,

Digitized by Google

Il n'est pas de plaisir que j'aime plus au monde
Mais, pour combattre Charle attendons qu'il répo

Or Aymeri murmure à son oncle tout bas :

« Entendez ce vieillard discourir de combats
Et vanter la bataille ! Insensé qui l'y mène !
Ne sent-il pas qu'il est à bout de force humaine

Mais le comte Hernaut, un vrai cœur de baron,
Sage dans le conseil, à la riposte prompt,
Regarde les seigneurs et son père et se dresse :

« Ne perdons point de temps, dit-il ; l'heure nous pr
Le meilleur des discours en sera le moins long.
Nous savons pour l'instant l'Empereur à Chalon.
Courons-y tous : forçons la ville par surprise
Et faisons-le captif !
— Non, par ma tête grise !
Dit Garin ; ce serait la pire trahison
Tant que nous n'aurons pas entendu sa raison. »

Et Milon de la Pouille intervient : « C'est trop juste
L'Empereur Charlemagne est entre tous auguste.

Digitized by Google

Nous sommes ses vassaux et devons le servir
Tant qu'il ne nous a pas refusé de sévir.

— Eh bien donc, allons-y! Tous parents que nous sommes.
Dit Girard; avec nous prenons vingt gentilshommes,
Les meilleurs, les plus sûrs à rendre un jugement! »

Le Conseil en fut pris sans plus d'atermoiement.

— Emmenons Aymeri, dit Hernaut, pour qu'il parle
Des propos malséants de la Reine au Roi Charle
Et puisse nous montrer quel témoin entendit
Parmi les courtisans ce que la Reine a dit.

— Par le ciel, s'écria le jeune homme, à votre aise!
Je vous en montrerai pour le moins douze ou treize! »

Puis s'élançant dehors, il dit à l'officier :

— Que nos gens soient armés et revêtus d'acier!
Que, dès notre départ, vers nous on les envoie!
Et que, jusqu'à la cour, ils suivent notre voie,
Car nous aurons affaire à de mauvais partis! »

Digitized by Google

Les hardis cavaliers vers Chalon sont partis,
Chevauchant au galop, deux par deux, à la file ;
Ils ont pris leurs quartiers en dehors de la ville,
Puis viennent à la cour et vont vers l'Empereur.
En regardant ce groupe où règne la fureur,
Il reconnaît Girard à la mine hardie,
Lui fait signe et montrant sa noble compagnie :

— Sire Girard, dit-il, est-ce vous? approchez!
Parlez-moi! Sont-ce là les gens de vos duchés?
Quel est ce beau vieillard à la barbe fleurie?

— Empereur, dit Girard, par le fils de Marie!
C'est mon père Garin, le comte au front chenu;
Puis mon frère Regnier que vous avez connu;
Et ces quatre seigneurs aux regards téméraires,
Ce sont mes deux neveux et mes deux autres frères.

« — Soyez les bienvenus, dit l'Empereur : merci,
Mes nobles chevaliers, d'être venus ici. »

Digitized by Google

Mais Regnier, d'un ton bref, ne craignit pas de dire :

« — Vous nous avez pourtant bien desservis, Messire,
En laissant offenser, dégrader à demi
Celui qui se tenait le plus pour votre ami! »

L'Empereur, l'entendant, le regarde et s'étonne
De ce langage amer qui près du sien détonne,
Puis voyant Aymeri parmi ces fronts unis :

— C'est bien vous que je vis naguère à Saint-Denis?

— J'en fus bien mal servi, répond le jeune brave,
Car la Reine m'y fit une injure si grave
Et je reçus tels coups de tous vos courtisans
Que je dus m'évader au trot des alezans!

— Sire, reprend Girard, faites-moi, je vous prie,
La réparation de cette effronterie
Dont la Reine nous fit l'injure et se vanta. »

Il lui répète alors ce qu'Aymeri conta,
Et l'Empereur l'écoute; il s'en faut qu'il en rie.
Puis se tournant vers son Sénéchal, il s'écrie :

Digitized by Google

— Renseignez-moi, Seigneur, sur ce qui serait vrai
Dans la plainte remise en mes mains. Je ferai,
Pour voir de ces vassaux la rancœur assouvie,
Des réparations plus qu'aucun homme en vie ;
Mais si la chose est fausse, au lieu de son oubli,
Je veux que le mensonge en soit bien établi,
Car depuis que Regnier gagna sa ville ancienne
Et que Girard, son frère, obtint aussi la sienne,
Ils ne m'ont pas servi pour la valeur d'un ail. »

Alors le Sénéchal, enflé dans son camail :

« Sire Girard, dit-il, autant qu'il m'en souvienne,
Depuis cinq ans et plus que l'on vous donna Vienne,
Pas un écu vaillant par vous ne fut rendu.
Commencez donc, Seigneur, par payer notre dû ;
Et l'on vous entendra. Mais si vous ne le faites,
Le Roi vous portera défaites sur défaites,
Il mettra tout à feu votre dernier canton
Et ne vous laissera la valeur d'un bouton ! »

Girard l'entend parler et se tord la moustache :

« Le bienfait nous liait ; mais l'affront nous détache,
Dit-il. Comparons-les sans aller plus avant.

Digitized by Google

Il n'est pas sous le ciel un seul homme vivant,
Fût-il prince, empereur et du plus haut parage,
Qui, m'ayant fait du bien, si plus tard il m'outrage,
Garderait à mes yeux la valeur d'un oignon.
Je vengerai l'injure ou j'y perdrai mon nom.
Et me donnerait-on tout l'or d'Esclavonie,
Tant que je ne verrai la coupable honnie,
Cette Reine qui tint un si honteux propos,
Je ne consentirai ni trêve ni repos.

— Allons! Sire Girard, dit le sage duc Naime,
En vos prétentions ne soyez pas extrême!
Calmez-vous! accordez un accommodement!

— Jamais, reprend Girard, et j'en fais le serment.
Me donnerait-on Rome et Toulouse et Pavie,
Que je n'accepterais un accord, de ma vie,
Tant que je n'aurai pas ma vengeance à mon gré
De celle qui me fit cet outrage abhorré.

— Oui, fit le vieux Garin dressant sa tête grise :
Oui! nous voulons la voir, les pieds nus, en chemise
Et portant sur la tête, à titre de leçon,
La selle de ma mule avec son bel arçon!

Digitized by Google

— Eh! Diable! c'en est trop, fit Doon de Mayence.
Souffrirons-nous longtemps une telle insolence?
Quel est ce vieux blanchi qui parle sur ce ton? »

Et saisissant du poing le vieillard au menton,
Comme un lâche félon, sans pitié pour son âge,
Il lui tire les poils devant le baronnage.
Le vieillard vénérable en rugit de douleur.
Ses quatre fils outrés changèrent de couleur.
Hernaut se dégagea de sa mante drapée.
Regnier, Milon, Girard tirèrent leur épée.
Mais Aymeri, plus vif et s'élançant tout seul
Sur celui qui tirait la barbe à son aïeul,
Le frappa sur le front d'un tel coup de massue
Qu'il tomba sur le sol, la face décousue.

« Arrêtez ces bandits! » s'écria l'Empereur;
Et mille chevaliers armés, saisis d'horreur,
Si nombreux que bientôt la grand' salle en fut pleine,
Accoururent de vingt côtés, tout d'une haleine,
Serrés, formant rempart devant leur Souverain.
Or, ils étaient vingt-sept du parti de Garin,
Au milieu du palais et du dédale sombre,
D'où surgissaient encor des écuyers sans nombre;
Mais à leur voir cet air de ne redouter rien,

Digitized by Google

On pouvait être sûr qu'ils se défendraient bien :
Hernaut le premier frappe Haguenon qui l'arrête,
Milon renverse Otton et s'ouvre une retraite;
Regnier perce le cœur de Noël le Breton;
Girard blesse Baudouin juste au ras du menton;
Si la Reine se fût trouvée en leur présence,
Il est bien évident qu'ils eussent pris vengeance:
Et jusque dans sa chambre elle en eut le frisson.
Mais, jouant de l'épée et de l'estramaçon,
Ils dispersent le flot humain qui les enlace,
Et sortent de la salle et tombent sur la place
Et trouvent les chevaux qui les ont attendus,
Qu'ils enfourchent au vol et qui, jarrets tendus,
Bondissant à travers les foules accourues,
Font feu des quatre pieds sur le pavé des rues.

Digitized by Google

Tandis que les Français s'adoubent à leur tour,
La troupe de Girard active son retour,
Chevauche au grand galop, bondissant sur les selles,
Et ses coursiers ardents semblent avoir des ailes.
(Les barons, protégeant le vieillard de leur mieux,
L'entourent botte à botte avec un soin pieux,
Interrogeant des yeux son front que l'âge ride
Et tenant au besoin son cheval par la bride.)
On avance; et bientôt on est hors de danger.
On acclame Aymeri pour avoir su venger
Le Grand-Père, et l'on veut, là, sur cette prairie,
Le nommer sans retard de la Chevalerie :

— Beau neveu, dit Girard, vous êtes le soutien
De la race; et l'honneur des preux vous appartient.
Il faut que votre gloire à vos exploits réponde.

— Il n'est rien, Monseigneur, que j'aime plus au monde
Que l'honneur d'être armé par vous », dit Aymeri.

Digitized by Google

Il descend de cheval au bord d'un pré fleuri;
Il s'avance et Girard le ceint de son épée,
Le fait mettre à genoux, puis, l'épaule frappée :

« Aymeri, souviens-toi d'être preux », lui dit-il.

Le jeune homme se dresse et dit : Ainsi soit-il!
Puis remonte à cheval et brandissant sa lance
A travers la prairie au grand galop s'élance.

Tout à coup, une troupe, entre les peupliers,
Surgit. C'est Charlemagne avec ses chevaliers;
Et devant tous Geoffroy de Paris, qui s'écrie :

« Hernaut, Regnier, Girard, par le fils de Marie!
Vous n'êtes que larrons et qu'ennemis de Dieu! »

Aymerillot lancé, l'attaquant avec feu
Et frappant sur l'écu peint à fleurs, qui résonne,
D'un coup d'épieu le perce et vous le désarçonne.
Hernaut sur Josserant bondit, l'épée au poing,
Et l'immole en criant : « Tu n'iras pas plus loin! »

Digitized by Google

Puis, saisissant aux crins les destriers de prise,
Tous les deux ont repris leur course dans la bri

L'Empereur les poursuit à force d'éperons
Et leur donne la chasse aidé de ses barons.
Le duc Regnier galope à travers la vallée
Sur son bon destrier de superbe envolée.
Il regarde en arrière. Il choisit un rival,
Puis, brusquement, faisant retourner son cheval.
Il attaque Eliot au grand galop de charge :
Il l'aborde, le frappe et, lui rompant la targe,
Lui passe dans le corps son fer jusqu'au poumon
Et le fait trébucher sur les ors de l'arçon,
Puis dans l'herbe, de fleurs innombrables jonché
Et revient à Girard à grande chevauchée
En lui disant : « Fuyons et n'ayons plus d'arrêt !

Tout à coup, devant eux, une ville apparaît,
Ceinte de murs. Et c'est Mâcon, la place forte.

Ils sautent le fossé, s'engouffrent sous la porte,
Baissent la herse en fer, haussent le pont-levis,
Arrêtant d'un seul coup ceux qui les ont suivis.
Mais tandis qu'ils s'en vont — et leur chair en friss
Ils entendent la voix de l'Empereur qui tonne :

Digitized by Google

« Va, Girard! va, pervers! et rentre en ton donjon!
Je ne laisserai point passer une saison
Que je n'aille t'y prendre et que je ne t'enchaîne
Sous les verrous de fer et les portes de chêne! »

Digitized by Google

NOTES

PAGE 103.

Girard, fou de courroux, jura par saint Maurice.

Saint Maurice est le patron de la plus ancienne et principale église de Vienne. Il sera fréquemment question du Moutier Saint-Maurice dans cet ouvrage.

PAGE 114.

« *Ils ne m'ont pas servi pour la valeur d'un ail.* »

Suivant la coutume des trouvères, cette expression (*valissant une alie, valissant un bouton*), revient deux fois coup sur coup dans la même discussion. Bien que, en général, nous évitions autant que possible ces répétitions, nous avons cru pouvoir exceptionnellement les maintenir ici, pour donner un exemple du procédé, parce qu'il nous a paru se justifier relativement dans une réplique.

A la suite de ce chapitre, dont un intervalle de cinq ans sépare l'action de celle du chapitre suivant, se placeraient chronologiquement les *enfances de Roland* et la chanson d'*Aspremont*, qui relate ses premiers exploits, au cours desquels il conquiert Durandal (corruption de Durandart).

Digitized by Google

VII

L'ÉPERVIER

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ÉPERVIER

O guerres sans merci ! Depuis cinq ans et plus
Que l'Empereur, avec ses barons chevelus,
A déployé son camp des monts à la rivière,
Ogier de Danemark, Naimes duc de Bavière,
Et Doon de Mayence et jusqu'à Ganelon,
Tous ont assailli Vienne en large comme en long,
Et plus qu'eux tous, Roland, neveu de Charlemagne,
Qui, naguère, passant la Pouille et la Romagne,
Remplit de ses exploits la terre d'Aspremont.
Mais Charle a vainement sévi comme un démon,
Incendié les bois et dépeuplé les villes;
En vain il a pillé les campagnes fertiles,
Dévasté des arpents de blé, des champs herbeux,
Enlevé des troupeaux de moutons et de bœufs,

Digitized by Google

Combattu par le chaud, par le froid, par la pluie
Ne trouvant, devant lui, de peuple qui ne fuie;
Il n'a pu s'emparer de l'altière cité.

Mille combats devant ces murs l'ont arrêté.
Un jour même, couvert d'armures éclatantes,
Avec cent chevaliers se ruant sur les tentes,
Aymerillot parvint jusqu'à celle du Roi,
Et, semant par le camp le désordre et l'effroi,
Enleva d'un seul bras la Reine par la taille,
De l'autre ouvrant sa route à travers la bataille;
Et son oncle Girard, qui l'avait tôt rejoint,
Lui criait : « Beau neveu, ne me la tuez point! »
Lorsque le preux Roland, héros encor sans barbe,
Bondissant au galop sur son cheval de Tarbe,
Sans jeter un gilet de fer sur ses habits,
Mais brandissant l'épée et les épieux fourbis,
En frappa l'agresseur, l'abattit sur le sable
Et, lui prenant des mains la Reine haïssable,
Ainsi que son cheval, un superbe étalon,
Les enleva tous deux jusqu'à son pavillon :
« Arrête, lui criait Aymeri plein de rage.
Si tu n'es pas couard, viens montrer ton courage!
— Inutile! Dès lors que je t'ai mis à bas,
Dit Roland, tu n'as rien à craindre de mon bras. »

Digitized by Google

Un autre jour, Roland chassait le long du Rhône.
Soudain, voyant flotter un canard sur l'eau jaune,
Il lance l'épervier qu'il porte sur le poing.
Or, l'oiseau, rendu libre et s'envolant au loin,
S'arrête en un verger sous les murs de la ville,
Et, sur le haut d'un arbre, il se pose tranquille.
Olivier, qui le voit et qui, depuis longtemps,
Brûle de signaler l'ardeur de ses vingt ans,
Bondit sur un coursier et, franchissant la porte,
Par le bord du fossé dans le verger se porte,
Appelle l'épervier posé sur un rameau,
Lequel vient gentement s'asseoir sur son pommeau
Et se laisse saisir docilement, bien sage.

Roland sent la colère empourprer son visage.
Il s'avance au galop et se met à crier :
« Que fais-tu là, garçon, sénéchal, écuyer?
Mon oiselle m'est chère et si tu me la livres,
Viens, je te donnerai de l'or pour quinze livres.
— Vous êtes fou, Seigneur, lui répond Olivier;

Digitized by Google

Je ne vous céderais pour rien cet épervier.
Vous me semblez vraiment prodigue de paroles
Pour vouloir me payer, mais plus que de pistole
Cette oiselle est à moi. Cherchez une autre aill

Roland à ce discours a changé de couleurs
Et, d'un coup d'éperon, enlevant sa monture
Jusque dans le fossé qui forme la clôture,
Il saisit le cheval d'Olivier par le mors :
— Comment vous nomme-t-on, vous qui parlez s
— Vassal, dit le Génois en dégageant sa rêne,
Je me nomme Olivier, fils de Regnier de Gêne
Et neveu de Girard, d'Hernaut et de Milon,
Que dans ces murs altiers assiège un Roi félon.
Vous savez maintenant d'où ma famille est née :
Vous? Quel est votre nom? Quelle est votre ligné
— Ami, dit l'étranger, je me nomme Roland
Et je suis le neveu de Charle le Vaillant.
Donc si le Ciel permet qu'un beau jour, pour sa g
Je parvienne à franchir cette eau perfide et noire
Des enfants de Garin nul ne sera vivant.
Je les ferai tous pendre et balancer au vent.
Mais trêve de discours et de mots d'épouvante!
Ce que je ne veux pas, c'est qu'un garçon se vant
De m'avoir derobé la valeur d'un besant.

Digitized by Google

Rends-moi mon épervier et puis allons-nous-en!
— Vassal, dit Olivier, tu parles comme un prince :
Sers-moi. Tu recevras de moi mainte province. »

Roland à ce propos sent sa chair frissonner,
Il se contient pourtant et cherche à raisonner.
« Ami, si par amour tu me rends mon oiselle,
Je ferai ce que tu voudras, de tout mon zèle.
— Eh bien! dit Olivier, ce sera de bon gré.
J'y consens. Votre oiseau vous sera délivré. »

Alors, ouvrant la main et déliant la laisse,
Il lui tend l'épervier captif et le lui laisse.
« Et maintenant, dit-il, vassal, qu'eussiez-vous fait
Si je n'avais voulu vous le rendre en effet?
— Je t'eusse fait voler les yeux hors de la face,
Dit Roland, aux regards de tous ceux de la place!
— Et moi, dit Olivier, je vous eusse donné
Du poing que vous voyez un tel coup sur le nez
Que le sang eût jailli devant tous ceux du siège!
— Glouton, reprit Roland, que le Diable t'abrège!
Quand avec ses parents Girard sera pendu,
Je ne m'en irai pas que tu ne sois tondu,
Mais pour m'avoir rendu l'objet de mon envie,
J'aurai cette bonté de te laisser la vie.

Digitized by Google

— Et moi, dit Olivier, si Dieu le droiturier
Permet qu'un jour je sois adoubé chevalier
Et que dans le combat je tombe sur ta trace,
Ce sera merveilleux si je ne te terrasse. »

Mais, là-dessus, Roland, partant d'un rire gai,
Tourne son destrier, retraverse le gué,
Revient au grand galop et rentre dans sa tente.

« Eh quoi! fit l'Empereur, la face mécontente,
Ce garçon aurait pu te faire prisonnier.
Quel est-il? Le sais-tu ?
— C'est le fils de Regnier
— Pourquoi ne l'as-tu pas tué?
— J'étais sans armes.
Si je l'avais frappé, vous seriez dans les larmes.
— C'est vrai, fit l'Empereur, adoucissant la voix ;
Il suffit; ne sors plus sans arme une autre fois.

Digitized by Google

Lorsqu'Olivier rentra dans la cité de Vienne,
Son oncle, Don Girard, lui fit la même antienne :
« Avez-vous l'épervier? Quel était ce garçon
Qui voulait vous saisir et vous mettre en prison?
Deviez-vous tolérer des offenses pareilles?
— Par Dieu! fit Olivier, s'échauffant les oreilles,
Vous parlez aisément, Seigneur. Cela vous sied,
Vous à qui cette femme a fait baiser son pied!
Vous feriez, certes, mieux de me donner des armes,
Un cheval, tout ce qui pour nous a tant de charmes!
Je me sens si léger et si fort que je puis
M'essayer à la lutte et montrer qui je suis.
— Eh bien, soit! » dit Girard, que ce ton exaspère.
Et le menant auprès du Duc Regnier, son père :
« Puisque tu l'as voulu, tu seras chevalier. »
On lui remet alors chausses de Montpellier,
Chemise, braie, hermine. On le conduit au psaume;
On le vêt du haubert; on lui lace le heaume.
Girard lui ceint l'épée et le frappe d'un coup;
Puis il monte à cheval, se pend la targe au cou.

Digitized by Google

« Soyez bon chevalier », lui dit l'oncle; et, tout
— Je le serai, dit-il, si Dieu me vient en aide.
Et, lui voyant brandir enseigne et bouclier,
Tous se disaient l'un l'autre : « Oh ! le beau cheva
Mais il vint à Girard : « Sire, je vous en prie,
Laissez-moi m'esbaudir dehors par la prairie.
Je cherche une aventure où Dieu puisse juger,
Puisque j'ai, comme vous, un affront à venger.
— Non ! s'écria Regnier, si nous allions vous p
Nous n'aurions le pareil de la Durance à l'Erdre !
— Qu'il aille ! dit Girard. Il n'a point combattu,
Et ne peut différer à prouver sa vertu.
Dieu, le grand justicier, lui prêtera main-forte.

A ces mots, Olivier s'élance par la porte,
Chevauche, hors des murs, vers le camp ennemi
Et voit venir à lui, d'un galop raffermi,
Un chevalier jaloux de montrer sa vaillance.
Il l'attaque, tout fier, sur lui baisse la lance,
Et pendant que, sonnant de tout leur attirail,
Les chevaux emballés se heurtent du poitrail,
Il lui frappe l'écu scintillant d'escarboucles,
Le lui perce d'un coup juste en dessous des bouc
Lui traverse le corps de sa pointe d'acier
Et le fait trébucher en bas de son coursier;

Digitized by Google

Puis, prenant aussitôt l'animal par la rêne,
Il le ramène au pas, d'une allure sereine,
Tandis que ses parents groupés sur les remparts
Et mille chevaliers surgis de toutes parts,
Agitant à grands bras les étendards de soie,
Font retentir les airs de leurs clameurs de joie.

Digitized by Google

Digitized by Google

VII

LA QUINTAINE

Digitized by Google

Digitized by Google

LA QUINTAINE

Un beau matin, — ce fut vers le printemps, à P
Les verdures des blés se faisaient plus opaques
Le ciel était plus clair et les bois plus ombreux
Les oiseaux y chantaient plus vifs et plus nomb
Le paladin Roland vint dire à Charlemagne :

« Voilà cinq ans et plus que nous tenons camp
Et que nous assiégeons ces murs démesurés.
Nous sommes là bâillant comme serfs égarés :
Donnez-nous le congé de faire une quintaine.
Tous y viendraient, le duc, le preux, le capitai
Pour montrer leur adresse à la joute et comm
Ils sauraient au combat porter leur armement.
— Je connais trop Girard, dit Charle, et son

Digitized by Google

Pour douter qu'il ne vienne, avec son baronnage,
Troubler votre quintaine et rompre vos piliers.
— Eh bien! j'y mènerai deux mille chevaliers,
Dit Roland; si Girard veut jouter, qu'il y vienne!
Nous le reconduirons dans les remparts de Vienne,
Le glaive sur la nuque et la lance au talon.
— Il dit la vérité, s'écria Ganelon.
— Il dit la vérité, reprirent le duc Naime,
Ogier de Danemarck et les douze pairs même :
Il n'est pas de meilleur prud'homme que Roland. »

Ils parlèrent si bien que le vieux roi tout blanc,
Après être, un moment, resté l'âme incertaine,
Accorda le congé de faire la quintaine.

Roland, donc, fit planter cinq pals emmi le pré
Et, dessus, cinq hauberts de maille, au bord doré.
Alors, vous eussiez vu la cohorte vivace
Des jeunes bacheliers se déployer en face,
Bondir sur les coursiers et brandir les épieux
Et, tour à tour, partir au galop sur les pieux.

Digitized by Google

Dans Vienne, cependant, le comte Olivier rôde
Sur les murs du castel auprès de sa sœur Aude
Et regarde dresser la quintaine en aval.
Tout à coup, il s'écrie : « Ecuyer, mon cheval! »
La belle Aude l'entend, accourt à lui, l'embrasse :
« Mon frère, lui dit-elle, où courez-vous, de grâce?
— Belle, je veux aller au tournoi des Français.
— Bel ami, c'est pousser la folie à l'excès.
L'Empereur, qui nous hait, vous tranchera la tête;
Et ces monts que voici n'ont point d'or qui l'arrête.
S'il pouvait vous tenir, son neveu, le baron,
Vous ferait pendre haut et court comme un larron.
— Ne craignez rien, ma sœur. Parmi cette jeunesse
J'agirai de façon que nul ne me connaisse;
Mais, que l'oncle Girard l'ignore! par pitié!
Sinon, vous perdriez toute mon amitié.
— Je me tairai, Seigneur, car vous êtes mon frère,
Et ne ferai jamais rien qui vous soit contraire,

Digitized by Google

Mais, que le Dieu du Ciel, qui n'erre ni ne ment,
Vous préserve le corps de mort et de tourment!
Car le roi Charlemagne a pour vous grande haine,
Ainsi que les seigneurs qui font cette quintaine. »

Digitized by Google

Olivier, cependant, se vêt en chevalier.
Il monte son cheval au bas de l'escalier,
Et la belle, qui pleure et reste à sa fenêtre,
Le suit des yeux, le voit peu à peu disparaître,
Car il longe les murs, franchit la grosse tour;
D'une allure tranquille il fait un grand détour
Et se glisse en un point, où, tant la presse est grande,
Nul ne le reconnaît, ni Charles ni sa bande.

Or, voilà qu'un sergent vient dire au duc Girard
Que messire Olivier a franchi le rempart,
S'éloignant à cheval et sans aucune escorte.
A cet avis, Girard de colère s'emporte :
— A l'aide! clame-t-il. Qui veut être avec moi?
Nous irons, s'il le faut, jusqu'aux tentes du Roi
Charlemagne, Empereur qui tient la douce France,
Réclamer d'Olivier la prompte délivrance! »

Tous montent à cheval sans se faire prier.
Girard marche devant sur un bon destrier,

Digitized by Google

Le gonfanon pendant au bout de chaque lance
Se déploie au soleil et dans l'air se balance;
Le Duc mène sa troupe à travers des bosquets
Qui dominent la ville et l'y met aux aguets,
Trois mille combattants bardés, dont le bois sombre
Dissimule la force et l'ardeur et le nombre.

Digitized by Google

Pendant ce temps, le tour d'Olivier est venu.
Il pique son cheval, son épieu bien tenu,
Son écu le couvrant de la poitrine à l'aine,
Et d'un si riche coup frappe dans la quintaine
Qu'il rompt les écussons et perce les hauberts
Et n'en fait qu'un monceau gisant sur les prés verts.

« Père puissant! rugit l'Empereur, qui se signe,
Je n'ai vu de ma vie un jouteur plus insigne.
Arrêtez-le, Français! Les prix lui sont acquis.
Qu'il soit soldat, sergent, sénéchal ou marquis,
Je mets tout mon trésor à l'avoir de ma suite! »

Et plus de dix seigneurs volent à sa poursuite.
Olivier n'a point peur, mais il se sent perdu
Si par ses ennemis il doit être connu.
Il en choisit donc un, sur lui baisse la lance,
En travers de l'écu jusqu'au cœur la lui lance
Et passe en s'écriant d'un accent raffermi :
« Vienne! c'est Olivier, qui n'est point votre ami,

Digitized by Google

Fils de Regnier, neveu de Hernaut de Beaulande!
Dites bien à Roland ce qu'Aymeri lui mande :
C'est qu'il nous paiera cher de nous avoir repris
L'impératrice, avec un destrier de prix! »

— Dieu! clame l'Empereur, voilà donc sept années
Que je traque Girard dans ces plaines damnées
Et je ne connais pas encore ce marquis!
Jamais baron ne m'a jusqu'à ce point conquis.
Courez sur lui, seigneurs! assurez sa capture!
Mais garantissez-le de mort et de blessure! »

Antoine de Senlis l'attaque le premier :
« Prenez Girard, dit-il; moi je tiens Olivier! »
Mais, outré, celui-ci montre une bonne envie
De ne pas succomber sans défendre sa vie.
Or, apprenez, Seigneurs, en quelle adversité
Le brave et jeune comte Olivier fut jeté :
Il brandit son épieu sur Antoine, il l'en frappe,
Lui traverse le cœur et vers Vienne s'échappe,
Quand, soudain, son cheval, des quatre pieds lancé,
Fait panache et s'abat sur le bord d'un fossé;
Et voilà les Français dont le galop le presse!
Mais Olivier bondit de terre et se redresse.
Malheur au chevalier de Bourges qui le joint!

Digitized by Google

Olivier, le voyant, ne lui refuse point
L'honneur qu'il a cherché d'une folle équipée :
Il se fend et lui porte un si grand coup d'épée
Qu'il lui perce l'écu, lui fausse le haubert
Et le renverse mort, le masque découvert.

Digitized by Google

Cependant, les Viennois sortent du grand bois sombre,
Juste au-dessus de Vienne, en un guéret sans ombre,
Girard le membré charge, à force d'éperon,
Avec le duc Hernaut, Aymeri le baron,
Et, devant tous, Regnier, le vaillant duc de Gêne,
Qui vient sauver son fils pris dans cette géhenne.
Olivier, dégagé, remonte son coursier ;
Le bouclier au col, au poing le branc d'acier,
Il va frapper d'un coup Naime duc de Bavière,
Et l'on entend craquer la lance et l'étrivière ;
Et, de tous les côtés, les bons chevaux courants
De l'escadron adverse ont pénétré les rangs.

Or, voici que Roland entre dans la carrière ;
Et l'Empereur troublé lui fait cette prière :
« Epargnez Olivier, car dans la Chrétienté
Jamais meilleur baron ne vous aurait heurté.
Si vous couriez sur lui, si vous luttiez ensemble,
Il faudrait qu'un des deux y restât ; et j'en tremble.
Vous combattre serait un dommage éternel ;

Digitized by Google

Car je crois voir en vous un lien fraternel.
— Quoi, lui répond Roland, vous voulez donc qu'on dise
Que votre neveu reste ici par couardise?
— Non, beau neveu! partez! Les cieux me soient garants
Que tous deux reviendrez auprès de vos parents! »
A ces mots, le héros dans la houle pénètre.

Digitized by Google

Cependant la belle Aude a vu de sa fenêtre
Son bon frère Olivier sur le sol abattu
Et n'a pu contenir l'élan de sa vertu.
Elle a franchi les murs et, courant d'une haleine,
Elle vole inquiète au travers de la plaine;
Et les barons charmés se redisent entre eux :
« Seigneur! que son époux serait un homme heureux! »

Roland, qui l'aperçoit, la trouve si jolie
Qu'il sent battre soudain son cœur et qu'il oublie
La mêlée, Olivier, le rival qu'il choisit.
Piquant son destrier vers elle, il la saisit
Et, cédant au désir d'ivresse qui le tente,
Il l'emporte vers l'ost de Charle et vers sa tente.

Or, malgré sa vitesse, il ne peut aller loin.
Aux cris de la pucelle, Olivier l'a rejoint.

« Sire Roland, dit-il, puisqu'ainsi l'on vous nomme,
De me rendre ma sœur, sur-le-champ, je vous somme.

Digitized by Google

Quand à quelque vaillant je prétendrai l'unir,
Cinq évêques mitrés viendront pour la bénir.

— Vassal, répond Roland, trêve de vantardise!
Votre sœur, la belle Aude, est à moi, quoi qu'on dise!
Je l'emporte, j'en fais toutes mes volontés
Et n'ai point le souci de ce que vous vantez.

— Vous vous vantez vous-même! attaquer une femme,
Repartit Olivier, est une chose infâme!
Si vous voulez pousser la chose jusqu'au bout,
Nous livrerons bataille! Aux armes! mon sang bout!
Vous êtes duc, seigneur; je suis comte; et j'ajoute
Que vous ne pouvez point me refuser la joute.
Allons! mettez-vous là! Laissez-moi l'autre bord! »

Tout les deux ont piqué de leurs éperons d'or.
Autant que leurs chevaux peuvent donner d'allure,
Ils se heurtent, se font au fer mainte fêlure,
Se brisent les épieux sonores sur l'écu
Et passent sans qu'un d'eux soit vainqueur ni vaincu.
Puis, ils reviennent l'un sur l'autre, haut l'épée.
Olivier la brandit d'une main si crispée
Et frappe d'un tel coup le heaume de Roland
Qu'il le lui fait voler en éclats scintillants,

Digitized by Google

Dans l'excès de fureur qui de meurtre l'assoiffe;
Et, n'était l'excellence extrême de la coiffe,
Roland le paladin en fût devenu fou.
Il demeure un instant étourdi par le coup.
Son cheval, fléchissant sous la force du glaive,
S'abat une seconde et soudain se relève.
Mais, sentant sur son col les rênes en suspens,
Il s'enfuit ventre à terre à travers les arpents,
Cependant qu'Olivier soulevant la pucelle,
La rassure et l'emporte en travers de sa selle.

Digitized by Google

IX

CHARLEMAGNE A L'ASSAUT

Digitized by Google

Digitized by Google

CHARLEMAGNE A L'ASSAUT

En voyant son neveu revenir tout sanglant,
Le puissant Empereur fut grandement dolent :
Il le prit dans ses bras, lui délaça le heaume
Et sur son front pâli fit répandre le baume ;
Puis, joyeux de le voir sortir de sa torpeur :

« Beau neveu, lui dit-il, vous m'avez fait grand'peur.
J'étais bien irrité contre Girard de Vienne ;
Mon courroux désormais deviendra de la haine.
Je veux que l'on vous venge et qu'il soit tôt pendu. »

A peine ce propos était-il entendu
Qu'un chevalier membré natif de la Bourgogne,
Filleul du Roi, s'offrit à la noble besogne.

Digitized by Google

On le nommait Lambert, comte des Berruyers.
Il pouvait au combat mener cent écuyers.
Il poussa son cheval, laissant flotter la rêne,
Et, la lance brandie, il entra dans l'arène
En frappant Olivier d'un coup si bien lancé
Que le haubert du comte en fut presque faussé;
Mais l'autre, ripostant par des pointes hardies,
Le culbuta dans l'herbe à jambes rebondies,
Et, le fer sur le cou, le maintint sous ses pas :

« Seigneur, clamait Lambert, ne me meurtrissez pas.
Je me rends prisonnier et voici mon épée.
Vous aurez, s'il le faut, grande rançon et paie :
Cent hommes, cent hauberts étincelants d'orfrois,
Cent destriers sellés avec cent palefrois,
Deux cents mulets chargés de dons et de largesses,
Et plus, si vous voulez, car j'ai grandes richesses.

— Seigneur, dit Olivier, ne craignez nul danger.
Dans Vienne vous serez noblement hébergé,
Car Monseigneur Girard ne se fera point faute
D'être fort honoré d'avoir un si bel hôte ».

Alors, ayant saisi Lambert par le nasal,
Il appelle ses gens : « Emmenez ce vassal ! »

Digitized by Google

Leur dit-il. Et la bande empressée et servile
Comme il l'a commandé l'entraîne vers la ville.

« Holà ! s'écria Charle en bouclant son haubert,
Les hommes de Girard ont capturé Lambert.
Seigneurs, courez à lui, j'ai peur qu'on ne le tue.
Allons ! tous à l'assaut ! allons ! qu'on s'évertue !
Si Dieu nous accordait de leur prendre des leurs,
Nous pourrions l'échanger contre l'un des meilleurs. »

A ces mots, les Français s'écrièrent : Montjoie !
Contre les assiégés l'enseigne se déploie.
Ogier de Danemark appelle ses barons
Et mille chevaliers rangés en escadrons.
De toutes parts, les cors aux strideurs éclatantes
Résonnent à l'envi par la houle des tentes.
Le Roi lui-même s'arme et monte à destrier.
Il suspend son épée à son grand baudrier.
Il met son heaume d'or paré de la couronne
Et, dans les premiers rangs, si fort il éperonne
Qu'il les dépasse tous et les laisse très loin.

« Dieu ! s'écrie Olivier qui ne le connaît point ;
Bel oncle, voyez donc ce preux qui vient si vite !

Digitized by Google

— Oui ! certes ! dit Girard, honni soit qui l'évite ! »

Il se retourne alors et pique son cheval.
Sans savoir qu'il choisit un roi pour son rival,
Il l'attaque et lui porte un tel coup sur la targe
Que sa lance de frêne en éclats saute au large
Et que le haubert seul de Charle lui valut
La gloire d'une mine altière et le salut.

L'Empereur furieux fit une pointe telle
Qu'il renversa Girard en travers de la selle
Et que le duc en eut un long frisson au cœur.
Mais, sur ses étriers se redressant vainqueur,
Celui-ci balança l'épée à pleine paume
Et brisa la couronne et lacéra le heaume ;
Et, n'eût été la coiffe épaisse du haubert,
L'empereur en fût mort du coup, le crâne ouvert.

« Grand Dieu ! proféra-t-il dans un cri de souffrance,
Depuis trente ans et plus que je suis roi de France,
Je n'ai jamais trouvé prince de si grand nom
Qui m'osât molester de la sorte, sinon
Les Sarrasins félons, que le ciel extermine !
Et qu'il en soit ainsi de cette autre vermine ! »

Digitized by Google

Quand, à ces mots, Girard comprit par quelle erreur
Il avait affronté son roi, son empereur,
Sans hésiter, il vint à lui, mit pied à terre
Et lui baisa le pied en vassal volontaire,
En lui criant : « merci par le Dieu des Combats! »
Mais l'Empereur, hautain, ne lui répondit pas.
Et, voyant les Français accourir sur sa trace,
Girard bondit en selle et revint vers la place.

« Comment vous trouvez-vous, oncle, dit Olivier,
De votre passe d'arme avec ce chevalier?

— Mal, répondit Girard, c'était le roi lui-même,
Le roi qui m'a nourri, le roi qu'en somme j'aime.
Et je suis fort dolent de l'avoir molesté.
Fuyons! Jamais pour nous il n'aura de pitié.
Et jamais nous n'aurons merci de cette guerre.

— Beau Sire, répondit Olivier en colère,
Demeurons au contraire et poussons en avant.
C'est la seule façon d'avoir la paix vivant. »

Digitized by Google

Tous criaient, agitant les enseignes de soie,
Les Viennois : « Saint-Maurice ! » et les Français : « Montjoie ! »
Au-dessus de la ville, en avant d'un grand bois,
Charle avait rappelé ses gens à haute voix ;
Alors recommença, dans ces foules hardies,
Le choc des boucliers et des lances brandies ;
Alors, vous eussiez vu les étriers vidés,
Les broignes, les hauberts, les écus débridés,
Les destriers courant à travers la prairie
Sans entendre la voix de leur maître qui crie,
Et malheur à celui qui tombait de cheval !
Il ne se relevait sans l'appui d'un vassal.
Les Viennois peu à peu repoussés en arrière,
Ne purent demeurer longtemps dans la carrière
Tout en montrant la face et luttant vaillamment.
Alors Charle appela Gautier et Guinemant :

« Seigneurs, dit-il, prenez avec vous dix cohortes
Et courez jusqu'à Vienne et soyez sur les portes
Avant tous ces gloutons. Qu'ils ne m'échappent pas !

Digitized by Google

— Merveille », fit Roland, en volant sur leurs pas.
Avec des combattants au nombre de sept mille,
Il pénétra les rangs jusqu'aux murs de la ville
Et Girard y perdit ses meilleurs chevaliers.
Mais, rassemblant autour de lui ses familiers,
De toute la vigueur enclose en ses entrailles
Il fit sonner le cor et trembler les murailles ;
Et la foule, au signal, rentra comme un sabbat.
Puis, voyant Olivier s'acharner au combat,
Il court à lui, saisit son cheval par la rène
Et le fait retourner et de force l'entraîne ;
Et tous étant rentrés en ville, le crampon
Grince ; on ferme la porte ; on relève le pont ;
Plusieurs prennent les seaux de poix : la herse tombe
Et c'est dans les remparts un silence de tombe.

Digitized by Google

Charlemagne, déjà, s'écriait : « A l'assaut!
Celui qui manquera de faire ce qu'il faut
N'aura plus ni castel ni seigneurie en France! »

A ces mots, ils ont tous redoublé d'assurance.
Déjà les écuyers battent le pied des murs,
D'où les Viennois penchés et visant à coups sûrs
Leur lancent de la poix, des poutres et des roches.
En vain, ils vont cognant des piques et des pioches ;
Plus de cent sont occis et sont foulés aux pieds,
D'autres le ventre ouvert, d'autres estropiés.

« Pardieu! juste Empereur, s'écria le duc Naimes,
Pensez-vous à l'assaut prendre ces tours suprêmes
Et ces murs crénelés que les anciens Romains
Bâtirent dans les temps de leurs puissantes mains?
Vous ne l'obtiendrez pas de toute votre vie!
Envoyez plutôt dire en France qu'on convie
De bons ingénieurs et de bons charpentiers
Possédant la maîtrise, adroits dans leurs métiers,

Digitized by Google

Qui viennent vous dresser des engins fantastiques
Sous lesquels tomberont bientôt ces murs antiques! »

Mais Charle en a grand deuil et n'entend pas raison.
— « Que faites-vous? dit-il aux gens de sa maison.
Montjoie et Saint-Denis! »
Et l'assaut recommence.
Et la grêle des traits couvre le ciel immense.

Digitized by Google

Soudain, comme Roland assaillait le rempart,
La belle Aude au teint clair y vint d'une autre part :
Elle avait un manteau de satin d'Arménie
Brodé d'or, un travail d'une adresse infinie,
Et vous saurez combien fut grande sa beauté
Avec ses blanches mains comme fleurs en été,
Au front un diadème orné de riches pierres
Qui dans ses cheveux blonds projetaient des lumières,
Et le visage frais et rose et les yeux bleus.

Quand elle vit Roland la dévorant des yeux,
La rougeur lui monta brusquement au visage :
Son cœur d'enfant se mit à battre en son corsage,
Et son bras, qui lançait des pierres, fut tremblant :

— « Par Jésus, fils de Dieu, se récria Roland,
Si les dames s'en vont aux murs pour les défendre,
Il ne sera personne à tenter de les prendre ;
Ce n'est certes pas moi qui donnerai l'assaut! »

Digitized by Google

Et la chute des rocs s'arrêta sur ce mot.

Soudain, s'enhardissant, il fait un pas vers elle :

— « Comment vous nomme-t-on, ma noble damoiselle ?
Si je vous le demande, excusez ma façon,
Ce n'est celle d'un fou ni d'un mauvais garçon.

— Je ne vous célerai qui je suis, répond-elle.
Messire chevalier, c'est Aude qu'on m'appelle,
Fille du duc Regnier de Gêne, et, sur l'honneur,
Je n'aurai de ma vie aucun autre seigneur
Que mon père et les ducs dont je suis l'humble nièce
Et mon frère Olivier qui fit mainte prouesse. »

Et Roland lui répond, mais à part et tout bas :

« Il me peine vraiment, par le Dieu des combats,
Que vous ne soyez pas, belle Aude, en ma baillie.
Mais ce sera bientôt, si le ciel ne m'oublie,
A la fin de ce siège où je lutte sans frein
Contre Olivier de Gêne et les fils de Garin. »

Mais la belle reprend, la belle au cœur austère :

Digitized by Google

« Messire chevalier, je n'ai rien su vous taire :
Mais vous, que direz-vous de votre parenté?
Vous avez une épée admirable au côté,
A la main un écu qui vous sied à merveille,
Dans les yeux un regard qui sur les autres veille,
Sous vous un destrier au galop forcené
Qui traverse le vent comme un dard empennè.
Vous passez en fierté tous les preux, et naguère
Vous avez fortement grevé nos gens de guerre.
Vous êtes fils d'un roi, je n'en ai point douté.
Sans doute, votre amie a très grande beauté? »

A ce propos, Roland ne se tient pas de rire.

« Vous ne vous trompez point, s'empresse-t-il de dire.
Oui! mon amie est belle et noble en vérité.
Il n'en est pas de mieux emmi la chrétienté,
De Rome ou de Paris, ni d'ailleurs, que je sache.
Mais, belle, il ne faut pas non plus que je vous cache
Qui je suis. Je suis donc Roland le paladin,
Qu'amis et que parents appellent Rolandin,
Duc de Bretagne et pair et neveu du Roi Charle.

— Quoi! Seigneur, seriez-vous ce Roland dont on parle
Et qui contre Olivier s'est naguère esbaudi?

Digitized by Google

En ce cas, vous savez combien il est hardi.
Si contre lui jamais vous engagez bataille,
Je m'en peine pour vous et crains qu'il ne vous taille.

— Ne vous gaudissez pas de moi, répond Roland.
Aucun homme, jamais, ne m'aura vu tremblant. »

Là-dessus, il salue et jugeant qu'on le raille,
Il s'en va, la laissant seule sur la muraille.

« Beau neveu, dit le Roi, parmi ses chevaliers,
Quelle était cette Dame avec qui vous parliez? »

Et Roland lui répond sans témoigner de gêne .

« C'est la belle Aude, ô Roi, fille de duc de Gêne;
On la dit fiancée au Lombard Edroïn.

— Edroïn le Lombard! certe! il ne l'aura point!
Dit l'Empereur. Avant qu'un Lombard ne l'emmène,
Cent mille hommes de fer auront jonché la plaine.
Mais, dites-moi, mon beau neveu, dans quel débat
Etiez-vous engagés à l'heure du combat?
Tandis que vous restiez à causer auprès d'elle,
Olivier est sorti de l'âpre citadelle,

Digitized by Google

Avec cent chevaliers débouchant des remparts,
Et, s'étant élancés sur les vôtres épars,
Ils en ont tué dix et pris une vingtaine.
La belle Aude, pour qui la chose était certaine,
S'est bien moquée en vous gardant à son côté. »

A ce récit, Roland, fortement irrité,
Pâlit, serre les poings et contre Aude il s'emporte,
Mais Charle, qui le voit, d'un mot le réconforte :

« N'ayez point maltalent, dit-il ; rentrons plutôt,
Pardonnons par amour et différons l'assaut. »

Digitized by Google

NOTES

PAGE 162.

Et son bras, qui lançait des pierres, fut tremblant.

Voilà bien un détail des mœurs du temps. Le trouvère n'en dit qu'un mot et le fait ne s'est sans doute pas passé à Vienne ; mais, au siège de Toulouse, en 1218, les femmes de la ville, sous la conduite de la fille du comte Raimond, lançaient des pierres du haut des remparts sur les assaillants en chantant des chœurs et c'est peut-être par elles que Simon de Montfort, le chef des croisés, fut frappé à mort.

Digitized by Google

Digitized by Google

X

UNE AMBASSADE MOUVEMENTÉE

Digitized by Google

Digitized by Google

UNE AMBASSADE MOUVEMENTEE

Le jour tombe. Il fait noir. Les Français sont partis
Et, rentrés dans leur camp, ils s'y sont répartis.
L'Empereur Charle dort près de l'Impératrice.
Girard est en prière au moutier Saint-Maurice.
On amène Lambert, comte des Berruyers.
On le désarme. Il rend ses gants, ses étriers.
On lui retire aussi le blanc haubert de maille;
On ne lui laisse plus que le bliaut à taille
Et la ceinture d'or; et pour lui c'est assez.

La belle Aude, qui passe en soignant les blessés
Sur deux lignes rangés en avant de la porte,
Le voit. Elle lui parle; elle le réconforte :

Digitized by Google

— « Seigneur, le Duc mon oncle est noble chevalier.
Croyez qu'il n'est pas homme à vous humilier
Et qu'il n'exigera de vous, je vous l'assure,
Nulle condition qui soit une blessure.

— Madame, répond-il, je vous ai grand merci.
Je vous donne ma foi la plus loyale ici
Qu'en si lointain pays que vous ayez affaire,
J'y mènerai pour vous trois mille hommes de guerre.

— Grand merci, Monseigneur, lui dit-elle aussitôt. »

Alors elle lui jette un très riche manteau
Sur l'épaule et le prend par la main et le mène
Vers la salle à manger du féodal domaine.
On a demandé l'eau. Déjà se sont assis
Le vieux Garin, Girard, Regnier de Gêne aussi,
Puis Madame Guibour, puis Hernaut de Beaulande,
La belle Aude au front pur, paré d'une guirlande,
Puis Milon, Olivier... Et Lambert les suivit.
Je ne vous dirai pas les mets que l'on servit :
Ils furent des meilleurs et, de plus, en grand nombre;
Mais Lambert les laissa, méditant d'un air sombre,
Et Girard lui disait : « Sire Lambert, mangez!
Et buvez! On ne sait quel rêve vous forgez! »

Digitized by Google

Or, le repas fini, le comte vint lui dire :

— Je suis reconnaissant et fort heureux, Messire,
De l'accueil qui m'est fait en ce royal palais.
Prenez de mon avoir tout ce que vous voulez :
Vous en ferez charger quatre bêtes de somme.

— De votre or, dit Girard, soyez plus économe.
Je veux vous demander un don plus grand encor.
Si vous pouvez, Seigneur, me remettre d'accord
Avec l'Empereur Charle, à la chair si membrée,
Je vous laisse partir demain dans la vesprée.

— Vous serez satisfait si votre rêve est tel,
Dit Lambert. »
Et les uns rentrent dans leur hôtel,
D'autres vont s'héberger dans l'aile transversale ;
Puis Girard fit dresser un lit dans la grand'salle,
Allumer des flambeaux dans de hauts chandeliers
Et revêtir de fer dix de ses chevaliers,
Qui jusqu'au lendemain, à l'heure où le jour monte,
Veillèrent, glaive au poing, et gardèrent le comte,
Lequel dormit tranquille et prit un long repos
Sous un dais composé d'épieux et de drapeaux.

Digitized by Google

Le lendemain matin, dès que la cloche sonne,
Le duc Girard, Regnier et Garin en personne
Et madame Guibour, la belle Aude aux yeux clairs,
Olivier, Aymeri, les barons et les clercs
Vont entendre la messe au moutier Saint-Maurice,
Puis rentrant au Palais, à la fin de l'office,
Apprêtent le départ du comte Berruyer.

— « Adieu, sire Girard, dit le noble guerrier.
Si pour me remplacer vous vouliez un otage,
Le Roi vous l'offrirait et même davantage.

— Mon bon oncle Girard, dit le fils de Regnier,
De tout l'or de Lambert ne touchez un denier,
Car c'est un sage preux et qui sert bien son prince,
Comme il convient, tenant de lui seul sa province,
Sans dépouiller jamais ni manoirs ni moutiers.
Rendez-le donc au Roi sans crainte !
— Volontiers,
Dit Girard, qu'il s'en aille ! et qu'on ne lui dérobe

Digitized by Google

Ni ses armes, ni son destrier, ni sa robe!
Qu'on lui rende son or, son armure de fer
Et son harnais et tout ce qu'il portait hier. »

Aussi, lui remet-on son dû sans nulle fraude.
Et le comte Olivier dit à sa sœur : — « Belle Aude,
Le preux comte Lambert va partir; de quel don
En souvenir de nous ferez-vous l'abandon? »

Alors la damoiselle est montée en sa chambre
Et, dans un riche écrin parsemé d'or et d'ambre,
Elle prend une blanche étoffe peinte à fleurs,
Brodée entre ses doigts des plus riches couleurs;
Et, rentrant dans la salle en courant, la déploie
Sous les yeux de Lambert qui rayonne de joie
Et qui la remercie et lui baise les mains,
Sous lesquelles sont nés ces miracles humains.
Puis, attachant l'étoffe éclatante à sa lance,
Il en fait une enseigne et dehors il s'élance
Et, gagnant le sommet de la plus haute tour,
Il agite aux regards des troupes d'alentour
Sa bannière nouvelle et de fleurs parsemée;
Et Roland, qui le voit du cœur de son armée,
S'écrie, en le montrant aux rangs les plus épais :

Digitized by Google

— « Voyez là-haut Lambert et son signal de paix! »

A ce moment, Girard dit deux mots à l'oreille
D'Olivier. Le héros sur le champ s'appareille
Et choisit un cheval et monte à l'étrier.
Et son oncle vient dire à Lambert le guerrier :

— « Mon neveu va vous suivre et je vous le confie,
Messire. Par le ciel, ayez soin de sa vie!
Ne laissez faire aucun outrage à son honneur! »

Et Lambert lui répond : « Par Dieu notre Seigneur,
Suprême juge en qui je mets mon espérance,
A part l'Empereur Roi qui gouverne la France
Et son neveu Roland devant qui je plierais,
Il n'est nul être au monde à qui je laisserais
Faire à votre neveu quelque chose incivile. »

Et les deux chevaliers sont sortis de la ville.

Digitized by Google

Ils parviennent au camp du puissant Empereur.
Le preux Lambert, que porte un rapide coureur,
Arrive le premier devant l'auguste tente
Et plante dans le sol cette enseigne éclatante
Que vient de lui donner la belle Aude au teint blanc.
Les barons accourus, parmi lesquels Roland,
Qui se sont élancés nombreux à sa rencontre,
Le regardent surpris et Manecier le montre
Et dit à ses amis : « Quel est ce chevalier?

— C'est, lui répond Roland, Lambert le Berruyer,
Qui, pris par Olivier dans une lutte chaude,
Vient de faire sa paix auprès de la belle Aude.

— Et quel est ce baron que nous mène Lambert?

— C'est le comte Olivier. Honni qui ne le sert! »

A ces mots, plus de cent se sont portés en troupe
Pour tenir le coursier de la tête à la croupe

Digitized by Google

Et tendre l'étrier d'Olivier qui descend ;
Puis ils l'ont introduit auprès du Roi puissant,
Enflant le pavillon d'une foule pressée
D'écouter son message et d'ouïr sa pensée.

En avant du Roi Charle au vieux sang refroidi,
S'avance d'un pas ferme Olivier le hardi,
Rejetant son manteau d'une main souveraine
Et le laissant tomber sans souci qu'on le prenne.
Puis, mettant les genoux en terre, le héros :

« Que le Seigneur, dit-il, qui pardonne aux bourreaux,
Tienne l'Empereur Charle en sa très sainte garde. »

Charlemagne, pensif, l'écoute, le regarde
Et lui répond, penchant son visage à demi.

— Comment te nomme-t-on, jouvenceau, mon ami ?

— Je m'appelle Olivier.
— Eh bien, dit le Roi sage,
Je t'en crois volontiers. Dis-nous donc ton message,
Parle et puis tu pourras retourner d'où tu viens.

Digitized by Google

— Sire, je parlerai pour mon oncle et les miens.
Relevez bien le chef. Regardons-nous en face
Et suivez le discours qu'il faut que je vous fasse.
Le Duc vous rend pour rien ce Comte de Berri
Qu'il n'aurait pas donné pour tout l'or de Paris ;
Puis il se dit votre homme et votre feudataire
Et déclare tenir de vous toute sa terre ;
Mais il vous fait mander, par ma voix, qu'à grand tort
Vous avez dévasté son pays, mis à mort
Des milliers de soldats et de gens du vulgaire
Et l'avez obligé de vous faire la guerre.
Grand Roi, gardez-vous bien de l'avoir en mépris.
Retournez donc en France, à Laon, Reims ou Paris.
Il vous y rejoindra, suivra votre devise,
Tout prêt à réparer ses torts sans couardise.

— Vassal, dit l'Empereur, il m'a trop outragé
Et j'aurais trop de deuil de n'être pas vengé.
Ce siège est grand et long et fut plein de merveilles.
Pendant plus de six ans, que d'assauts ! que de veilles !
Et vous me demandez de m'enfuir lâchement !
Par le Seigneur de qui j'attends le jugement,
Avant que je m'apaise et que je me replie,
Il faudra que Girard devant moi s'humilie,
Pieds nus, la selle au dos, le front dans le gravier.

Digitized by Google

— Cela ne sera pas, Sire! dit Olivier.
Don Girard est trop noble et de trop haut lignage!

— Alors, haine et bataille! Incendie et carnage! »

Ces mots dans tous les cœurs jetant le désarroi,
Roland s'avance fier juste en avant du Roi,

— Sire, s'exclame-t-il, ce messager s'oublie!
Qu'est-à-dire? Olivier, tu parles en folie!
Oses-tu soutenir, en armes, devant moi,
Que ton oncle Girard n'a pas trahi sa foi
Envers l'Empereur Charle à la face bénie
Auquel il promettait loyauté?
— Je le nie,
Répondit Olivier, et vous mets au défi
De me prouver, la lance à la main, qu'il le fit.
Si vous le soutenez, vous viendrez dans cette île
Herbeuse, qui s'étale au-dessous de la ville;
Vous viendrez un matin, à l'heure où le soleil
Sur la vallée en pleurs lève son front vermeil,
Et nous y jouterons tous deux sans félonie.
Nous y viendrons armés, sans autre compagnie
Que les bons destriers où nous serons montés,
Et lorsque nous serons seul à seul ajustés,

Digitized by Google

Nous jouerons de l'épieu, chacun pour sa Patrie,
Vous pour l'Empereur Charle à la barbe fleurie,
Moi pour le Duc Girard, mon oncle le membré.

— Quoi! ton oncle Girard ne s'est point parjuré?
Fit Roland indigné, transporté de colère.
Quoi! n'a-t-il pas trahi l'Empereur débonnaire
Auquel il promettait service et loyauté?
Il ne devrait tenir ni marche, ni comté,
Ni ferme, ni donjon, ni bourg, ni citadelle,
Mais s'enfuir outre mer vers la terre infidèle.

— Roland, vous avez tort, admonesta Lambert.
Le Duc Girard est noble et c'est un cœur ouvert.
Olivier, son vassal, est un comte à l'épreuve.
Si vous veniez tous deux dans cette île du fleuve,
Ni de l'un ni de l'autre on ne dirait de mal.

— N'en parlons plus, Seigneur Lambert, dit le vassal.
Le Duc Roland est fier et hautain de langage,
Mais il n'a pas souci de faire davantage.
Êtes-vous une femme, ô Roland, dites-moi,
Pour parler de la sorte et montrer tant d'émoi? »

Sous l'insulte Roland ne se contient plus d'ire :

Digitized by Google

Il sait qu'un messager a le droit de tout dire,
Mais l'injure est trop forte.... Il s'arrête pourtant ·
Le poing sur son épée, il hésite un instant;
Il voudrait en frapper Olivier, mais il n'ose,
Et la foule des Preux entre eux deux s'interpose,
L'emmenant à l'écart et lui prenant le bras,
Tandis que, devant tous, deux visages ingrats
S'efforcent de tenir Olivier à distance.

— « Si vous nous en croyez, dressez une potence!
Disent-ils au Monarque en élevant le ton.
Monseigneur, faites pendre aux fourches ce glouton
Et prenez Vienne! Il faut que justice se fasse!
A mort! »
Quand Olivier entend qu'on le menace
De le pendre au gibet honteux, comme un larron,
Il se fait redoutable ainsi qu'un vrai baron :
Arrachant un des pieux de la royale tente,
Dont la corde se rompt et claque au vent flottante,
Il le dresse farouche au-dessus de son front.
Lambert se précipite en avant, ferme et prompt :

— Sire Empereur, dit-il, c'est pour vous grand dommage,
Si l'envoyé ne peut accomplir son message.
Maudite soit la cour où l'on ne peut traiter!

Digitized by Google

Mal soit de l'Empereur qui ne sait écouter!
Alors que je luttais contre cet adversaire,
Comme vous le savez, je restai dans sa serre.
Or, jamais, nulle part, en France où je suis né,
Je ne fus mieux servi qu'à Vienne en Dauphiné.
Bien plus, le Duc Girard m'a laïssé libre et quitte
Sans vouloir qu'envers lui d'un denier je m'acquitte.
Vous le voyez, je viens en armes, ramené
Sur le même cheval qui m'avait emmené.
Ce chevalier courtois, faut-il qu'on l'abandonne?
Qui pourrait condamner l'aide que je lui donne?
A moi, les chevaliers venus de mon pays,
Par qui je vis toujours mes ordres obéis,
Vous qui tenez de moi dignités et prébende!
Si je vous suis toujours sacré, je vous commande
De me prêter main-forte en ce péril, ainsi
Qu'à ce noble seigneur que vous voyez ici,
Entre les mains de qui je restais en partage
Et qui m'a libéré sans accepter d'otage! »

Plus de cinq cents barons clament : « Nous sommes prêts
Nous ne faillirons pas à ce que vous voudrez! »

Les deux partis armés se dressent face à face.

Digitized by Google

— Va-t'en, Sire Olivier, dit Lambert, fuis de grâce!
Je ne garantis plus tes jours que je chéris,
Et je ne voudrais pas, pour tout l'or de Paris,
Que tu sois mis à mal quand j'ai fait la promesse
De veiller sur ton front, par le Christ et la Messe! »

Pendant ce temps, Roland peu à peu s'est calmé :
Ne voulant faire un trait dont il serait blâmé,
Il marche vers le Roi, met les genoux en terre
Et, lui tendant son gant doré, son gant de guerre,
Lui demande congé de combattre pour lui
Contre le chevalier qui le brave aujourd'hui.

Charlemagne, à ces mots, joyeux, l'œil plein de flamme,
Relève son neveu, se redresse et proclame
Qu'il y aura bataille entre les deux barons,
Que son neveu Roland, chaussant les éperons,
Défendra l'Empereur et la « France garnie, »
Et que, s'il est vaincu, toute la baronnie
S'en ira vers le Nord, tous au gîte reclus,
Et que de prendre Vienne on ne parlera plus;
Qu'Olivier combattra pour son oncle et pour Vienne,
Mais que s'il est vaincu, par contre, et qu'il advienne
Qu'il ne puisse subir le choc de son rival,
Girard et ses barons s'éloignant en aval,

Digitized by Google

Avec père, neveux, frères, fils et compagne,
S'exileront de France et gagneront l'Espagne.

Alors le Duc Roland marche vers Olivier,
Fier, les yeux dans les yeux, sans peur, sans dévier,
Et lui remet son gant de fer où l'or miroite.
De même Olivier tend celui de sa main droite :
— Vous faites grand péché, Sire, s'exclame-t-il,
De vouloir envoyer Don Girard en exil
Et le déshériter de Vienne, son refuge.
Mais, s'il plaît au Seigneur qui sera notre juge,
Autant que je pourrai monter à destrier,
Vous ne lui prendrez pas la valeur d'un denier. »

Là-dessus, bondissant de terre sur la selle,
Il vole par la plaine où son heaume étincelle.

Digitized by Google

NOTES

PAGE 184.

Défendra l'Empereur et « la France garnie ».

L'expression entre guillemets est constante dans le poème. Nous avons tenu à l'employer une fois.

Digitized by Google

XI

LES APPRÊTS DU DUEL

Digitized by Google

Digitized by Google

LES APPRÊTS DU DUEL

Garin, Hernaut, Milon et Girard et Regnier
Et le preux Aymeri, qui n'est point le dernier,
Sont venus au-devant d'Olivier sous la porte
Et tous vers le palais ducal lui font escorte :
— Olivier, bel ami, que t'est-il advenu? »
Mais lui ne s'émeut point et d'un ton contenu :
— Au Roi de Saint-Denis j'ai dit votre message
Fait-il; Roland et moi nous sommes donné gage
De nous livrer bataille et nous avons pris jour.
— Dieu! s'exclame Girard, du céleste séjour,
Daignez nous protéger et nous venir en aide! »

Cependant le soir tombe et l'ombre au jour succède.
Tous se sont retirés et dorment dans la nuit.

Digitized by Google

Puis l'aube reparaît et le soleil reluit.
Les oiseaux dans le ciel chantent leur doux caprice.
Olivier va prier au moutier Saint-Maurice;
Et, sa prière faite, il revient au palais;
— Écuyer, clame-t-il, porte-moi sans délais
Mon plus riche armement, ma cotte la plus fine. »

Il se dépouille alors de son bliaut d'hermine;
Par-dessus la chemise il revêt le pourpoint
De façon que le fer ne le déchire point;
Et, comme il va passer le haubert, se présente,
A sa chambre, un vieillard d'une allure pesante,
Joachim, le bon juif à la barbe de lis.
Depuis l'heure où Jésus sur le gibet fut mis,
C'est en vain que César Vespasien fit pendre
Les juifs qui, certain jour, se laissèrent surprendre
Dans la Sainte-Solim, la cité du Seigneur.
Depuis lors, Joachim, riche d'or et d'honneur,
Dispensa tant d'argent aux barons de la plaine
Qu'ils le laissèrent vivre autour de leur domaine.
Il se traîne à pas lents, amené par Girard,
Et, sortant d'une étoffe un chef-d'œuvre de l'art :

— Frère Olivier, dit-il, prenez-moi cette armure.
Le Roi de Saint-Denis n'en a pas de plus sûre.

Digitized by Google

Par elle vous vaincrez le preux le plus gaillard. »

Olivier, radieux, regarde le vieillard
Et l'armure qu'il sort de la gaîne de soie;
Et, s'il n'eût été juif, il l'eût baisé de joie.

— Donne-la moi, dit-il, Joachim, bel ami!
S'il arrivait que Dieu, le Roi du Ciel, permît
Que je revinsse sain et sauf en ma demeure,
Je ferais baptiser ton premier né sur l'heure.

— A Dieu ne plaise! enfant, s'écria le bon juif;
Pour Dieu! j'aimerais mieux le voir écorcher vif! »

Olivier éclata d'un rire formidable.
Le bon juif déposa l'armure sur la table
Et l'archevêque vint la bénir par trois fois,
En faisant au-dessus le signe de la croix
Et répandant de l'eau bénite en avalanche,
Pour ce que Joachim, le juif à barbe blanche,
L'avait depuis longtemps gardée en sa maison.

Elle resplendissait de pierres à foison.
C'est elle que portait Enéas devant Troie,
Dans le carnage auquel la ville fut en proie,

Digitized by Google

Quand Priam et ses fils furent frappés à mort,
Et qu'il ne resta mur, ni rempart assez fort,
Ni fils de mère né qui ne jonchât la terre,
Sauf Enéas courant en emportant son père
Et qui, chéri de Dieu, suivi de matelots,
Monta sur un navire et s'enfuit sur les flots.
Or, des siècles plus tard, un enfant de sa race
Dans un combat fatal perdit cette cuirasse;
Un soldat de la Gaule à Rome se rendit,
S'en empara, revint à Vienne et la vendit
Au Juif qui maintenant la tire de sa gaîne
Sous les yeux d'Olivier, fils de Regnier de Gêne;
Et c'est sur sa poitrine un haubert si léger
Qu'un homme en porterait trois pareils sans danger,
Mais à la fois si fort et si rude à la lame
Qu'il n'est point sous le ciel de tranchant qui l'entame.
Il n'en fut de meilleur au temps de Salomon.

Or, pour se mesurer au vainqueur d'Aspremont,
Le vaillant Olivier ceint une riche épée
Qui lui paraît solide et fortement trempée.
Puis il se pend au cou la targe, où le dauphin
Se tord sur champ d'azur en écailles d'or fin;
Quoique douce à la main, légère comme plume,
Elle est en même temps plus dure qu'une enclume.

Digitized by Google

Girard lui-même vient boucler les éperons
A son neveu, superbe entre tous les barons,
Qui soulève le pied sur le tapis d'hermine.
Puis il le réconforte et joyeux l'examine :
« Beau neveu, lui dit-il, que Dieu le roi des rois,
Qui pour le genre humain se laissa mettre en croix,
Vous défende de mort et vous donne victoire !
Vous allez au combat pour sauver notre gloire
Et non pour conquérir des royaumes encor.
Tenez ! Suspendez-vous au cou ce riche cor
Et lorsque vous serez sous les remparts de Vienne,
Sonnez-le hautement pour que l'ennemi vienne
Et que Charle et ses gens, l'entendant, pleins d'émoi,
Sachent que vous venez les combattre pour moi. »

Mais voici le coursier à la housse dorée.
Olivier monte en selle. Aude est tout éplorée.
Le duc Regnier de Gêne en est épouvanté.
Tous pleurent tendrement le comte redouté.
Mais lui, brandissant haut gonfanon et flamberge,
S'élance par la porte et descend vers la berge,
Prend place dans la nef et, quand il est passé,
Il embouche son cor, sur son cheval dressé,
Et pousse un tel refrain de notes éclatantes
Que tous l'ont entendu, des logis et des tentes,

Digitized by Google

Et que plusieurs milliers de soldats en arrêt
Se redisent entre eux : « Regardez ! Il est prêt !
Voyez comme ses fers jettent de la lumière !
Si Roland veut combattre, il en aura matière ! »

Digitized by Google

A donner de grands coups ayant bien travaillé,
L'Empereur Charlemagne, encor non réveillé,
Repose dans sa tente et sur son lit s'allonge ;
Et voilà qu'il lui vient un très merveilleux songe ;
Il se voit sur le bord du fleuve, devisant,
Chevauchant de conserve avec un courtisan,
Quand soudain un faucon s'échappe de la ville,
Fend l'espace et s'en vient s'ébattre en la grande île.
Or, lui-même soutient sur le poing un autour
Qui contre le faucon se déploie à son tour
Et les deux champions, de leurs serres cruelles,
S'entrebattent, avec de grands claquements d'ailes.
Et Charles a grand peur pour l'oiseau qu'il chérit.
Il conjure si fort le ciel en son esprit
Que les rivaux se font grande joie et qu'il semble
Qu'ils aillent se baisant, faisant la paix ensemble ;
Et Charles se réveille, ému, suppliant Dieu
Que ce songe pesant tourne selon son vœu,
Puis il fait appeler un maître en la science
Et lui conte le rêve en toute conscience.

Digitized by Google

Et le Maître fut fort joyeux de ce récit :
« Ne craignez rien, Seigneur ; car le sens, le voici :
Ce faucon qui venait de la ville de Vienne,
C'est le comte Olivier, fils de Regnier de Gêne,
Qui se rendra dans l'île et combattra Roland ;
Et l'autour qui partait, contre lui s'envolant,
C'était votre neveu venant tirer l'épée
Contre Olivier. Au cours d'une rude équipée
Tous deux se grèveront l'un l'autre durement ;
Puis ils feront la paix et l'accommodement
Et devenus amis se feront bon visage ».

Et le Roi fut joyeux de cet heureux présage.

Cependant on annonce à Roland qu'Olivier
Est entré seul dans l'île et vient le défier,
Comme il l'a proclamé dans la tente de Charle.
Alors montrant sa joie au héraut qui lui parle :

« Dieu soit loué ! dit-il, c'est ce que je voulais.
Écuyers, donnez-moi mes armes sans délais. »
Et ceux qui les gardaient les lui portent eux-mêmes.
Il revêt le haubert, le heaume orné de gemmes
Et ceint la grande épée aux pommeaux d'or gravés
Qu'on nomme Durandal ainsi que vous savez.

Digitized by Google

— Beau neveu, lui dit Charle, écoutez ma prière :
Par le Dieu mort en croix, demeurez en arrière
Et laissez Olivier avec sa parenté.
Je ne voudrais pour Dieu, le Roi de Majesté,
Que ni lui, ni vous-même en ayez de l'encombre.

— Sire, vous parlez mal, dit Roland d'un air sombre.
Et je ne ferai point ce que vous implorez ;
Ce n'est certes pas moi qui me parjurerais :
J'ai donné ma parole — il vous souvient — au comte.
Si j'allais y manquer j'en aurais trop de honte! »

Sur ce propos, Roland à cheval est monté.
Il se suspend au col un « fort écu vouté ».
Sur son poing, le pennon brodé d'or se balance,
Tenu par cinq clous d'or au sommet de la lance ;
Puis il descend au Rhône ; il le passe à cheval
Et s'élance dans l'île où l'attend son rival.

Digitized by Google

NOTES

PAGE 191.

Elle resplendissait de pierres à foison.

Victor Hugo, dans le *Mariage de Roland*, a consacré quelques beaux vers à la scène de la prise d'armes, mais il a complètement modifié la description de l'armure d'Olivier, qui n'a plus aucun rapport avec celle décrite dans la vieille chanson.

Sur sa targe est sculpté Bacchus faisant la guerre
Aux Normands. Rollon ivre et Rouen consterné
Et le dieu souriant, par les tigres traîné,
Chassant, buveur de vin, tous ces buveurs de cidre....
. . . . . .
Roland a son habit de fer et Durandal.

On ne sait pourquoi il fait intervenir Bacchus, que le moyen âge ignorait, et Rollon, postérieur d'un siècle à Charlemagne. Par contre, après cette peinture détaillée, le mot brusque relatif à l'armement de Roland est d'un puissant effet, bien supérieur à celui produit par le trouvère. Il n'en est pas moins amusant de voir par son historique de l'armure d'Olivier quelle notion ce trouvère avait de l'Enéide.

Digitized by Google

XII

LE COMBAT DE ROLAND ET D'OLIVIER

Digitized by Google

Digitized by Google

LE COMBAT DE ROLAND ET D'OLIVIER

Quand le comte Olivier vit approcher Roland,
Il accourut vers lui plein d'un superbe élan ;
Et Roland s'écria : « Quel es-tu, gentilhomme?
Flamand ou Bavarois? de Pavie ou de Rome?
Allemand ou Picard? Normand ou Berruyer?
— Dieu merci! duc Roland, fit le comte Olivier,
Vous me connaissez bien ; je n'en suis point en peine.
Je me nomme Olivier, fils de Regnier de Gêne,
Et neveu de Girard et cousin d'Aymeri,
A qui vous avez pris son cheval favori.
Il me souvient aussi qu'un matin, par maraude,
Vous auriez bien voulu m'enlever la belle Aude,
Ma sœur, et l'emporter en travers de l'arçon.
Par Dieu! je la repris d'un coup d'estramaçon.

Digitized by Google

Vos éperons alors furent votre ressource,
Quand vers le camp du Roi vous prîtes votre course :
Je ne vous le dis pas pour vous le reprocher ;
Mais si, pour voir ma sœur et pour en approcher,
Vous l'aviez seulement demandée à son père,
Vous auriez eu, Seigneur, un destin plus prospère.

— Que voilà, dit Roland, un joli plaidoyer !
Quand sous mon bras vainqueur je t'aurai vu ployer,
Quand nous t'emmènerons, ayant fait ta capture,
A pied, comme un manant, derrière ma monture,
Jusqu'en France, à travers l'Auvergne et le Berri ;
Quand ton oncle, parjure au roi qui l'a nourri,
S'en ira, mendiant, comme un fils de ribaude,
Envers et contre tous j'aurai bien la belle Aude.

— Fable ! dit Olivier ; autant que je vivrai,
Vous en aurez menti ! ce ne sera pas vrai !
Aidez-moi, Seigneur Dieu, vous en qui je me fie !
Vous, Roland, prenez garde à vous ! Je vous défie !
Et ne me dites pas que je vous ai surpris !
Prenez garde !
— Il suffit, dit Roland, j'ai compris ! »

Alors, sans échanger de nouvelles paroles,

Digitized by Google

Tous les deux ont piqué leurs bêtes espagnoles
Et se sont éloignés d'un arpent et demi ;
Puis, serrant leurs écus, baissant l'épieu fourbi
Et passant à travers l'herbe verte et l'épeautre,
A grand coups d'éperons ils chargent l'un vers l'autre.

Digitized by Google

Qui les eût vus ainsi se pencher sur l'arçon
Et porter bas la lance en eût eu le frisson.
Qui les eût vus serrer leurs chevaux selle à selle
Et leur presser les flancs où la sueur ruisselle,
Eût de tous les barons connu les deux meilleurs.
Ils font sonner les coups sur les écus à fleurs
Et frappent les hauberts de telles violences
Qu'ils en brisent la boucle et qu'ils rompent leurs lances
Et que leurs deux chevaux, en de brusques arrêts,
Retombent sur la croupe et tremblent des jarrets;
Puis il passent tous deux et font la volte-face
Ainsi que deux vautours qui tournent dans l'espace.

Déjà le duc Roland, sur son cheval planté,
Tire la Durandal qui lui pend au côté :
Il en frappe Olivier d'un tel coup sur le heaume
Que pierres et fleurons s'écroulent dans le chaume
Et que le fer, glissant de l'épaule au talon,
Met en pièces la housse et crève l'étalon.
Et le comte est à bas de son coursier d'Espagne.
Et Roland de crier : « Montjoie et Charlemagne!

Digitized by Google

Aujourd'hui croulera de moellon en moellon
Cette Vienne que tient Girard, le duc félon,
Et nous le pendrons court au croc patibulaire.

— Propos de fou ! répond Olivier sans colère.
Tout espoir est en Dieu qui souffrit passion
Et peut me soutenir de sa protection.
A pied contre un rival monté, quoi qu'il advienne,
Je livrerai bataille et je défendrai Vienne ! »

Il tire alors l'épée et fier comme un lion
Il s'élance en courant et passe en tourbillon
Et, levant sur Roland son fer comme une hache,
Il l'en frappe si fort à travers la rondache
Qu'il en fait voltiger la pierre et le fleuron,
Lui coupe au ras du pied la boucle d'éperon
Et perce le cheval en travers de l'épaule.
Et la bête s'en va s'abattre sous un saule,
Cependant que Roland, se trouve, plein d'ennui,
Devant son adversaire, à pied, tout comme lui,

A ce coup, Olivier se reprend d'espérance,
Et lui donnerait-on la moitié de la France,
L'archevêché de Reims et le pays Lorrain
Qu'il n'aurait pas au cœur plus de joie et d'entrain.

Digitized by Google

Olivier et Roland sont tous deux pied à terre
Et se font plus hardis que lion et panthère.
Ni de l'un ni de l'autre on n'attendrait merci.
Ils marchent l'un vers l'autre et s'abordent ainsi,
Penchés, pied contre pied, ils croisent les épées
Et de coups de tranchant leurs mailles sont coupées,
Des éclairs de leurs fers l'espace resplendit.
Du fracas de leurs chocs la plaine retentit.
Jamais homme vivant ne vit telle bataille.
Ils se cherchent des yeux, de l'estoc, de la taille.
Mais rien ne les émeut : Pour tout l'or d'ici-bas,
Aucun d'eux ne voudrait reculer d'un seul pas.
Tout à coup, Olivier, en frappant sur la targe,
Fait voler deux éclats de son épée au large
Et ne retrouve plus de son arme en son poing
Qu'un tronçon qu'il rejette avec dépit au loin.
Il voit son cheval mort, ces deux débris à terre.
Contre Roland vainqueur il se sent solitaire,
Sans arme, et regardant autour de lui le pré,
Il ne peut se tenir d'avoir le cœur navré.

Digitized by Google

Mais il se reprend vite et songe dans son âme :
« Mieux vaut mourir en preux que de fuir en infâme! »
N'ayant plus que ses bras pour arme en ce besoin,
Il bondit sur Roland en brandissant le poing.
Mais celui-ci l'arrête avec chevalerie :
— « Sire Olivier, fait-il, vous êtes en furie.
Votre fer est brisé; le mien est excellent;
Rien ne l'entamerait dans la main de Roland.
Or, Messire, je suis neveu du roi de France;
Je ne saurais frapper un homme sans défense.
Envoyez donc chercher une autre arme là-haut
Et, de plus, un flacon de vin, car il fait chaud.

— Merci, fit Olivier. Duc Roland, je vous prie,
Daignez vous reposer un peu dans la prairie,
Le temps que je m'éloigne et parle au marinier.
Marinier! cours à Vienne et vois le duc Regnier;
Dis-lui que j'ai brisé mon fer jusqu'à la garde;
Qu'il m'en envoie un autre et de près le regarde!
Qu'il y joigne un flacon de vin frais au plus tôt,
Car Roland, le neveu de Charles, a grand chaud! »

Le marinier s'élance en la barque profonde,
Saisit la double rame et nage à travers l'onde.

Digitized by Google

ANGOISSE AU CHATEAU

Sur les remparts de Vienne, au sommet d'une tour,
Le duc Girard, avec la duchesse Guibour,
La belle Aude, Aymeri, Hernaut, Regnier de Gêne,
Tous regardent la lutte et sont en grande peine
Et Girard en prière exhale ainsi son deuil :

— Toi qui ressuscitas Lazare du cercueil,
O Dieu qui pardonnas à sainte Madeleine
Et retiras Jonas du corps de la baleine,
Comme nous le croyons et comme il est bien vrai;
Préserve mon neveu, mon vassal adoré,
Et veuille, en ce duel où chacun s'évertue,
Que Roland, le neveu de Charles, ne le tue.

— Sainte Mère de Dieu, disait Regnier en pleurs,
Sauve mon fils, ce preux, brave entre les meilleurs.
Qu'il ne soit ni vaincu, ni parjure, ni traître! »

Digitized by Google

La belle Aude s'était penchée à la fenêtre :

— O Père glorieux qui créas les moissons,
Et la terre et le ciel, la mer et les poissons,
Qui tiras du limon Adam le premier homme
Et la première femme, et la fatale pomme
— Leur épreuve — seul fruit que tu leur défendis,
Quand tu leur eus donné l'immense paradis !
O Jésus qui pris corps dans le sein d'une vierge,
Naquis à Bethléem dans une pauvre auberge
Et fus offert au temple aux bras de Siméon;
Toi qu'un astre géant marqua de son rayon;
O doux enfant Jésus à qui les trois Rois Mages
Vinrent baiser les pieds et rendre leurs hommages,
Quand, pour te mettre à mort, Hérode le félon
Tua les innocents de Gad à Zébulon !
O Jésus qui, trois ans, suivi de tes apôtres,
Semas la vérité sur les uns et les autres
Et que les Juifs méchants firent mourir en croix,
Comme il est véritable et comme je le crois;
Toi qui brisas la tombe et revins à la vie,
Sauvant l'humanité trop longtemps asservie;
Préserve ces barons et prends-les en pitié,
Ces barons qui tous deux sont en mon amitié;

Digitized by Google

Fais la paix entre eux deux et de mort les délivre,
Car si l'un d'eux mourait je ne saurais plus vivre! »

Quand elle vit son frère aimé vider l'arçon,
Elle pensa mourir ou perdre la raison :
— Ah! Vienne! que le feu de l'enfer te disperse!
Qu'il ne reste de toi ni muraille ni herse,
Puisque de tels barons s'entrebattent pour toi!
Si l'un meurt, le Royaume et l'Empire et le Roi,
Tout s'écroule et l'armée entière se débande! »

Alors se retournant vers Hernaut de Beaulande :
« Bel oncle, par pitié! faites entre eux la paix! »
Mais il lui répondit : « Hélas! je n'en puis mais;
Belle Aude, je ne suis pour rien dans leur rancune;
D'autorité sur eux? je n'en aurais aucune;
Le mal vient de l'orgueil et de l'âpre fureur
De votre oncle Girard et de son Empereur. »

Aussi quand Olivier brisa sa bonne épée,
Elle manqua tomber défaillante et crispée,
S'arrachant les cheveux et se tordant les poings.
Mais elle se remit à genoux, les doigts joints :
— « O mon frère Olivier! ô sombre destinée!
Si je te perds, de Dieu je serai condamnée :

Digitized by Google

Jamais le duc Roland, qu'il me demande ou non,
Ne m'aura pour épouse, et j'oublirai son nom,
Et je prendrai le voile et je me ferai nonne.
O Madame Marie, ô très Sainte Madone,
Je vois en ce champ clos mon frère et mon ami,
Qui fit battre mon cœur jusqu'alors endormi.
Si l'un d'eux est frappé, je meurs ou deviens folle. »

Soudain, un long sanglot lui couvre la parole.
Elle tombe pamée en travers du pavé
De marbre, par les pleurs de ses beaux yeux lavé;
Et son père, Regnier, qui la voit et l'appelle,
La prenant dans ses bras l'emporte à la chapelle.

Digitized by Google

Pendant ce temps, les deux rivaux causaient entre eux.
— Sire Olivier, disait Roland, le preux des preux,
Je n'ai vu de ma vie, entre des milliers d'hommes,
Un baron tel que vous. Maintenant que nous sommes
Ajustés, nous ferons se suivre les combats
Jusqu'à ce qu'un de nous soit mort ou mis à bas;
Et jamais nous n'aurons le secours de personne.
Mais j'aperçois là-haut votre sœur qui frissonne
Et qui pleure et pour vous a longuement prié.
Sa douleur me remue et j'en ai grand pitié.

— Oui, reprit Olivier, dans sa cruelle attente
Je la vois emporter émue et palpitante.
Chère Aude! chère sœur! elle a de moi grand deuil.
Mais si de mon palais je repasse le seuil,
Je trouve en vous, Seigneur, tant de vertus que j'aime,
Qu'elle n'aura jamais d'autre époux que vous-même.

Digitized by Google

LA REPRISE ET LA FIN DU COMBAT

L'envoyé d'Olivier entre dans le palais.
Il rencontre le duc, suivi de ses valets :
— Votre neveu, Messire, a brisé son épée,
Dit-il; il en demande une autre mieux trempée.
De plus, c'est un flacon de vin frais qu'il lui faut,
Car Roland, le neveu de Charles, a grand chaud.

— Volontiers, fait le duc, hélant son majordome,
Car le neveu de Charle est un bon gentilhomme.
Tiens, l'ami! prends mes clefs, descends vite au sellier
Et demande un flacon de vin au sommelier;
Que nos deux jeunes gens aient de franches lippées!
Et je leur enverrai deux nouvelles épées. »

Or, du fer d'Olivier voyant le bris fatal,
Joachim, le bon juif, courait à son estal
Et, revenant bien vite, en rapportait un autre,
Un que le Roi Pépin avait eu de l'Apôtre

Digitized by Google

Et que, lui, conservait de longtemps sous la main.
Dans les siècles passés, un Empereur romain
(Un certain Closamont d'illustre renommée)
L'avait un jour perdu dans un grand choc d'armée.
Le fer resta des ans dans le champ de l'honneur,
Jusqu'à l'heure où, dans l'herbe épaisse, un moissonneur
Le trouva, puis l'offrit à l'Apôtre de Rome.
Celui-ci le jugea superbe, avec sa pomme
Toute dorée, et sur la lame était écrit
Ce beau nom « Hauteclaire » et « Gloire à Jésus-Christ!
Il le fit donc fourbir et polir sur la pierre
Et le mit en réserve au trésor de saint Pierre.
Le Roi Pépin, à qui, plus tard, il fut donné,
De Rome l'apporta quand il fut couronné,
Puis il en fit présent à son tour au duc Beuves.
Enfin, ayant passé d'épreuves en épreuves,
L'incomparable épée échut au bon vieillard
Qui maintenant la met aux pieds du duc Girard;
Le marinier la prend des mains qui la lui tendent
Et s'élance vers l'île où les héros l'attendent.

Digitized by Google

Il aborde et le fer entre ses doigts reluit.
Le preux comte Olivier court au-devant de lui
Et reçoit de ses mains la belle Hauteclaire.
Solidité, souplesse, elle a tout pour lui plaire :
Il l'admire, il la ploie et la regarde encor,
Puis il verse du vin dans une coupe d'or
Et la tend à Roland, qui, d'une main avide,
La porte vers sa bouche et, d'un seul trait, la vide.
— Allons! fait celui-ci. Reprenons! il est temps!
Nous n'avons, à parler, perdu que trop d'instants.
Je veux faire trembler le duc Girard dans Vienne.

— Sire, dit Olivier, que la raison vous vienne!
Toute force est en Christ et je me fie en lui.
Il peut me soutenir, s'il le veut, aujourd'hui,
Et l'arme que voici me donnera l'audace
De défendre mon oncle et mon père et ma race! »

A ces mots, le héros lève le bouclier ;
Il brandit Hauteclaire; et l'autre chevalier,

Digitized by Google

Soulevant Durandal d'une force pareille,
Lui fend le heaume à gauche, à deux doigts de l'oreille.
Dans le heurt formidable et bref, Olivier sent
Frémir toute sa chair et bondir tout son sang :
— « Oh! Oh! ceci n'est pas une plaisanterie,
Fait-il. Quel coup! Seigneur! Et vous, Dame Marie,
Si je ne le rends pas, je vais être vaincu. »
Et, frappant sur Roland, il lui tranche l'écu.
— Par Jésus! fait Roland, vous ne m'épargnez guère! »

En nulle autre bataille, on ne vit gens de guerre
S'acharner avec tant d'ardeur à leurs combats.
Ils aiment mieux mourir que de céder d'un pas.
Roland est plus fougueux. Olivier est plus sage.
Et celui-ci, visant son rival au visage,
Lui brise les fleurons du heaume, les cerceaux
Du fronton et lui met le nasal en morceaux
Et taille du haubert plus de quarante mailles
Que le choc éparpille ainsi que des semailles.

Roland, mis en péril, redouble de courroux.
D'un coup, il fait tomber Olivier à genoux.
Mais celui-ci se dresse en vaillant gentilhomme :
— Bravo! Sire Roland, fait-il. Comment se nomme
Le glaive avec lequel vous donnez de tels coups?

Digitized by Google

Il trancherait des monts aussi bien que des cous.
Est-ce Joyeuse, ami, l'arme de Charlemagne?

— Nenni, c'est Durandal, ma fidèle compagne,
Par laquelle j'entends abattre les fiertés
De votre oncle Girard, pour qui vous combattez,
Et plonger, avec lui, sa race dans les larmes.

— Cela ne sera point si Dieu bénit mes armes, »
Dit Olivier. Alors sans même sourciller,
D'un coup de Hauteclaire il fait s'éparpiller
Tout un pan du haubert de son rival dans l'herbe.

— Dieu! s'exclame Roland, cette épée est superbe
Et ce vassal me hait, mais a grande vertu.

— Non, Sire, à contre-cœur je vous ai combattu,
Et si le Ciel voulait que votre orgueil s'apaise,
Lui répond Olivier, j'en aurais beaucoup d'aise. »

Alors Roland se dit qu'il pourrait essayer
Si le comte gênois est loyal chevalier :
— Sire Olivier, fait-il, relevant sa salade,
Je ne puis le nier, je me sens fort malade;

Digitized by Google

Je voudrais me coucher, me reposer un peu
Et dormir, car je viens de faire un rude jeu.

— Dormez, dit Olivier, car, duc, je me propose
De vaincre par le fer mais non par autre chose.
Dormez! et jusqu'à l'heure où vous serez dispos,
Je vous éventerai pendant votre repos. »

Mais, à ce mot, Roland part de rire et s'écrie :
« Je voulais éprouver votre chevalerie,
Sire Olivier. Je puis encor, bien volontiers,
Combattre quatre nuits et quatre jours entiers.

— Moi de même! repart Olivier; moi de même!
Recommençons dès lors notre duel suprême!

— Oui! du soir au matin et du matin au soir! »
Fait Roland, reprenant la lutte sans surseoir.

Et d'instants en instants le combat s'accélère :
Durandal tourbillonne et frappe Hauteclaire,
Hauteclaire tournoie et froisse Durandal,
Dans l'âpre acharnement de l'honneur féodal.
Le sang des deux guerriers coulant en sombres raies
Leur tombe peu à peu du haubert sur les braies.

Digitized by Google

— Sire Olivier, reprend Roland, couvert de sang,
Je n'ai vu, de mes jours, chevalier si puissant
Qui veuille contre moi mener si rude tâche.

— Seigneur, dit Olivier, il n'est point, que je sache,
Si le ciel veut m'aider, un seul homme assez fort
Pour me faire dommage et pour me mettre à mort. »

Or, petit à petit, la nuit est survenue
Et, sous l'espace noir, le combat continue,
Seuls, les glaives y font passer de courts éclairs.

Soudain, une clarté resplendit dans les airs :
Tous deux lèvent les yeux et s'arrêtent ensemble,
Immobiles, muets et tremblants. Il leur semble
Voir un ange du Ciel devant eux descendu :
— « Barons, entendent-ils, honneur vous soit rendu !
Vous avez, tout le jour, lutté sans défaillance,
Mais c'est ailleurs qu'il faut montrer votre vaillance :
Faites la paix ! L'Empire a, parmi ses voisins,
Des peuples mécréants et fiers, les Sarrasins.
Unissez-vous ; contre eux déployez votre force !
Conquérez l'Italie et l'Espagne et la Corse !
Vous aurez leur royaume et leur riche butin.

Digitized by Google

Ainsi, vous hausserez le sublime destin
De vos armes; et Dieu vous mettra dans sa gloire! »

Et l'ange disparaît soudain dans la nuit noire.
Olivier et Roland sont tombés à genoux :
— O Seigneur, disent-ils, qui dépêchez vers nous
Un bel ange pour nous porter votre message,
Nous vous obéirons d'un cœur loyal et sage. »

Là-dessus, les barons se lèvent, font la paix
Et vont s'asseoir, causant, sous un feuillage épais.

— Sire Olivier, disait Roland, je ne puis taire
Que je vous aime plus qu'aucun homme sur terre,
Mon oncle, l'Empereur Charlemagne, hors mis.
Puisque le Seigneur veut que nous soyons amis,
J'épouse votre sœur, si cela vous agrée,
Et vous donne ma foi solennelle et jurée
Que je n'aurai jamais ni ville, ni rempart,
Ni fief, où vous n'ayez aussitôt votre part;
Et qu'avant quatre jours, de l'instant où je parle,
Vous aurez fait la paix avec l'Empereur Charle;
Car, s'il n'y consent pas, je le laisse tout seul,
Et la guerre n'est pas l'affaire d'un aïeul.

Digitized by Google

Maintenant, cher Seigneur, mon heaume m'embarrasse.
Délacez-le-moi donc pour que je vous embrasse! »

Et tous deux, nul n'étant ni vaincu ni vainqueur,
Les heaumes rejetés, s'étreignent cœur à cœur.

Digitized by Google

NOTES

Ce combat est l'épisode d'où Victor Hugo a tiré son poème « *Le mariage de Roland* », et notre première pensée avait été de ne point le traduire à nouveau pour ne point aborder un sujet dont le maître des maîtres avait fait un chef-d'œuvre. Pour qu'il n'y eût point de « trou » dans l'action, nous aurions simplement introduit ce morceau entre guillemets à sa place dans le récit. Mais, en étudiant de près la vieille chanson de geste, on peut constater combien le poète de la *Légende des Siècles* s'est écarté du texte original ; et, pour que l'œuvre du trouvère fût rajeunie en entier, la nécessité nous est apparue de ressusciter ce passage comme les autres, d'après la méthode adoptée pour eux. Il y manquera les coups d'aile du génie, mais la restitution du monument médiéval en sera plus fidèle, plus « couleur locale ».

« Voilà déjà longtemps que leurs chevaux sont morts »

dit Victor Hugo, dès le second vers. Il saute donc, non seulement tous les pourparlers, les essais d'entente et les menaces qui précèdent la lutte, mais encore la passe dans laquelle les chevaux sont tués. Cette partie a pourtant son intérêt, surtout par le mouvement héroïque dans lequel

Digitized by Google

Olivier, renversé le premier, se jette sur son rival monté et le désarçonne à son tour.

Puis, Victor Hugo a des inexactitudes qui ne pouvaient cadrer avec l'ensemble du poème. C'est ainsi qu'il fait Olivier sieur de Vienne, quand il l'est de Gênes, et fils de Girard, quand il n'en est que neveu, étant fils de Regnier. Les trouvères excellent dans l'anachronisme : Victor Hugo y ajoute encore, en imaginant une targe d'Olivier sur laquelle est gravé Rollon, ce normand qui vécut un siècle plus tard. Pour l'épée, il la nomme deux fois Closamont, ce qui est un nom d'homme, de celui qui la porta le premier, mais non un nom d'épée. Tout le début du *Mariage de Roland* est, du reste, du pur Victor Hugo. Ce n'est qu'à partir du 40e vers que le grand poète commence à suivre le trouvère, pour le quitter vers la fin.

« *Je vous éventerai de mon panache blanc* »

Fait-il dire par Olivier à Roland ; or le panache est du XVIe siècle. Il convient à Bayard, à François Ier, à Henri IV ; il donne un vers magnifique, mais il ne va pas à Olivier.

De même pour « la Belle Aude au bras blanc ». C'est là une épithète homérique (λευκωλενος). Elle sied à l'antiquité païenne, au temps où les femmes allaient bras nus. Au moyen âge, les manches tombaient sur les mains. On ne voyait des femmes que le visage. Le trouvère disait : « La bele Aude au cler vis » (La belle Aude au teint blanc).

Dans Hugo, le combat se prolonge pendant quatre ou cinq jours et Olivier lance Durandal dans le fleuve. Dans le trou-

Digitized by Google

vère Bertrand, où le duel ne dure qu'un jour, cet incident n'a pas lieu, car Durandal doit se retrouver au poing de Roland dans le défilé de Roncevaux, où il la brise sur les roches avant de mourir ; et il faudrait pour la repêcher tout un poème qui n'existe pas. Il n'est pas question non plus de l'arrachement d'un chêne et d'un orme, ni de la lutte à coups de troncs d'arbre que nous décrit Hugo. Par contre, on y voit Olivier désarmé, préférant mourir que de fuir, et se jetant à coups de poings sur son rival en armes, ce qui a bien sa grandeur et que le maître a omis.

Il a à peu près négligé aussi (en n'y consacrant que trois vers et demi) ce qui se passe dans Vienne pendant le duel. Le trouvère, au contraire, s'interrompt dix fois pour nous peindre les angoisses des Viennois, d'Aude surtout, qui, dans sa douleur, laisse éclater son amour pour Roland, prise entre son ami et son frère, comme Chimène le sera plus tard entre son père et Rodrigue. Ces interruptions constantes refroidissent, il est vrai, l'action des combattants, mais en les groupant en une, pendant la trêve résultant du bris de l'épée d'Olivier, on pouvait espérer éviter ce danger et cependant conserver un détail utile à l'action.

Hugo a sauté également la fin du dialogue chevaleresque entre les deux champions, la partie notamment où Olivier, émerveillé des coups qu'il reçoit, demande si l'épée qui les donne n'est pas celle de Charlemagne. Il n'a pas voulu nous montrer non plus (lui qui pourtant n'a pas craint de terminer la série des crimes de Ratbert par un coup de glaive d'un archange) l'ange qui vient mettre fin au combat des deux jeunes preux.

Digitized by Google

Enfin, il termine par ce vers :

C'est ainsi que Roland épousa la belle Aude,

Alors que la *Chanson de Girard de Vienne* n'aboutit qu'à des fiançailles. Mais, d'après les trouvères, jamais Roland n'épousa Aude; elle ne lui fut que fiancée. Et elle est encore sa fiancée quand, dans la *Chanson de Roland*, elle tombe morte en apprenant la fin du héros.

C'est pour toutes ces raisons qu'une nouvelle traduction nous a paru nécessaire, quand il s'agissait de fair revivre le vieux poème dans son ensemble.

PAGE 214.

Un certain Closamont d'illustre renommée.

Le trouvère montre là son ignorance de l'Histoire romaine.

Digitized by Google

Digitized by Google

XIII

LA RANCUNE DE L'EMPEREUR

Digitized by Google

Digitized by Google

LA RANCUNE DE L'EMPEREUR

Quand les deux jeunes gens parurent dans l'aurore,
Se faisant leurs adieux et s'embrassant encore,
L'Empereur Charlemagne en fut fort ébahi :

« Quoi ! fit-il inquiet, Roland m'a-t-il trahi?
Pardieu ! S'il l'avait fait, il serait deux fois traître
Comme le fut Judas lorsqu'il vendit son maître !
Quoi ! mon neveu ! l'enfant nourri dans mon hôtel,
Est en train d'embrasser mon ennemi mortel !

— Parbleu ! fit Ganelon, c'est pour Aude qu'il aime !

— Ne vous émoyez point, Sire, dit le duc Naime.

Digitized by Google

Laissez-le revenir. Je me mettrais au feu
Que Roland n'a trahi ni son Roi ni son Dieu ! »

Or le voici qui vient. Les barons lui font fête ;
Et lui s'avance vers l'Empereur, haut la tête :

« Beau neveu, dit le Roi, soyez le bienvenu !
Vous avez, tout le jour, vaillamment soutenu
Ma gloire. Et maintenant vous revenez tranquille !
Qu'est-ce à dire ? Que fait Girard ? Rend-il sa ville ?

— Par le Ciel, dit Roland, je n'en ai rien appris.
Mais, si vous m'en croyez, retournez à Paris.
Girard sera votre homme et votre feudataire.

— Qu'ai-je entendu ? reprit Charlemagne en colère,
Comment ! n'avez-vous pas vaincu son champion ?

— Non ! il a tout le jour lutté comme un lion,
Fit Roland. Je ne puis que faire sa louange ;
Mais nous avons été séparés par un ange.
Jusqu'alors il s'était noblement défendu.
Ce que je lui prêtais il me l'a bien rendu.
J'ai reçu plus de coups de lui dans ma journée

Digitized by Google

Que je n'en ai jamais portés en une année.
Vous n'avez point de preux qui brave sa fureur.

— Pour lui, Dieu soit loué! s'écria l'Empereur.
Je n'aurais point voulu pour rien qu'on me le tue.
Mais Girard fut rebelle et je le destitue!

— Mon oncle, écoutez-moi, fit Roland. Il est temps.
Ce siège est formidable. Il a duré sept ans.
Et ces remparts sont hauts de soixante coudées.
Les pierres l'une à l'autre à ce point sont soudées
Que ni pioches ni pics n'y seraient assez durs;
Et le Rhône au couchant baigne le pied des murs.
Resteriez-vous ici trente-cinq ans encore,
Vous n'y prendriez point le plomb qui les décore,
Faites donc la paix, Sire, avec Girard le preux.

— Jamais! cria le Roi, farouche et ténébreux.
Je ne retournerai sur mes pas, de ma vie,
Que Girard ne soit pris et ma rage assouvie
Et la ville brûlée et les murs éventrés!

— Il faudra voir comment vous y réussirez,
Fit Roland, car jamais je ne ceindrai l'épée. »

Digitized by Google

Charle, à ce mot, comprend que sa foi s'est trompée.

« Je vois ce qu'il en est! vous défendiez mon droit
Pour vous entendre avec Olivier, à l'endroit
D'Aude que vous aimez et qu'on vous a promise.

— Vous dites vrai, Seigneur, et la chose est permise.
C'est un grand bien que la conquête d'un ami.
Vous n'avez point de preux meilleur que lui parmi
Tous vos guerriers. J'ai fait la paix avec qui j'aime.
Avec le duc Girard, Seigneur, faites de même.

— Puisqu'il en est ainsi, fit Charles irrité,
Glouton, fuis de mon camp! tu n'as que trop resté!
Je ne veux te revoir ici non plus qu'en France.

— Je n'en ferai rien, Sire, ayez-en l'assurance.
Je ne m'en irai pas tant que vous resterez,
Car je veux voir comment vous vous en tirerez. »

Et, là-dessus, Roland, d'une allure insultante,
Tourne le dos à Charle et rentre dans sa tente.

Digitized by Google

Dès l'aurore, Olivier dans Vienne était rentré
Et tout le baronnage à lui s'était montré,
Et Girard, le voyant du haut de sa fenêtre,
En grande joie avait couru le reconnaître ;
Et la belle Aude était tombée entre ses bras ;
Et Guibour, apportant les baumes frais et gras,
L'avait fait désarmer et, d'une main experte,
Avait enduit la plaie en son flanc gauche ouverte.

« Noble Seigneur, dit-elle à Girard son époux,
Quelle est votre pensée et que décidez-vous ?
L'Empereur Charlemagne, en sa rage inhumaine,
A ruiné vos gens et tout votre domaine.
Un fougueux destrier en ferait bien le tour
Sans y trouver du blé pour s'y repaître au jour.
Réfléchissez, Seigneur, par le fils de Marie :
Hâtez-vous ! Consultez votre chevalerie ;
Ce siège n'a que trop duré ; faites la paix.

— Vous dites vrai, Madame, et je m'en occupais,

Digitized by Google

Fit Girard. Allez donc, et je vous le demande,
Consulter sur ce point mon frère de Beaulande. »

A ce mot, elle court et descend les degrés
Et traverse la rue et gagne le palais
Où demeurait Hernaut de Beaulande. Elle monte
Le perron. Il jouait aux dés avec un comte.
A sa vue, il se dresse et lui tendant les bras :

« Vous, Madame! mon frère est-il dans l'embarras?
Demande-t-il. En quoi puis-je vous être utile?

— Hélas! noble Seigneur, le deuil est sur la ville.
Notre cher Olivier est rentré pantelant
De son duel dans l'île avec le duc Roland.
Il n'en a pas été vaincu; mais cette guerre
Va se perpétuer, dure comme naguère.
La cité sera prise et les murs éventrés.
Vos frères, vos neveux, tous seront démembrés,
Et vous même; et nos corps seront souillés de honte,
Si vous ne faites pas une paix sûre et prompte.

— Ah! Madame! je suis à votre volonté
Ou j'aurai contre moi toute la chrétienté! »
Dit Hernaut.

Digitized by Google

Tous deux donc courent vers la bastille
Où Girard a déjà rassemblé sa famille
Et tous ont convenu, sans discours ni délais,
D'envoyer au roi Charle un message de paix,
Tous, Hernaut, Olivier, Milon, Regnier de Gêne,
Sauf Aymeri dont la rancune se déchaîne
Et qui, pâle d'orgueil, transporté de fureur,
Sort et court, menaçant, au camp de l'Empereur.

Digitized by Google

C'était au mois de mai. La plaine était fleurie.
Les herbes, les buissons verdissaient la prairie.
Le loriot chantait parmi les arbrisseaux
Et l'onde se jouait aux pierres des ruisseaux,
Et les amants pensifs soupiraient pour leurs belles.

« Quoi ! songeait l'Empereur, parmi tant de rebelles,
J'ai soumis quatre rois et quinze nations.
Tous me servent loyaux et pleins d'attentions.
Chacun est mon vassal, fidèle est la pairie.
Et voilà qu'un félon de pauvre seigneurie
S'héberge en mon Empire et refuse tribut !
Je veux perdre le jour si je n'atteins mon but ! »

Cependant, il avait, dans sa désespérance,
Appelé près de lui l'arrière-ban de France,
Quatre rois, quinze ducs, deux cents comtes au moins,
Des marquis, des barons venus de tous les coins
De l'empire et trois fois cinquante mille lances,
Et tous les dévouements et toutes les vaillances,

Digitized by Google

Et, parmi les plus grands, le Gascon Gaïffer
Et Didier, qui porta la couronne de fer !

Et pour leur faire honneur et que tout y concoure
Il s'était préparé pour une chasse à courre
Qui devait se répandre à travers les forêts.

Déjà, par tout le camp, s'en faisaient les apprêts,
Quand soudain, vers le soir, une ombre inquiétante
Se profile le long de la royale tente
Et Charle qui la voit reconnaît Aymeri.

« Holà ! mes chevaliers ! aux armes ! »

A ce cri
Trois cents hommes de fer recouverts de la chape
Se sont précipités sur celui qui s'échappe,
Brandissant des poignards et tentant coup sur coup
De lui percer la nuque ou lui trancher le cou
Et le poursuivant tous jusqu'aux berges du Rhône ;
Mais lui, frappant parmi tous les soutiens du trône,
Renverse mort à droite un bouteiller du Roi,
Un maître dépensier à gauche, et, filant droit,
Atteint le bord de l'eau, saute dans une prame
Et s'élance vers Vienne à grand renfort de rame.

Digitized by Google

Aymerillot, courant, franchit le pont-levis.

« Eh ! glouton ! qu'as-tu fait? tu nous as desservis !
Lui dit le duc Girard que la colère gagne.
Vaurien ! qu'allais-tu faire au camp de Charlemagne?
Tu vas tout compromettre et différer la paix !

— Que diriez-vous, Seigneur, si je vous détrompais?
Fit Aymeri. J'ai su, là-bas, certaine chose
Qui peut vous rendre espoir et servir votre cause :
L'Empereur Charlemagne, en son but s'absorbant,
A convoqué le ban avec l'arrière-ban
De ses barons. Il n'est, sauf le clerc et le prêtre,
Aucun homme vivant qui ne doive y paraître.
Et pour leur rendre honneur en prince hospitalier,
Il a fait commander la chasse au sanglier.
Or son outrecuidance en ce projet l'amène
Vers ce bois de Clermont sis en votre domaine
Et c'est là qu'aboutit, mystérieux chemin,
Le souterrain creusé par le César romain. »

Digitized by Google

A ce discours Girard est transporté de joie.
« Mal soit de nous, fait-il, s'ils ne sont notre proie ! »

Il conduit donc, au bas de sombres escaliers,
Ses frères, ses neveux, avec vingt chevaliers.
Arrivés dans la cave, on allume des torches.
On se range. On descend vers le plus noir des porches.
On pénètre. On avance en un profond couloir
Où, même à quatre pas, devant soi, tout est noir.
On marche quelque temps sous la lugubre voûte,
Au pas, l'un devant l'autre ; et l'on poursuit sa route ;
Et peu à peu, le fond de l'ombre devient clair.
On commence à sentir la pureté de l'air.
Entre deux pans de roche un peu de brume flotte,
Et la forêt surgit ! et l'on sort d'une grotte !
C'est près du cabanon du forestier Bérard.
Vieux serviteur fidèle, il désigne à Girard
Le vallon où, parmi la bruyère et la sauge,
Les plus beaux sangliers de ces bois ont leur bauge.
Et, dans l'humble réduit, les glaives sous la main,
Ils s'enferment, cachés, jusques au lendemain.

Digitized by Google

Digitized by Google

XIV

LA CHASSE AU SANGLIER

Digitized by Google

Digitized by Google

LA CHASSE AU SANGLIER

Le matin a brillé. La plaine s'ensoleille.
Dans la rumeur du camp, l'Empereur se réveille
Et se lève et se fait chausser de ses houseaux.
Il fait coupler les chiens, prend son cor. Ses vassaux
Sont accourus l'attendre et tous montent en selle.
Ils partent : la forêt de gouttes étincelle
Et les chiens découplés foncent dans le hallier.
En peu d'instants ils font lever un sanglier
Farouche, monstrueux, tout hérissé de soie.
Ils volent sur sa trace. Ils glapissent de joie.
Les veneurs les suivant dans leur course, le Roi
Chevauche devant tous un vaillant palefroi
Et galope si ferme et brûle tant l'espace
Et d'instants en instants de si loin les dépasse

Digitized by Google

Que bientôt il se perd à travers la forêt
Et parmi la verdure à leurs yeux disparaît.
Ils ont beau cravacher leurs bêtes essoufflées,
Rien ne vaut le vieux chef des épiques mêlées.
Par un étroit sentier le sanglier s'enfuit :
La meute le relance et Charle le poursuit.
Il descend au galop le vallon jusqu'à l'auge
Où parmi les bouleaux les monstres ont leur bauge.
Il s'éloigne. Le trouble envahit les esprits.
Nul ne sait quel chemin l'Empereur Charle a pris.
Dans le fond du ravin il voit le solitaire
Lui faire front, grognant. Charle met pied à terre.
Il tire son poignard et s'avance vers lui.
Dans l'ombre des fourrés un éclair brusque a lui,
Le sanglier s'élance et de son croc le frôle ;
Mais le Roi le frappant au défaut de l'épaule,
Arrête fermement sa course et l'étend mort.
Puisil le jette aux chiens et sonne haut du cor.

Digitized by Google

Or le vieux bûcheron a bondi sur sa trace,
Suivi du duc Girard et de ceux de sa race,
Et voyant l'Empereur il le leur révéla.
— Beau Sire duc, fit-il, le Roi de France est là.
Il a tué le porc sauvage à la fontaine.
Il est là maintenant sans un seul capitaine,
Sans un seul compagnon ni jeune ni chenu.
Ses hommes ? nul ne sait ce qu'il est devenu.
Ils l'ont perdu des yeux. Vous n'avez qu'à le prendre.

Charlemagne n'eut pas le temps de se défendre.
Ils s'élancèrent tous aux cris de « Saint-Denis ! »
Autour de lui dans l'ombre il les vit réunis ;
Et Girard, en avant, la figure crispée,
Se présente à ses yeux, saluant de l'épée.

— Sire, vous nous croyiez dans la ville endormis,
Dit-il, ou bien à boire, à jouer entre amis.
Vous vous pensiez bien seul. Et c'est ce qui vous trompe.

Digitized by Google

Vous avez pris l'avance et sonné de la trompe.
Nous avons entendu votre appel : Nous voici ! »

L'Empereur répondit, ironique : « merci ! »
Et calme il ajouta : « Que prétendez-vous faire ?
Est-ce la paix ? vassal félon ! Est-ce la guerre ?

— Seigneur, reprit Girard, ce sanglier est mien,
Car la contrée est mienne et le bois m'appartient.
Mes gens le feront cuire en leurs chaudrons de cuivre.
Vous aurez votre part si vous voulez nous suivre.

— Bel oncle, tuez-le, criait Aymerillot.
Que son front tombe là comme sur le billot !
Votre chasse sera plus belle et plus complète
Si vous portez dans Vienne une seconde tête !

— A Dieu ne plaise, fit Girard saisi d'horreur,
Que je lève la main contre mon Empereur !
S'il a merci de moi, je suis son feudataire.
Je tiendrai de lui seul et ma ville et ma terre.
Et s'il n'y consent pas, en exil je m'enfui,
Car la honte en sera non pour moi, mais pour lui !
A genoux ! »
Girard donc le premier s'agenouille

Digitized by Google

Devant le roi, suivi par Milon de la Pouille,
Par Regnier, par Hernaut, par le comte Olivier,
Le front bas, les genoux meurtris dans le gravier,
Et chacun à son tour se prosterne et se nomme
Le serviteur du Roi, son vassal et son homme.

Charlemagne, pensif, leva trois fois les yeux :

— O Dieu, dit-il, ô Roi qui gouvernez les cieux,
Ce Girard est vraiment une âme peu vulgaire.
Confondez-moi, Seigneur, si je lui veux la guerre.
Approchez, noble duc; vous l'êtes à bons droits.

— Que vous plaît-il, Seigneur? fit Girard le courtois,

— Autant que vous voudrez de biens, je vous les donne.
Vos torts, je les oublie et je vous les pardonne.
Approchez-vous de moi, je vous aimerai tous.

— Hernaut est notre aîné. Qu'il ait le pas sur nous ! »
Dirent-ils.
Et suivant leur chef héréditaire,
Ils s'approchèrent tous du Roi, genoux en terre.
Seul Aymeri debout se tenait à l'écart.

— Tombe à genoux devant ton roi, lui dit Girard;
Félon, ne vois-tu pas qu'il nous croit et nous aime? »

Digitized by Google

A ces mots, Aymeri, buté, devint tout blême :

« Sire, prononça-t-il, je n'en crois pas mes yeux
Lorsque je vois mon père et mes oncles, ces preux,
Pris par vous à la glu comme des hirondelles!
Et s'ils ne m'en donnaient eux-mêmes les modèles,
Plutôt que de me mettre à vos genoux, ployé,
J'aimerais mieux mourir sous les meules broyé.
Mais, puisqu'ils l'ont voulu, contre eux je ne puis guère ;
Je ne puis pour moi seul continuer la guerre :
Je vous servirai donc ainsi que je le doi,
Et je verrai plus tard ce qu'on fera pour moi.
Si c'est le bien, Seigneur, mon amour sera grande.

— A genoux! » répéta Hernaut, duc de Beaulande.

Aymerillot, vaincu, tomba sur les genoux.

— C'est bien, dit l'Empereur, vous viendrez avec nous,
Vous serez de ma cour et, je vous le proclame,
Je vous ferai parfois porter mon oriflamme. »

Et d'un signe il les fit se remettre debout.

Digitized by Google

— Maintenant, dit Hernaut, Sire, qu'ordonnez-vous?
Vous suivrons-nous au camp? ou viendrez-vous dans Vienne?
Et ne craignez-vous pas, par hasard, qu'il advienne
Qu'Allemands et Français, outrés de votre sort,
En nous voyant au camp, ne nous mettent à mort?

— Je le crains, fit le roi, je le dis sans mystère.

— Alors, reprit Girard, nous passerons sous terre,
Et rentrerons ainsi dans la noble cité
Par un long souterrain de haute antiquité,
Qui fut notre ressource au cours de ce long siège.

— Volontiers, fit le Roi, mais n'est-ce pas un piège?

— J'aimerais mieux mourir écorché », fit Girard.

Sur un geste de lui, le forestier Bérard
Fait jaillir la clarté d'une pierre qu'il frotte

Digitized by Google

Et, la torche à la main, les conduit vers la grotte.
Il entre et Charlemagne est tout émerveillé :

— Messire duc, dit-il, j'ai longtemps guerroyé.
J'ai pris bien des cités et bien des citadelles,
Partout, chez les Lombards et chez les infidèles,
En Espagne et parmi les peuples d'outre-Rhin ;
Mais jamais je ne vis un pareil souterrain.
J'ignorais ce passage et quand je l'examine
Je vois qu'on ne pouvait vaincre par la famine.
Vous résisteriez bien encor pendant sept ans.

— Oui, Sire! vous pouviez nous assiéger longtemps.
Jamais vous n'auriez pris cette reine des places.
J'ai par ce souterrain dirigé bien des chasses;
J'ai tué bien des cerfs et bien des sangliers,
Que j'emportais dans Vienne avec mes chevaliers,

— Je le vois bien » dit Charle.
Et se suivant tout proches
Ils s'enfonçaient dans l'ombre entre les pans de roches.

Digitized by Google

NOTES

Le lecteur aura reconnu dans cette scène la fin du 2e acte des *Burgraves*, dans laquelle, l'empereur Frédéric Barberousse étant tombé au milieu de ses sujets révoltés et s'étant fait connaître, le Burgrave Magnus veut le mettre à mort, quand tout à coup le vieux Job s'agenouille devant son suzerain et commande à tous de faire comme lui. En vain Magnus résiste un moment, il faut qu'il cède au geste impérieux de son père.

Ici l'empereur est Charlemagne. Le rôle de Magnus est tenu par Aymeri, celui de Job par Girard et Hernaut. Certes, Victor Hugo a transfiguré la scène par son style magique et sa magnifique éloquence, à laquelle le trouvère Bertrand ne s'élève pas. Mais celui-ci n'en a pas moins eu le mérite d'avoir chanté cette scène le premier.

L'avait-il inventée ? Nous n'oserions l'affirmer.

L'éditeur du roman de *Girard de Vienne*, P. Tarbé, veut y voir une allusion à la capture de Henri II, comte de Bar, par Girard III, comte de Vienne, en 1225. Nous ne croyons pas que Girard III se soit mis à genoux devant un aussi mince personnage qu'un comte de Bar et, sans ce coup de théâtre, sans l'hommage imprévu rendu par des ennemis vainqueurs à un captif qui a tout à craindre d'eux, la scène

Digitized by Google

n'est plus qu'un incident commun à toutes les batailles et perd toute sa grandeur.

Mais il est un autre événement historique dont notre scène se rapproche davantage. On sait que beaucoup de traits de nos chansons de geste sont empruntés aux expéditions des Normands pendant le XI^e^ siècle. Nous avons vu Hernaut conquérir l'Angleterre (comme Guillaume le Conquérant), Milon conquérir la Pouille (comme Robert Guiscard), Roland conquérir la Terre d'Aspremont comme Roger, ce Roger qui tient tant de place dans les romans de chevalerie.

Or, quand Robert Guiscard s'avança vers Rome, en 1053, le pape Léon IX marcha contre lui pour le combattre, et, vaincu à Civitella, resta prisonnier entre ses mains. Mais au moment où le Pontife s'attendait aux pires sévices, quelle ne fut pas sa surprise de voir l'armée victorieuse se prosterner autour de lui ? Cet épisode, qui dut avoir un grand retentissement, pourrait, de bouche en bouche, être parvenu à l'oreille de notre trouvère et l'avoir inspiré, et Victor Hugo, qui, en traduisant le *Mariage de Roland*, montra qu'il connaissait *Girard de Vienne*, pourrait bien s'en être rappelé le dénouement.

Digitized by Google

XV

LES FIANÇAILLES

Digitized by Google

Digitized by Google

LES FIANÇAILLES

Acclamé par les preux et le peuple menu,
Girard, suivi du Roi, dans Vienne est revenu.
Ils se sont, sur la place, arrêtés sous un arbre,
Puis se sont avancés vers le palais de marbre,
D'où Madame Guibour a vu le beau vieillard.

— Quoi ! c'est le roi ! dit-elle en secret à Girard.
Gardez qu'on ne lui fasse aucune chose vile,
Mais tombez à ses pieds et rendez-lui la ville ;
Car c'est le plus grand Roi de la terre ; et celui
Qui pourrait l'héberger, ne fût-ce qu'une nuit,
En aurait de l'honneur longtemps pour son lignage.

— Oui ! mes frères et moi lui rendîmes hommage

Digitized by Google

Ce matin, dit Girard, selon votre désir.
Vous pouvez maintenant l'honorer à loisir. »

Alors elle se met devant le Roi de France
Et lui fait humblement sa grande révérence,
Puis elle l'introduit dans son appartement,
Où chacun à l'envi le sert courtoisement.
On lui dresse un repas entre tous délectable.
Girard lui-même fait les honneurs de sa table ;
Il lui porte les mets. Olivier, diligent,
Lui verse les vins clairs dans la coupe d'argent.
La belle Aude parut dans sa beauté première.
Le palais sous ses pas resplendit de lumière
Comme n'en vit jamais aucun homme vivant.
Le Roi la regarda longuement et souvent :

— Qu'elle est belle ! grand Dieu ! » fit-il tout en liesse.

— Eh ! Sire ! dit Hernaut, c'est Aude ! c'est ma nièce !
La fille de Regnier de Gênes et la sœur
D'Olivier ! »
Et le roi sourit avec douceur ;
Et, quand il eut fini ces royales agapes,
Écuyers et sergents dégarnirent les nappes.
A travers le palais l'allégresse éclata ;

Digitized by Google

On joua du rebec. Le trouvère chanta.
Puis on ouvrit au Roi la plus belle des chambres.
Un lit doré donna le repos à ses membres,
Et ceux qui le cherchaient et qui pleuraient sur lui
Eussent été tirés de leur mortel ennui
S'ils avaient pu savoir comme il dormit à l'aise.

Digitized by Google

Le jour vient. Le coq chante. Et le ciel est de braise.
Charlemagne se lève et se fait revêtir.
Les ducs et les barons empressés à partir
Sont venus le chercher en habits de Kermesse.
On le mène à l'Église. Il écoute la messe
Et revoit la belle Aude au sourire vermeil,
De laquelle il a tant rêvé dans son sommeil.
— Pardieu! Sire Regnier, fait-il ; cette pucelle
Est merveilleusement jolie et c'est bien celle
Que j'entends obtenir pour Roland, mon neveu.
Il n'est pas de baron meilleur que lui, morbleu!
Ils seraient assortis et feraient un beau couple,
Car autant elle est belle avec sa taille souple,
Autant il est superbe et de port élégant. »

Regnier salua Charle et lui tendit le gant :

— A vos commandements, fit-il, mon noble Sire!
Tant d'honneur met le comble à tout ce qu'on désire. »

Digitized by Google

Mais déjà les seigneurs sautent sur les arçons
Des chevaux revêtus de leurs caparaçons :
Ils s'avancent sans arme, en tunique civile ;
Et Girard fait ouvrir les portes de la ville.

Digitized by Google

Au Camp de l'empereur le deuil était profond :
On avait, tout le jour, fouillé les bois à fond,
Troublé d'appels sans fin le fourré, la clairière ;
Et, le soir, on était revenus en arrière,
Découragés, errants, lassés, marchant sans but.
Nul, de toute la nuit, ne mangea ni ne but,
Ni ne dormit. Beaucoup demeurèrent en selle,
Interrogeant l'espace, où l'étoile étincelle.
Puis, dès le grand matin, dès l'aube, et bien avant
Que le ciel se dorât sous le soleil levant,
Trois mille hommes conduits par Roland et par Naime
Fouillèrent de nouveau la profondeur extrême,
Appelant l'Empereur, et, ne le trouvant pas,
De plus en plus chagrins, revinrent sur leurs pas.

Soudain on voit s'ouvrir les portes de la ville
Et de leur porche ombreux déboucher à la file
Des rangs de chevaliers, deux par deux, trois par trois,
En habits de velours sur de hauts palefrois.
Au camp de l'empereur, plus d'un devient tout blême.

Digitized by Google

Les plus hardis ont peur.
« Seigneurs, dit le Duc Naime,
Mal nous est advenu d'avoir perdu le roi ;
Girard s'est aperçu de notre désarroi
Et marche contre nous en voyant nos alarmes. »

Les Français irrités courent, volent aux armes,
Partant sans le savoir contre leur Empereur.

Celui-ci, les voyant, sourit de leur erreur.
— Beau Sire duc, dit-il à Girard, son bon hôte,
Il viennent contre nous casqués et l'arme haute,
Les hauberts sur le dos et les targes aux cous.
Si nous les laissons faire, on verra de grands coups.
Par méprise, parfois, les pires malheurs naissent.
Je vais passer devant pour qu'ils me reconnaissent. »

Il pique son cheval et s'élance à grand bruit
Et galope vers ceux qui viennent contre lui,
Appelant par leurs noms Roland et le duc Naime.
Ils entendent sa voix : « C'est le Roi ! c'est lui-même ! »
Et tous sont accourus et beaucoup ont pleuré.

— Seigneurs barons, dit-il, je m'étais égaré
Dans les bois, quand Girard apparut à ma vue.

Digitized by Google

J'étais tombé dans une embuscade imprévue.
J'étais entre les mains de mes vieux ennemis.
Mais Girard à mes pieds se prosterna, soumis,
Demandant grâce, ainsi que Hernaut de Beaulande.
A cet aspect, Seigneurs, ma surprise fut grande.
Jamais je n'avais vu pareille loyauté.
Alors j'ai pardonné de bonne volonté.
Maintenant tout est bien et la guerre est finie.
Girard est mon féal avec sa baronnie.
J'ai dévasté son fief. Je le réparerai.

— Vous avez bien parlé, Sire, vous dites vrai, »
Fit Naime. Et les barons eurent l'âme ravie
D'un bonheur qu'ils n'avaient jamais eu de leur vie.

— Dieu soit loué! Rentrons, criaient-ils tout contents,
Aux fiefs que nous n'avons revus depuis sept ans!
Retrouvons nos donjons, nos remparts, nos tourelles!
Et béni soit celui qui tranche les querelles! »

Lors, le grand Empereur se tourna vers Girard :

— Approchez, noble duc, lui dit-il plein d'égard.
Vous recevrez honneurs, marques de déférence.
Ceux que vous aimerez seront bien vus en France.

Digitized by Google

Ceux qui vous manqueront y seront mal venus
Et s'en iront honnis, deshérités et nus! »

Alors tous les barons et seigneurs du Royaume
Ont quitté le haubert et rejeté le heaume
Et se sont dirigés vers Vienne chevauchants.
Bientôt ils ont mis pied à terre, et les marchands,
Avertis qu'ils pouvaient commercer sans encombre,
Vinrent au-devant d'eux, accourant en grand nombre.

Et quand ils furent tous entrés dans la cité,
La duchesse parut, ayant à son côté
Et tenant par la main, sur le seuil, la belle Aude,
Dont le front scintillait de perle et d'émeraude.
De sa jeune beauté le palais resplendit.
L'Empereur se tourna vers Hernaut et lui dit :

— Pour mon neveu Roland, Sire duc de Beaulande,
Je ne veux d'autre femme et je vous la demande.
Nos lignages ainsi n'en feront qu'un entier
Si le Ciel par faveur leur donne un héritier.

— Grand merci, Seigneur, dit Hernaut, la jeune fille
Ne pourrait être mieux que dans votre famille. »

Digitized by Google

Et Charle va chercher son neveu par la main;
Il le conduit vers Aude en signe de l'hymen
Et, prenant l'archevêque à témoin, les fiance.
Et la belle Aude croit tomber en défaillance,
Mais Roland se prosterne à ses pieds, comme il doit,
Et, lui baisant la main, lui met la bague au doigt.

Digitized by Google

Tout à coup, écartant les barons et les leudes,
Un messager survient de la part du duc Eudes
D'Aquitaine et franchit la porte du Palais :

— Noble Empereur, dit-il, ne parlez plus de paix!
Car un danger nouveau se dresse et l'heure est sombre :
Vous accablant de peine et de mortel encombre,
Quatorze rois félons, adversaires de Dieu,
Ont envahi la France et mis Bordeaux en feu
Et, menaçant encor l'Aquitaine et le monde,
Ils entendent passer le fleuve de Gironde! »

— O Dieu ! s'écria Charle, ô Roi de Majesté,
De qui je tiens couronne, Empire et Royauté,
Conseillez-moi, Seigneur, et me venez en aide,
Que je dompte l'orgueil de cette engeance laide,
Qui me fait si grand tort en forçant mon pays
Et passe en dévastant les terroirs envahis.
A nous! nos chevaliers, nos comtes et nos hommes,
Qui, pour l'amour de nous, nous suivez où nous sommes

Digitized by Google

Et nous avez servi, francs et disciplinés,
En hommage des fiefs qui vous furent donnés.
A moi, mes compagnons et mes vaillantes troupes! »

L'Archevêque, d'un bond, s'élança hors des groupes :
— Que celui qui m'entend, clama-t-il, soit béni!
Je suis l'élu de Dieu, qui créa l'infini,
Et de saint Pierre, son apôtre, qui, de Rome,
Nous donne le pouvoir de pardonner à l'homme
Les plus secrets méfaits qu'il peut avoir commis :
Quiconque marchera contre nos ennemis
Et servira le Roi qui gouverne la France,
Aura de ses péchés l'entière délivrance.
Mais honte à qui mettra son Roi dans l'abandon!

— Hourra! firent les preux, béni soit le pardon!
Quiconque fut bien né sera de la campagne
Et servira le Christ et conquerra l'Espagne! »

Tous se groupent alors autour du Roi des Rois,
Le duc Girard de Vienne avec les Bavarois;
Les ducs Regnier de Gêne et Hernaut de Beaulande
Amènent les Gênois et les troupes d'Ostende;
Le duc Milon entraîne Ombriens et Romains;
Olivier, Aymeri vont l'oriflamme en mains;

Digitized by Google

La belle Aude à Roland remet l'enseigne blanche;
Puis l'armée, à grands cris, se rue en avalanche
Et court enthousiaste à des exploits nouveaux
Vers le vallon d'enfer qui passe à Roncevaux.

FIN

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE 1
LES FILS DE GARIN. 17
UNE ENTRÉE A LA COUR 29
UN COURTISAN SOUS CHARLEMAGNE 51
UNE REINE OUTRAGÉE. 65
AYMERILLOT DÉBUTE 83
UNE FAMILLE EN ARMES 101
L'ÉPERVIER 125
LA QUINTAINE 135
CHARLEMAGNE A L'ASSAUT 151
UNE AMBASSADE MOUVEMENTÉE 169
LES APPRÊTS DU DUEL 187
LE COMBAT DE ROLAND ET D'OLIVIER 199
LA RANCUNE DE L'EMPEREUR 227
LA CHASSE AU SANGLIER. 241
LES FIANÇAILLES 253

Digitized by Google

PARIS

IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE

9, RUE DE FLEURUS, 9

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

EN VENTE CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Volumes in-16 Elzévir, reliés cartonnage antique
Prix de chaque volume . . . . . 3 fr. 50

Collection des Épopées Nationales

Les Niebelungen

Poème traduit de l'allemand par E. de Laveleye. 2 vol.

Gudrune

Poème du XII[e] siècle, traduit de l'allemand par Roger de Rocmont . . . . . 1 vol.

POTVIN (CH.)

Le Roman du Renard

Mis en vers, introduction avec bibliographie. . . 1 vol.

CHAPELAIN (JEAN)

La Pucelle ou *La France délivrée*

Poème en douze chants, en français moderne, notes par E. de Molènes. . . . . 2 vol.

FAUCHE (H.)

La Ramayana

Poème de Valmiky, traduit par H. Fauche, préface de Marcilly . . . . . 1 vol.

Œuvres choisies de Kalidasa

La Çakountala. — Raghou-Vança . . . . . 1 vol.

6928. — Paris. — Imp. HEMMERLÉ et C[ie]. — 9-11.

42 505ST BR4
12/92 53-005-00
4060 G3C ICI
Digitized by Google

DITEUR

e
fr. 50

es

2 vol.

1 vol.

1 vol.

e

2 vol.

1 vol.

1 vol.

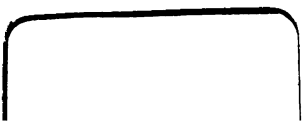
Digitized by Google

Digitized by Google

Stanford University Libraries
3 6105 000 409 842

DATE DUE			

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIE
STANFORD, CALIFORNIA 94305-60



Digitized by Google